D'OO

MISSIONS D'AMÉRIQUE,
D'OCÉANIE ET D'AFRIQUE

A LA MÊME LIBRAIRIE :

MISSIONS du Levant, d'Asie et de la Chine. in-12.
VOYAGES aux Montagnes rocheuses. in-12.
VERTUS et Bienfaits des missionnaires. in-18.
SERAPHINE, ou le Catholicisme en Amérique. in-18.
L'ALGÉRIE chrétienne. in-12.
VISNELDA, ou le Christianisme dans les Gaules. in-12.
CLOTILDE, ou le Triomphe du christianisme. in-12.
HISTOIRE du Christianisme au Japon. in-8°.
LE DÉVOUEMENT catholique pendant le choléra. in-12.
NOUVELLES LETTRES édifiantes des missions étrangères. 8 vol. in-12.
VOYAGE à Hippone au ve siècle. in-12.
UNE ILE de l'Océanie. in-18.
SAINT THOMAS de Cantorbéry. in-18.
HEDWIGE, ou le Christianisme en Lithuanie. in-18.
LA PIEUSE PÈLERINE. in-12.
LES ANNALES, faits contemporains de l'histoire de l'Eglise. 3 vol. in-8°.
HISTOIRES édifiantes et curieuses. in-12.
TRAITS ÉDIFIANTS. in-12.
MORALE du Christianisme. in-12.

8.

-12.

n-12.
rangères.

l'Eglise.

La pensée me vint d'imiter, dans cette solitude, Jean Baptiste au désert.

MISSIONS
D'AMÉRIQUE, D'OCÉANIE
ET
D'AFRIQUE

LETTRES, RÉCITS ET FRAGMENTS DIVERS,

extraits des annales de la Propagation de la Foi,

ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION.

Par Maxime de Mont-Rond.

Deuxième édition.

Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem, annuntiantis bonum, prædicantis salutem! (*Isaïe*, 1. 11. 9).

LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1853.

PROPRIETE DE

Nous avons vu, dans les Missions de l'Asie, le sang de nos martyrs couler à flots et préparer ainsi le triomphe de la Croix sur une terre si long-temps stérile; nous allons maintenant arrêter nos regards sur les forêts, les solitudes et les rives des grands fleuves du nouveau monde. D'autres scènes, d'autres tableaux vont désormais s'offrir à nos yeux. Mais si, sur ces nouvelles plages, ouvertes aux conquêtes de la Foi, de sanglants spectacles n'affligent plus la vue attachée sur les traces de nos prêtres, de nos religieux, pour eux ce nouveau champ est encore une carrière de luttes, de fatigues, de pénibles combats.

Un dangereux ennemi se joint ici à tous ceux qu'ils ont ailleurs à repousser : c'est l'erreur *protestante*, qui, sous mille noms, sous mille formes, se présente devant eux, et leur livre une guerre opiniâtre. Tantôt elle se dresse en face de nos missionnaires catholiques, pour s'opposer ouvertement à leurs généreux efforts; tantôt elle se glisse derrière eux, essayant de paralyser leur

99075

zèle, ou de leur enlever le fruit de leurs travaux. Inutiles efforts ! les labeurs de l'hérésie demeurent le plus souvent stériles, tandis que le soleil de la vraie doctrine poursuit sa marche, et chaque jour vient éclairer quelque sauvage contrée. Ici donc des fruits abondants sont recueillis par nos heureux apôtres. Des tribus éparses dans les bois, des peuplades indiennes se rassemblent, écoutent avec un pieux respect la parole de ces *robes-noires*, qui leur apprennent à connaître *le Maître de la vie*, et, les comblant d'honneurs et de bénédictions, ils embrassent leur doctrine. Ainsi dans les incultes déserts du nouveau monde respire encore quelque parfum de ces *réductions* du *Paraguay*, dont on ne se lasse point de relire les merveilles. Les Pères de la compagnie de Jésus, missionnaires comme autrefois sur ces plages tant aimées, s'efforcent d'y faire revivre leur image..... Ecoutons quelques-uns de ces pieux récits, et peut-être pourrons-nous assister encore à quelqu'une de ces scènes harmonieuses et touchantes que la religion, toujours féconde, enfante partout où se trouvent des âmes dociles à sa voix.

MAX... DE M***.

eurs travaux.
demeurent le
l de la vraie
r vient éclai-
s fruits abon-
tres. Des tri-
indiennes se
ect la parole
à connaître
onneurs et de
. Ainsi dans
spire encore
aguay, dont
s. Les Pères
omme autre-
nt d'y faire
-uns de ces
sister encore
t touchantes
artout où se
.

MISSIONS D'AMÉRIQUE, D'OCÉANIE ET D'AFRIQUE

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

I

LES SAUVAGES POUTOUATOMIS.

Fragment d'une lettre de M. Badin aîné, missionnaire chez les Poutouatomis, missions de l'Ohio et du Michigan.

12 décembre 1831.

« ..... Si on connaissait bien les sauvages que j'ai le bonheur d'instruire, on ne pourrait se défendre de les aimer. Sans doute ils ont leurs défauts comme les blancs et les noirs, et ni leur grossièreté, ni le manque de

propreté dans leurs personnes ou habillements, ni leur paresse naturelle, ne sauraient exciter en nous de l'attachement ou du respect pour ces pauvres malheureux; mais, d'un autre côté, un missionnaire est bien dédommagé par leur simplicité, leur docilité et une soif insatiable de connaître les vérités de la religion : la patience, la mortification, le mépris de l'argent et une confiance sans bornes en la divine Providence, semblent nés avec eux et avoir été sucés avec le lait maternel. Je ne trouve ici, vous le concevez bien, ni procès, ni usure, ni ambition, ni beaucoup d'autres vices qui semblent être nécessairement enfantés par la civilisation. Quand ils renoncent dans le baptême aux pompes de Satan, je me demande quelquefois, où les trouveraient-ils? Leur langue ne fournit pas de mots pour jurer ou blasphémer, tant ces vices qui déshonorent nos villes et nos campagnes sont peu naturels à l'homme! Enfin ils n'ont pas les moyens de se corrompre par les productions de nos philosophes, des hérétiques, des comédiens, des romanciers et des journalistes. Vous seriez charmé de leur piété si naïve, si vraie; leur modestie et leur silence à l'église, leur attention au catéchisme et aux exhortations du makatékonia (*robe noire*), proclament leurs sentiments de respect pour le Maître de la vie, la crainte et l'amour dont leurs âmes sont pénétrées pour lui.

» Comme je ne les baptise qu'après des épreuves suffisantes, je suis fort tranquille sur leur fidélité à remplir leurs promesses faites à Dieu, en sorte que leur vie est vraiment chrétienne et digne de la communion fréquente, à laquelle je les admets volontiers

pour entretenir en eux la charité, et augmenter leur ferveur et leur reconnaissance pour le don de la foi, qu'ils ont eu le bonheur de recevoir préférablement à tant d'autres sauvages et autres peuples qui nous environnent. La conduite de mes néophytes est un aiguillon pour les catéchumènes; le zèle des uns et des autres, ainsi que le bonheur visible dont ils jouissent, sont des appâts pour les vicieux, qui viennent mettre bas les armes à mes pieds, et *rejettent leurs péchés.* Leur langue n'a point le mot je *m'accuse;* au reste, l'expression je *rejette tel ou tel péché* est fort catholique; elle embrasse l'idée de la conversion, et fait une impression sentie dans l'esprit et dans le cœur.

» Comme des faits vous feront encore mieux connaître le caractère de leur piété, je vous en offrirai quelques-uns qui pourront vous édifier. Au mois de septembre dernier, sept néophytes firent leur première communion; le respectable chef Pockéganu était à leur tête. Je ne parlerai pas des jeûnes qu'ils pratiquèrent à cette occasion mémorable, puisqu'ils y assujettissent même les enfants de dix ans; mais je vous dirai que la nuit qui précéda la communion et celle qui la suivit furent passées par eux, *proprio motu* et sans que j'en eusse connaissance, à prier, à chanter des cantiques et à faire de pieuses méditations ou conversations. Trouverait-on beaucoup de personnes même dévotes et bien instruites, dans les pays chrétiens, qui en fissent autant que ces bons sauvages?.....

» ..... Il faut vous raconter un autre fait qui vous donnera aussi une idée de leurs mœurs. Un homme, nommé Pitnouane, qui avait deux femmes sans y soup-

çonner de mal, puisqu'il avait pris la deuxième pour obéir à ses père et mère, ayant appris que la polygamie est prohibée par l'Evangile, donna ordre aussitôt à celle-ci de prendre son enfant avec elle, et de partir. La femme, plus humble qu'Agar, fait aussitôt son paquet, part sans dire un mot de réplique, et va se giter tranquillement dans le wigwam de sa mère. Bientôt elle se présente à confesse pour devenir catéchumène, ainsi que Pitnouane et sa femme l'avaient fait. Elle ne savait pas même le *Pater ;* mais elle est pleine d'esprit, active, laborieuse, et, ce qui est rare chez les sauvages, très-propre dans tout son extérieur. Sans doute, elle aurait déjà été baptisée, si la distance de son wigwam ne l'avait empêchée de venir plus souvent au village pour se faire instruire.

» Je reçois assez fréquemment, et même j'ai reçu aujourd'hui la visite des sauvages qui font plusieurs jours de marche, n'importe le temps, la neige ou la pluie, pour venir me voir et rejeter le wisky. Ce mot wisky me rappelle qu'un malheureux, près d'expirer, parce que des pourceaux lui avaient rongé le bas-ventre lorsqu'il était ivre, m'envoya quérir. Il paraissait fort pénitent et parlait à peine. Il n'y avait pas de temps à perdre : je l'exhortai, l'instruisis un peu, le baptisai, et dès lors il commença à recouvrer l'appétit, les forces et la santé, au grand étonnement de tous. Cette ferveur du Ciel amena à mes genoux vingt sauvages qui en furent les témoins. Thomas, c'est le nom que je donnai au malade, vint me voir aussi plusieurs fois ; mais enfin il succomba encore à la tentation neuf mois après, à Chicago, où un rassemblement de mille sauvages amena

les traiteurs, à qui la cupidité fait répandre à grands flots la liqueur perfide. Thomas a honte de sa faiblesse, et craint de s'approcher de moi; mais je me promets bien de le poursuivre au retour de sa chasse, et de ramener la brebis égarée au bercail avec l'aide de Dieu.

» Autre anecdote; je trouvai à Chicago, dans le mois de septembre, une bande de Kikapous avec leur prophète qui les a fait renoncer au wisky. Je crois vous avoir déjà parlé de leur probité. Un d'entr'eux ayant trouvé, la veille du départ, quelques effets dont il ne connaissait pas le maître, me les apporta, me priant d'agir en conséquence. Il aurait bien pu les déposer, comme je le fis, chez l'agent des Etats-Unis, mais cela montre la confiance qu'ils ont au makaté-konia. Ils sont très-disposés à embrasser la religion, puisqu'au mois de juillet ils m'avaient envoyé une députation de trois hommes, qui firent six ou huit jours de marche pour me trouver au village de Pockegam; mais j'étais au fort de l'ouvrage, et je promis seulement de les visiter quand je le pourrais. Ah! quand aurai-je ce loisir, ayant déjà trop à faire! Il faut aussi ajouter que je suis trop vieux au moins de trente ans, pour apprendre les langues, supporter les fatigues du voyage et la vie dure et irrégulière des sauvages. On ne peut se figurer ce que les premiers missionnaires ont eu à souffrir.

» Nous sommes ici en deuil aujourd'hui, et cependant bien consolés, d'après les principes de la foi. Un charmant néophyte de dix-sept ans, nommé Jacques, vient de mourir dans le bois, à un jour de marche de ce village. Son père et sa mère sont infidèles encore. Je le voyais avec peine obligé de les suivre dans leur hiver-

nement, parce qu'il n'était que catéchumène, et pas suffisamment préparé pour le saint baptême. Il n'y avait pas d'espérance qu'il vécût long-temps, car il était atteint d'une maladie de langueur qui avait déjà fait beaucoup de progrès. Je lui persuadai aisément de rester avec moi, quoique notre charitable chef Pokégann eût à peine du blé pour nourrir, jusqu'à la Noël, vingt-deux personnes de sa famille, outre les visiteurs de tous les jours qui nous assiègent pour être instruits dans la foi; ses parents y consentirent avec peine. Enfin je le baptisai, il y a six semaines, et il s'en alla à pied au campement de son père. Le temps était fort mauvais. Lorsqu'il me fit ses adieux, je n'espérais plus le revoir. Je lui recommandai de bien conserver la grace du baptême; il lui était doux et aisé de me promettre de faire tous ses efforts, et il a tenu parole. Son père et les autres sauvages, qui ont apporté ici le corps, pour lui donner la sépulture chrétienne, nous disent qu'il priait continuellement, qu'il apprenait les prières à ses petits frères, qu'il les instruisait, les exhortait, leur faisait observer les abstinences de l'Eglise; et lui-même, tout faible et tout malade qu'il était, il leur en donnait constamment l'exemple. Il n'a pas même consenti à prendre du bouillon aux jours consacrés à la pénitence, malgré les instances de sa mère, qui n'avait en outre que du sagamité, mais pilé et bouilli, à lui donner. Son dernier mouvement a été un signe de croix, de patience et de résignation. *Beati qui in Domino moriuntur!* Destitué de tout secours spirituel, et entouré d'infidèles seulement, il faisait souvent et ne pouvait faire que le signe de la croix; son oncle, touché d'une

telle piété, s'est rendu en venant à confesse, et son père paraît si bien disposé, que j'attends de lui une pareille démarche, à son retour de la chasse. Toute la famille suivra ensuite les traces de son chef. J'avais bien raison de dire à un de mes meilleurs amis du Kentucky, protestant et sénateur au congrès, qui voulait me retenir dans son voisinage. « Je convertirai plutôt cinquante sauvages au Michigan, qu'un seul presbytérien au Kentucky. — Je le crois, répondit-il, parce que vous n'aurez pas de préjugés à arracher d'abord; j'ajouterai, ni l'amour des choses terrestres. »

« Vous ne serez pas fâché d'apprendre comment je suis logé et nourri : en venant ici, je m'attendais bien à y trouver l'occasion de combattre la sensualité, et je ne me trompais pas. C'est sans doute une insigne faveur du Ciel, que j'apprécie beaucoup, puisqu'il faut faire pénitence. Je dois prêcher cette vertu aux autres, et je n'ai que peu de temps à la pratiquer moi-même. Vous apprendrez d'abord que la cheminée de ma cabane fume tellement, qu'il faut quelquefois éteindre le feu; puis, le plancher est si mal joint et la porte aussi, que nous avons des vents coulis à souhait. Le toit, entr'ouvert en plusieurs endroits, est aujourd'hui couvert d'un pied de neige qui nous protège contre le froid; mais, en temps de pluie ou de dégel, il faut bien se soumettre à de fortes rosées, et quelquefois à des ondées. Mon lit était une natte et quelques couvertures; au mois de septembre, j'obtins enfin une paillasse; encore je n'en jouis que deux nuits; il fallut pratiquer l'hospitalité et la livrer à un ami qui a passé plusieurs mois au village. Ma table est un banc de quatre pieds de long et de dix

pouces de large; elle est à peu près suffisante pour deux personnes qui n'ont qu'un seul plat à y mettre. Quelquefois nous sommes sans viande lorsque la chasse n'a pas été heureuse : alors nous avons recours au sagamité ou à des fèves ; il arrive même que le pain nous manque, mais toujours de façon ou d'autre nous vivons ; graces à Dieu, je ne me suis jamais mieux porté et je n'ai jamais été plus content : *Beata solitudo, sola beatitudo!* Enfin, je me trouve à ma place ; je serais pourtant fort aise d'avoir un bon prêtre avec moi, ou du moins dans mon voisinage..... »

II

LE CHOLÉRA EN AMÉRIQUE.

DÉVOUEMENT DES MISSIONNAIRES ET DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

» ..... Le fléau terrible qui a ravagé l'Europe n'a pas épargné les forêts de l'Amérique. Le choléra a décimé les populations du nouveau monde, comme celles de l'ancien ; son apparition subite y a répandu le même effroi que parmi nous. Le malheureux qui en était atteint, dans les commencements surtout, succombait après quelques heures d'horribles souffrances, chacun fuyait le théâtre de tant de ravages ; loin de se porter mutuellement secours et assistance, on cherchait dans l'isolement un abri contre la contagion. Que devait faire le clergé catholique dans cette occasion solennelle? Ce qu'il devait faire, il l'a fait. Sa conduite a été pleine d'un gé-

néreux dévouement : seul, il a entendu la voix qui lui criait : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* ; et il l'a entendu seul, parce qu'elle ne s'adressait qu'à lui. Aussitôt que les symptômes du choléra se manifestaient quelque part, l'évêque, les prêtres et les religieuses accouraient auprès des mourants, et leur prodiguaient leurs soins; ils ont eu le bonheur d'en sauver un grand nombre. Il n'y avait point acception de personnes; leur charité ne faisait point de différence entre les catholiques et nos frères séparés ; il suffisait d'être malade pour être assisté par eux ; plusieurs ont été atteints du fléau, quelques-uns en ont été victimes ; la palme du martyre a été leur récompense.

» Cependant où étaient alors les ministres protestants ? Ils avaient fui. Ce n'est point à eux que nous en ferons le reproche, c'est à leur doctrine; ils ont pris le parti que la prudence leur indiquait ; il eût été trop cruel d'exiger d'eux un dévouement que rien ne leur inspirait ; mais les prêtres, mais les religieuses ont puisé dans la foi leur force et leur courage. O foi catholique ! qui pourra désormais nier ta puissance ? qui osera dire que tu n'es pas la vérité, quand tes principes mènent à des conséquences si vraies, quand tu produis tant d'héroïsme, quand tu inspires des sacrifices qui ravissent d'admiration tes ennemis mêmes ? Prêtres magnanimes, généreuses filles de Vincent de Paul, vous tous qui avez donné ou exposé votre vie pour le soulagement des pestiférés, recevez nos remerciments ; tout ce qui a un cœur catholique vous doit de la reconnaissance, parce que l'Eglise tout entière participe de la gloire de vos œuvres, et jouit de votre triomphe ; parce qu'enfin

vous nous avez fourni, en faveur de notre foi, un argument dont l'hérésie elle-même est obligée de reconnaître la force, et qu'elle nous envie.

» On remarquera cette touchante conformité qui existe chez les catholiques, non-seulement dans les dogmes, mais encore dans la conduite. En Amérique, de même qu'en Europe, le clergé et les corps religieux se sont dévoués au service des cholériques. Il y a eu aussi conformité sinon dans les doctrines, du moins dans la conduite, chez les ministres protestants des divers pays; mais c'était pour céder aux sentiments de la nature et fuir le danger. Que les hommes de bonne foi comparent les résultats des croyances, et prononcent..... »

Fragment d'une lettre de Mgr Flaget, évêque de Bardstown, à M. le rédacteur des Annales.

Kentucky, 5 décembre 1833.

» Si ma correspondance a été suspendue plus longtemps que je ne croyais, ne l'attribuez pas, je vous prie, à d'autres motifs qu'à un surcroît de travaux, ou plutôt de calamités de tous les genres qui se sont d'abord répandues sur mon troupeau, où elles ont jeté l'épouvante et la désolation, et ne se sont terminées qu'en renversant le pasteur lui-même et le menaçant dès le premier jour d'une mort d'autant plus violente qu'elle paraissait devoir être très-accélérée. Quoique je sois encore bien loin d'avoir recouvré la santé dont je jouissais il y a six mois, cependant depuis dix ou douze jours que je fais de petites courses à cheval, je trouve que mon état s'amé-

liore beaucoup. Je vais en profiter pour vous faire connaître les effets de ce terrible choléra dans plusieurs comtés de l'état du Kentucky et surtout dans ceux de Washington, La Fayette et Nelson, où les établissements catholiques sont en plus grand nombre que dans les autres...

« Vers la fin du mois de mai, le choléra se manifesta dans la partie la plus saine du Kentucky, avec les symptômes les plus effrayants, les plus menaçants; il se répandit sur un espace d'environ vingt-cinq à trente lieues carrées, et frappa çà et là indistinctement des personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Les esclaves toutefois furent plus exposés que les autres à ses fureurs, et ce fut parmi les gens de cette classe qu'il se choisit un plus grand nombre de victimes. La terreur devint si générale, que les malades dans la plupart des localités se trouvèrent destitués de toute assistance même, de leurs amis et de leurs parents les plus proches. Réduits à ces déplorables extrémités, les protestants comme les catholiques, s'adressèrent aux supérieurs de nos différentes communautés de religieuses, pour trouver parmi ces pieuses recluses l'assistance que leurs voisins et leurs proches leur refusaient impitoyablement; graces à Dieu, ils ne furent point trompés dans leurs espérances. Plus de soixante religieuses de trois communautés que nous avons à Kentucky, savoir, les sœurs de la charité, celles de Lorette et les dominicaines du tiers-ordre, furent employées, pendant plus de huit semaines, aux œuvres du dévouement le plus actif et le plus héroïque que la charité puisse inspirer. De vingt sœurs au moins de Saint-Vincent qui s'étaient dévouées à ces œuvres de miséricorde, trois d'entre elles, de

retour à leur couvent, furent frappées de la maladie épidémique et en devinrent les victimes. Leur mort jeta la terreur dans toute la communauté; dix autres religieuses et huit de leurs esclaves tombèrent malades la même nuit. Deux jeunes pensionnaires, vers le même temps, éprouvèrent le même sort. Quatre des esclaves malades succombèrent à la violence du mal et moururent. Les deux élèves, nées de parents protestants, expirèrent aussi; mais par une providence bien extraordinaire ces deux jeunes filles, âgées d'environ treize ou quatorze ans, quelque temps avant que le choléra parût dans le pays, avaient obtenu de leurs parents la permission de se faire catholiques. A peine se sentirent-elles frappées de ce fléau, qu'elles sollicitèrent le baptême avec beaucoup d'instance. L'aumônier du couvent, qui savait qu'elles étaient bien instruites, se rendit à leurs justes désirs. Elles eurent le bonheur de recevoir ce sacrement en parfaite connaissance, et vécurent encore un ou deux jours, manifestant les plus beaux sentiments de piété, et surtout de soumission à la sainte volonté de Dieu, qui les retirait de ce monde à la fleur de leur âge.

» Les sœurs de Lorette ne se sont pas moins distinguées que les filles de Saint-Vincent, dans cette épidémie. Plus de vingt-cinq sœurs de cette communauté, pendant huit à neuf semaines, se répandirent deux à deux, à plus de deux lieues à la ronde, aux environs de leur couvent, dans les différentes maisons infectées du choléra. Le jour et la nuit elles étaient occupées auprès des malades à leur administrer, avec une charité sans pareille et une précision admirable, tous les remèdes qui étaient prescrits par les médecins. Comme

elles se trouvaient le plus communément dans les maisons des pauvres, non-seulement elles prenaient soin des malades; mais elles lavaient leurs habits et leur linge, nettoyaient les appartements plusieurs fois par jour, coupaient le bois pour faire la cuisine; et, ce dont j'ai été moi-même le témoin, souvent elles allaient à la maison-mère, pour y prendre les provisions nécessaires à ces pauvres gens qui manquaient de tout.

» Parmi les lorettaines qui s'étaient dévouées à ces œuvres de miséricorde, deux ont été atteintes de la maladie épidémique; elles l'ont supportée avec une sainte joie, et munies des sacrements de l'Eglise, elles ont été, nous l'espérons, se reposer dans le sein de la divine charité. Presque toutes les autres, épuisées de fatigue, sont tombées malades, et plusieurs d'entre elles sont encore à recouvrer leurs forces. Tous les esclaves des sœurs de Lorette ont aussi été visités du choléra; mais un seul à la fleur de l'âge, d'une santé robuste, ayant été employé à transporter et à ensevelir des personnes mortes de cette maladie, en a été frappé lui-même, et en est mort au bout de quelques heures.

» Les sœurs du tiers-ordre de Saint-Dominique ont autant de droit à la reconnaissance du public, que les sœurs de la charité et celles de Lorette : n'étant que dix ou onze dans la communauté du Kentucky, elles usèrent d'une sainte industrie pour multiplier leurs forces, et rendre plus de services aux personnes malades, dans le canton où est situé leur monastère. Elles déterminèrent des personnes de leur sexe, d'un âge fait et d'une vertu bien connu, à s'associer à leurs travaux de charité. Pendant plusieurs semaines on les a toujours vues, et la

nuit et le jour, dans les maisons où il y avait le plus de malades et où la misère était à son comble. Pas une d'elles, ni de leurs compagnes n'est morte, mais toutes étaient épuisées au-delà de ce qu'on peut dire; et, sans une protection spéciale de la divine Providence, il leur eût été impossible de continuer si long-temps tant d'œuvres de compassion et de miséricorde.

» A peu près vingt missionnaires se sont trouvés dans les lieux où le choléra a exercé ses plus cruels ravages, et se sont signalés par une assiduité à leurs devoirs, et par un zèle à le remplir digne des temps apostoliques. Leur présence dans toutes ces maisons d'affliction et de deuil, a été d'une consolation indicible pour tous les catholiques, et elle a servi à ramener dans le sein de l'Eglise un bon nombre de protestants, qui étant, généralement parlant, abandonnés par leurs propres ministres, se jetaient avec une confiance sans bornes dans les bras de ces pieux et zélés missionnaires. Ce n'était pas seulement auprès des malades qu'ils exerçaient leur immense charité; ceux qui étaient bien portants, mais qui redoutaient le choléra, leur faisaient passer au tribunal de la pénitence tout le temps dont ils pouvaient disposer sans nuire au service nécessaire des malades, ou à leur propre santé.

» Les révérends pères Dominicains, qui sont établis dans la paroisse catholique la plus nombreuse du Kentucky, ont été pendant plus de deux mois engagés dans des travaux qu'on a peine à concevoir. Dans une petite ville près de leur couvent, presque tous les habitants, au nombre de cinq ou six cents, furent frappés à la fois de cette épouvantable maladie; l'alarme devint si

générale qu'ils furent presqu'entièrement laissés à eux-mêmes, tant on était effrayé d'approcher des maisons infectées de cette épidémie, devenue si meurtrière. Un jeune père Dominicain, né et élevé au Kentucky, d'une santé très-faible et déjà fort épuisé par la fatigue et les travaux de son ministère, se transporta avec deux frères lais, de son ordre, dans cette ville si généralement affligée; animé d'un zèle vraiment sacerdotal, il se lança avec un courage qu'on a cru tenir du prodige au milieu des mourants et des morts, visita sans distinction tous ceux qui étaient en souffrance, catholiques ou non catholiques. Partout il était bien venu, parce que partout il répandait en abondance les consolations spirituelles que les mondains ne sauraient donner, sans négliger les services du corps, qui rendus à propos sauvaient souvent les malades de la mort. Plusieurs protestants, qui avaient en vain demandé leur ministre, prêtèrent l'oreille avec plaisir aux instructions qu'il leur faisait, goûtèrent les vérités qu'il leur annonçait, et finirent par embrasser notre sainte religion.

» Les deux frères lais semblèrent aussi se multiplier pour administrer des remèdes aux malades, et surtout pour les ensevelir après leur mort. Quatre-vingts personnes au moins succombèrent pendant les ravages du choléra et furent emportées dans moins de quinze jours. Les habitants qui ont survécu à ce fléau destructeur, malgré leurs pertes et leurs dépenses qui ont été considérables, m'ont demandé avec instance la permission d'acheter un lot de terre dans la ville, d'y bâtir une église, et de remettre le tout en la possession des révérends pères Dominicains, comme un juste tribut

de leur vive reconnaissance pour les importants services qu'ils en ont reçus pendant le choléra. Les protestants s'offrent de contribuer généreusement à ce double mouvement de piété et de gratitude. Ainsi, dès ce monde même, Dieu se plaît à récompenser au centuple ses zélés serviteurs; quoique les cinq pères Dominicains qui ont montré tant de zèle pendant le temps qu'a duré l'épidémie aient été extrêmement fatigués et épuisés, cependant pas un n'en est mort, et aujourd'hui, graces à Dieu, ils jouissent d'une parfaite santé.

» Enfin, moi-même, après avoir parcouru pendant plus de deux mois les différentes paroisses où le choléra s'était répandu, après avoir administré les secours de notre sainte religion, et procuré aux personnes qui en étaient affligées les consolations annexées à notre ministère; au moment même où l'épidémie semblait s'être retirée du pays, où j'allais jouir du fruit de mes victoires, j'en fus saisi d'une manière si violente que pendant trois jours l'opinion de plusieurs médecins fut que j'en devais mourir. Hélas! je regrette que leurs conjectures ne se soient pas vérifiées; car la mort m'aurait délivré d'un fardeau devenu presqu'intolérable, à cause de mon âge avancé et des infirmités qui l'accompagnent; et j'ai tout lieu de craindre qu'il me sera presqu'impossible d'être mieux préparé que je l'étais alors pour ce passage si redoutable en lui-même, et qui le devient cent fois plus quand on a à rendre compte d'une administration aussi longue et aussi étendue que la mienne. Mais que la sainte volonté de Dieu soit faite, et non la mienne !.... »

Fragment d'une lettre de M. Odin, missionnaire apostolique, à M. le rédacteur des Annales.

Rome, 5 mars 1834.

« ..... L'époque lugubre du choléra a été pour l'Eglise d'Amérique une époque de nombreuses conquêtes. Si les ravages affreux exercés par ce mal terrible ont fait gémir amèrement les ministres du Seigneur, combien de consolations n'ont-ils pas aussi éprouvées à la vue de tant de pauvres pécheurs qui sont rentrés pendant ce temps de deuil dans les sentiers de la vertu. Fidèles à leurs devoirs dans ces moments où le Seigneur châtie ses enfants par des calamités publiques, ils ont secouru les infortunées victimes de ce fléau dévastateur avec tout le zèle dont ils étaient capables, et leurs efforts n'ont point été infructueux. Un nombre considérable de protestants ou d'infidèles ont aussi ouvert les yeux à la lumière, et ont trouvé dans les secours dont notre sainte Eglise entoure le lit de mort, ce calme et cette paix qui sont un avant-goût de la félicité des élus. Mais le beau spectacle, qu'ont donné les filles de la charité de Saint-Vincent de Paul, est trop attendrissant pour ne pas intéresser les bons catholiques. Ces héroïnes chrétiennes, avec un courage plus qu'humain, se sont portées ou plutôt ont volé aux lieux où la maladie établissait ses scènes de désolation et de mort. Jour et nuit elles étaient auprès des infortunées victimes, et avec une charité et une tendresse que la religion seule inspire, elles soulageaient et consolaient ces pauvres membres souffrants de leur céleste Epoux. Dans

ces temps de terreur, la nature et l'amitié semblaient souvent perdre leurs droits : l'ami oubliait son ami, et les liens du sang étaient à peine assez forts pour retenir, auprès des malheureuses victimes, même des parents. Dans ce triste délaissement, les malades trouvaient en ces dignes filles, des mères et des sœurs qui s'empressaient d'alléger leurs tourments et leurs peines. Lorsque le mal se fut ralenti, les journaux retentirent des éloges de ces bonnes sœurs ; leur nom devint cher aux amis de l'humanité, et tous nos frères séparés s'efforçaient de leur témoigner combien ils avaient su apprécier leurs services. La ville de Philadelphie leur vota même des remercîments publics, et leur offrit des marques honorables de sa gratitude ; mais ces sœurs, dont l'ambition ne se borne point aux choses périssables de ce monde, les refusèrent, trop heureuses d'avoir rempli leur devoir et d'avoir contribué à adoucir les maux de la société. Maintenant le nom seul de *sœur de la charité* inspire un profond respect. En me rendant à Baltimore, je fis route dans la diligence avec deux de ces excellentes religieuses attachées à l'hôpital de Saint-Louis, que des raisons de santé avaient fait rappeler dans la maison-mère. Traversant des pays où jamais elles n'avaient été vues, elles attiraient les regards par la nouveauté de leur costume et excitaient la curiosité. Plusieurs fois diverses personnes me prirent à part, pour me demander quelles étaient les dames qui voyageaient avec moi. « Ce sont des sœurs de la charité, leur disais-je. — Oh ! que nous sommes heureux, me répondait-on, d'avoir vu ces excellentes femmes dont le dévouement pour l'humanité souffrante est si touchant ! »

Et ces étrangers ne les regardaient plus qu'avec un respect qui tenait de la vénération.

» Un journaliste non catholique, de Saint-Louis, inséra dans ses feuilles un article qui mérite d'être cité. Voici à peu près comment il était conçu : « Nous invi-
» tons, disait le rédacteur, ceux que la crainte de la
» maladie a engagés à chercher un asile dans la cam-
» pagne, à rentrer dans la ville ; car le mal a entièrement
» disparu ; qu'il nous soit permis de leur dire que mal-
» gré leur désertion nos malades n'ont point été aban-
» donnés. Il s'est trouvé parmi nous des personnes cha-
» ritables, et surtout des sœurs de la charité, qui leur
» ont rendu tous les services que demandait leur triste
» situation. Nous pouvons aussi annoncer à ces minis-
» tres qui ont cru devoir préférer le soin de leurs
» femmes et de leurs enfants, à celui des ouailles qui
» leur étaient confiées, que nos malades n'ont point été
» privés des secours de la religion ; les prêtres catho-
» liques, jour et nuit, se sont transportés auprès de leur
» lit de douleurs, et les ont fortifiés contre les horreurs
» de l'agonie. » Je regrette de ne pas avoir sous les yeux l'article de ce journal ; il était bien écrit, et contenait les plus beaux sentiments. Plusieurs Américains, à bord d'un bateau à vapeur, passaient un jour en revue les différentes sectes religieuses des Etats-Unis. Après de longues discussions, l'un d'eux, qui avait gardé un profond silence, prit la parole et dit à ses compagnons de voyage : Pour moi, je crois qu'il n'y a qu'une seule vraie religion, et c'est celle que professent ces bonnes filles qui prennent soin des malades à Saint-Louis ; comment les nommez-vous? Ces dames professent la reli

gion catholique, répondit-on. Voilà la vraie religion, continua le voyageur; elle inspire de trop beaux sentiments pour n'être pas divine.... »

III

CORRESPONDANCE TOUCHANTE

D'UN JEUNE MISSIONNAIRE CHEZ LES POTOWATTOMIES.

M. Benjamin-Marie Petit naquit à Rennes, le 8 avril 1811. Il fut de bonne heure, par sa piété et par sa charité, la joie et la consolation d'une mère chrétienne. Après de brillantes études au collège de Rennes, il suivit les cours de la faculté de droit; et depuis quelques années il avait pris place au barreau, lorsqu'à la fin de 1835, il se sentit appelé au ministère apostolique. Mgr Bruté, évêque de Vincennes, qui se trouvait à Rennes, sa ville natale, accueillit cette vocation naissante, qui fut dès lors une des plus chères espérances de son clergé futur.

En attendant le moment du départ, M. Petit se rendit au séminaire de Saint-Sulpice, où il resta jusqu'à la fin de mai 1836. Dans les premiers jours de juin, il s'embarquait pour New-York, d'où il devait être dirigé sur Vincennes. Ce fut là qu'il continua ses études théologiques. Il était diacre lorsque, au mois d'octobre 1837, une circonstance imprévue hâta son ordination. Voici ce qu'il écrivait à sa mère, à la date du 15 octobre :

« Je suis prêtre, et cette main qui vous écrit a porté ce matin Jesus-Christ ! Comment exprimer tout ce que je voudrais vous dire, et comment ne pas vouloir dire

pourtant quelque chose de ce que nulle langue ne peut rendre? Ma main est consacrée à Dieu; ma voix a maintenant un pouvoir auquel Dieu lui-même est docile. Comme ce matin, à ma première messe, ma voix tremblait, lorsque, arrivé à l'endroit du *Memento*, j'avais à vous rappeler tous à mon Dieu! mon Dieu! et demain encore, et après-demain, et tous les jours de ma vie jusqu'au dernier jour!..... Quand je pense que dans deux jours je partirai d'ici tout seul, allant à près de trois cents milles répandre parmi des peuples que je ne connais point, mais auxquels Dieu m'envoie, des sa- c ents, des graces ratifiées au ciel, je tremble à la vue de mon néant. Quand je me vois d'avance voyager en compagnie de mon Dieu reposant sur ma poitrine nuit et jour, comme il nous arrive souvent ici, portant sur mon cheval les instruments du grand Sacrifice, m'arrêtant de temps à autre au fond du bois, et faisant de la chaumière d'un obscur catholique le palais du Roi du ciel; combien je me sens plus pénétré de cette pensée de saint Paul, que Dieu aime, pour faire de grandes choses, à se servir de ce qui n'est rien : *Ea quæ non sunt!* Oh! alors je m'abandonne volontiers, et je dois le dire, à cette heure si importante de ma vie, je n'ai rien encore ressenti de pénible; tout a été le doux entraînement de la volonté de Dieu, qui ordonne et exécute lui-même par sa grace. Oh! comme je me fie avec délices en lui! Priez beaucoup pour moi; voici le temps..... J'étais diacre depuis le 24 septembre, lorsqu'un soir arrive une lettre cachetée de noir, annonçant que M. Desseilles, depuis sept ans missionnaire chez les Indiens, était mort. Il avait averti à temps, à Chi-

cago et à Logansport, ses deux plus proches voisins; mais l'un était très-mal, et l'autre, au lit depuis plusieurs semaines, était trop épuisé pour pouvoir se transporter à soixante-quinze milles. M. Desseilles eut à mourir tout seul : oh! Marie l'aura assisté! C'est là sans doute une des plus rudes épreuves des missionnaires; mais comme ils ne s'exposent à ce danger que pour l'amour de Dieu, lui, si bon, ne les laisse pas sans secours à la mort; et s'il les prive de l'assistance d'un prêtre, c'est assurément pour embellir leur couronne des mérites d'un dernier sacrifice. Je pense bien qu'il n'accorde cette faveur qu'à ceux qui sont ses saints amis.

Dès le premier moment, Monseigneur résolut de m'envoyer à la résidence du défunt pour régler les affaires; mais je devais faire ce voyage comme diacre, lorsqu'arriva de Logansport une lettre de M. François, exprimant la douleur de se voir réduit par la maladie à refuser son ministère à ceux qui mouraient dans sa congrégation. Je me trouvai tout ému à la lecture de cette lettre. Monseigneur préparait l'ordination d'un prêtre irlandais pour la semaine suivante; il m'avait dit plusieurs fois en me parlant de mon voyage : Il faudrait être prêtre; mais il savait que je désirais du temps, et lui-même en désirait pour moi. Toutefois je me sentis entraîné à lui dire qu'en l'état présent des choses je n'aurais pas d'objections à faire à mon ordination, s'il le jugeait convenable. Mes paroles se rencontraient avec ses intentions; dès lors mon ordination fut décidée. Prêtre hier, j'ai dit ma première messe aujourd'hui, et dans deux jours je vais à Southbend consoler un peuple d'Indiens, qui ont adressé à Monseigneur une tou-

chante pétition pour un nouveau prêtre. En même temps j'assisterai le pauvre M. François à Logansport. Je ne m'effraie point, parce que j'espère en Celui dont je suis le ministre ; mais priez : je serai là, à soixante-quinze milles du prêtre le plus proche, abandonné à moi-même, mais appuyé sur le bras fort de mon Dieu. Ce beau jour, je le finirai en vous disant que le sentiment dominant en moi est une joie profonde, sous le poids des nouvelles obligations contractées. Je ne sais si j'en dois avoir quelque inquiétude, mais je me trouve le cœur si léger, si heureux, si content, que j'en suis tout étonné. Aller de messe en messe jusqu'au ciel !.... Vous le savez, souvent je disais que j'étais né heureux. Eh bien ! encore à présent, je puis le dire, et Dieu dans ma première mission m'a traité en enfant gâté. J'avais toujours désiré une mission sauvage, nous n'en avons qu'une dans l'Indiana, et c'est moi que les Potowattomies appellent leur père *la robe noire.* »

Quelques jours après, M. Petit partait pour Southbend, où il resta jusqu'aux premiers jours de septembre 1838, partageant son temps entre les sauvages et les Américains catholiques répandus dans les environs. Mais c'était surtout au milieu des sauvages, dont il aimait la franchise et la simplicité, c'était surtout à Chichipé-Outipé, village indien, qu'il se plaisait à porter la parole de l'Evangile. Laissons-le parler du premier séjour qu'il y fit.

« Je suis resté vingt-un jours au milieu d'eux ; voici la vie qu'alors nous avons menée. Au soleil levant la première cloche sonnait ; et vous auriez vu les sauvages arriver le long des sentiers de la forêt, et sur le bord

des lacs (Il y en a quatre contigus, et l'église est bâtie sur un coteau au bord du plus grand). Quand ils étaient arrivés, sonnait la deuxième cloche; puis, en attendant que les retardataires fussent rassemblés, le catéchiste faisait une répétition vive et animée du sermon de la veille; on récitait ensuite une leçon de catéchisme, et la prière du matin; je disais la messe au milieu des cantiques, et je prêchais ensuite, interprété par une respectable demoiselle de soixante-douze ans, française, qui s'est consacrée en qualité d'interprète à l'œuvre des missions; puis ils terminaient par un *Pater* et un *Ave*; chantaient : *Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours*, et sortaient de la chapelle. C'était alors le temps de confesser pour moi jusqu'au soir, quelquefois même après souper. Au coucher du soleil ils se réunissaient de nouveau pour le catéchisme, que suivaient une exhortation, la prière du soir, le cantique à la Vierge; et je leur donnais ma bénédiction, la bénédiction du pauvre Benjamin! Mais Dieu a fait en moi de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est!* Beaucoup avaient la sainte habitude de la communion fréquente; et, privés qu'ils en étaient depuis la mort de M. Desseilles, ils avaient pratiqué la communion spirituelle avec toute l'ardeur d'un pieux désir. J'ai baptisé dix-huit adultes, et béni neuf mariages. Le prosélytisme de ces bonnes gens est admirable; ils quittent leurs maisons, et s'en vont au loin chez ceux qui désirent se faire chrétiens, pour leur enseigner ce qu'il faut savoir. Chacun des nouveaux baptisés, qui n'étaient pas habitants du village, emmenait avec soi quelques jeunes gens qui savaient lire, et qui l'accom-

pagnaient uniquement pour lui apprendre les prières et le catéchisme. Si maintenant je vous disais comme ils se sont attachés à moi pendant ce peu de temps! « Nous » étions orphelins, me disaient-ils, et comme dans la nuit : » mais vous êtes apparu parmi nous comme une grande » clarté, et nous vivons. Vous êtes à la place de notre père » qui est mort, et nous ne ferons rien sans votre avis. » — Je ne tiens pas le cœur des autres dans ma main, » disait, les yeux gros de larmes, un vieil homme en me » serrant la main ; mais jamais le mien n'oubliera ce que » vous nous avez dit. Pendant que vous étiez au milieu » de nous, si nous avions un chagrin, nous venions à » vous, et vous nous consoliez; à qui irons-nous quand » vous serez parti? » Lorsque, passant près d'un wigwam, je soulevais la natte qui sert de porte, et que j'avançais la tête pour leur dire : Bonjour, mes enfants! si vous aviez vu leur franc sourire, en me répondant : Bonjour, mon père! Si vous les aviez entendus me demander avec une simplicité d'enfant la permission d'aller à leur chasse d'automne ; et, quand ils avaient reçu ma bénédiction et le petit papier où je leur indiquais les jours de maigre et de jeûne, prendre congé de moi d'un air si filial et si simple; si vous aviez vu leur cœur gros, quand leur cercle en silence s'agenouilla autour de moi au moment où je partis ; vous comprendriez pourquoi, en leur faisant ce premier adieu, je retrouvais dans mon cœur quelque chose du sentiment que je connus pour la première fois lorsque je quittai Rennes; je quittais encore ce jour-là ma famille.»

Souvent le jeune missionnaire retournait à son village indien ; il s'y trouvait au commencement de l'année 1838. Il écrivait ce qui suit :

« Me voici à Chichipé-Outipé, au sein de mon église indienne. Comme je les aime mes enfants, et comme je me plais au milieu d'eux! Cette mission est laborieuse, mais que de consolations! Je ne le répèterai pas, c'est toujours la même merveille, un incroyable mouvement de conversions parmi ces pauvres infidèles. Il y a maintenant mille à douze cents chrétiens, et puis une ferveur, une simplicité admirable et touchante.

» C'était le dernier jour de l'année 1837; je dormais sur ma natte, lorsque vers minuit je fus réveillé en sursaut par une décharge de mousqueterie. On n'est pas longtemps à se lever, quand on dort habillé sur des nattes: je courus à ma porte qu'on agitait, et j'ouvris. Ma chambre se remplit au même instant d'une troupe d'Indiens, hommes, femmes, enfants, qui venaient me souhaiter la bonne année; ils se mirent tous à genoux autour de moi, et je les bénis; puis tous en souriant vinrent me donner la main; c'était une véritable fête de famille. Je leur adressai une courte allocution sur l'année qui s'en allait et sur celle qui venait de commencer, et je les menai tous à la chapelle, où nous fîmes une courte prière. Puis ils me demandèrent la permission d'aller faire la même politesse aux chefs, ce que je leur accordai sans peine, vous devez le penser. Oh! je les aime tendrement! Si vous voyiez, quand j'entre dans ma cabane, les petits enfants qui m'entourent et montent sur mes genoux; les père et mère et les aînés de la famille qui se recueillent, font pieusement le signe de la croix, et puis avec un sourire confiant viennent me presser la main, vous ne pourriez vous défendre de les aimer comme moi. Quand on les visite le soir dans leurs

cabanes, on les trouve la tête penchée sur le feu, chantant des cantiques ou récitant le catéchisme à la lueur de leur brasier. Leur zèle est surprenant; j'ai dans ce moment-ci des chrétiens de trois semaines qui ont appris prières, catéchisme et cantiques, dans un espace de temps inconcevablement court. Je commence à parler un peu leur langue, à découvrir quelque chose de ce qu'ils me disent. S'il me fallait vous donner tous les détails qui peuvent intéresser, je n'en finirais point. Je suis vraiment trop heureux. Ne me souhaitez rien de mieux; mais que Dieu nous protège! Cette mission est menacée d'une prochaine destruction; le gouvernement veut transporter les Indiens de l'autre côté du Mississipi. Je vis entre la crainte et l'espérance; mais je remets mon espérance et ma crainte aux mains du Seigneur! »

(4 avril 1838.) » Maintenant mon lieu de résidence chérie, c'est le village de mes Indiens. Là, j'ai une vaste habitation bâtie d'arbres entiers posés les uns sur les autres; on voit en plus d'un endroit le jour à travers les murailles; ma cheminée serait assez large pour loger un quart de corde de bois; je ne marche point sur des tapis, mais sur des planches, qui n'étant pas fixées s'ébranlent sous le pied, comme les touches d'un piano sous les doigts du musicien. La nuit on y jette une natte avec deux couvertures, une dessus, l'autre dessous, et je dors aussi bien sur ce lit indigent que sur la couche la plus somptueuse qui soit au monde. J'ai dû la semaine dernière aller à la rivière *des Dindes*, pour prêcher sur la tombe d'un pauvre catholique, mort sans avoir vu un prêtre depuis vingt ans au moins. Il n'y avait en ce lieu que deux familles catholiques,

tout le reste était protestant. La réunion était nombreuse; les ministres méthodistes s'y étaient rendus. Obligé de prêcher en anglais, j'avais peur de me déconcerter; mais Dieu prend pitié de nous, et j'ai plus d'une fois éprouvé l'effet de la promesse de Jésus-Christ : « Ne vous inquiétez pas; je vous mettrai dans la bouche ce que vous aurez à dire. » Je me mis à genoux au coin d'une vaste chambre remplie de bancs, adressai à Dieu une courte prière, récitai un *Ave Maria;* et puis ayant fait le signe de la croix, je parlai pendant une heure environ tout-à-fait à mon aise. C'était la voix du défunt qui justifiait la foi qu'il avait professée durant sa vie : condamnation de l'interprétation privée; institution divine de l'autorité; mission non interrompue dans l'Eglise catholique; unité de doctrine; enfin, réponse aux nombreuses calomnies qu'on répand contre nous. La vie nomade d'un missionnaire est toute faite pour le dégager des affections terrestres; c'est en vivant ainsi, toujours errant d'un lieu à l'autre, qu'on se sent en terre de passage; jamais je n'eus plus de liberté de cœur. Je crois pouvoir le dire avec vérité, je désire mourir, s'il plaît au Seigneur, sans pourtant éprouver de fatigue de la vie. Il me semble qu'au milieu de ces travaux ma santé s'affermit. Eh bien! peut-être quarante ans de mission, et puis le ciel! peut-être pas quarante jours, et puis le ciel! Je veux bien l'un ou l'autre, peu m'importe, pourvu que je sois bien avec mon Dieu.... J'ai maintenant la triste perspective de ma mission indienne bientôt détruite, et c'est comme un fond noir au tableau de ma vie présente; je commence cependant à me trouver plus soumis. Un voyage à Was-

hington, de pressantes réclamations auprès du président ont été sans effet. Mes pauvres Indiens n'ont plus qu'une chance : réussiront-ils? Dieu le sait. Pour moi, j'aurai à essuyer leurs larmes quand ils iront en l'exil; j'aurai à détruire l'autel et l'église, à mettre en terre la croix qui s'élève sur leurs tombes, pour épargner à ces choses saintes d'hérétiques profanations; et puis il faudra leur dire adieu pour ne les plus revoir, eux que j'aime et qui m'aiment tant! Et ces âmes chrétiennes iront se dessécher sans le secours de ces sacrements dont ils approchaient avec tant d'amour, et languir sous un ciel inconnu, où moi leur père je ne pourrai probablement pas les suivre. Oh! je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne pas les abandonner. S'ils partent, je désire les accompagner au moins jusqu'aux missions des jésuites sur le Mississipi.... Dieu seul connaît toutes les souffrances de mon cœur; il y a trois mois que je demande à connaître et à faire en tout ceci sa juste et miséricordieuse volonté.

(31 mai 1838.) » Je suis resté plus long-temps que de coutume sans vous écrire; mais c'était le temps de Pâques, et le pauvre missionnaire était accablé d'ouvrage.... J'ai d'abord fait faire les pâques à Bertrand dans le Michigan, puis à Southbend; après quoi je suis parti pour Chichipé-Outipé, où pendant cinq semaines j'ai confessé du matin au soir, sans autre repos que deux visites à des malades éloignés à peu près de quarante milles l'un de l'autre. De là il a fallu porter les consolations de mon ministère chez le chef Pokagon, à soixante milles de Chichipé-Outipé, dans le Michigan. Vous croyez peut-être que les missionnaires sont des

saints ; mais je vous avouerai que, tout ce temps-là, je ne pouvais presque prier Dieu. Les confessions finies et le bréviaire dit, je tombais endormi sur ma natte. Ce que j'ai de bon, c'est que mon sommeil est toujours celui d'un enfant, calme, réparateur et non interrompu. Il est vrai, et cette pensée me console, la fatigue du jour était toute pour la gloire du bon Maître auquel je me donne tout entier ; il veut bien la prendre comme une continuelle prière ; elle serait, pour qui saurait bien l'offrir, un sacrifice continuel. Il y a pourtant bien des moments encore où, malgré la sécheresse d'âme que donne la fatigue, le cœur se trouve gonflé de joie et les yeux mouillés de douces larmes ; c'est si beau de se sentir dans un monde où l'on n'a rien à faire que travailler pour Dieu ! Merci, merci, mon Dieu !

(9 juillet 1838.) » Tant que les sauvages resteront dans l'Indiana, je serai, je crois, leur missionnaire. Dieu, par une grace qu'il accorde à leur piété bien plus qu'à ma misère, m'a donné de pouvoir aujourd'hui me passer d'interprète pour la confession et pour les conversations ordinaires ; je suis tout étonné de m'entendre parler sauvage avec eux ; quoique le loisir m'ait manqué de travailler à l'étude de leur langue, ils m'entendent et me comprennent bien. Oh ! c'est maintenant surtout que je commence, dans cet épanchement immédiat, à voir toute la beauté de ces âmes neuves. Leur attachement pour moi, et le mien pour eux, sont bien plus forts aujourd'hui que jamais ; et cependant les jours arrivent, où j'ai la crainte de voir détruire cette mission. De temps en temps une lueur d'espoir rend à mon cœur une sérénité passagère ; pourtant je remets tout

à Dieu, il sait mieux que nous ce qui convient. J'éprouve un attachement singulier pour tout ce qui touche aux sauvages; quand je voyage dans le bois, si j'aperçois une cabane indienne, un campement même abandonné, je sens comme une palpitation de plaisir; si j'aperçois quelques Indiens en marche sur mon chemin, toute ma fatigue est oubliée; et quand leur sourire m'accueille de loin (car ils me connaissent tous ou presque tous maintenant, et même ceux qui ne sont pas baptisés m'appellent leur père), c'est comme le rafraîchissement d'un accueil de famille. Lorsque je suis en mission chez les blancs, mes Potowattomies comptent péniblement les jours de mon absence, et moi aussi je regarde toujours comme un jour de fête le jour de mon arrivée à Chichipé-Outipé. Que de joie, que de poignées de main, que de bénédictions avant et après la prière du soir! et puis, quand la nuit vient, ils ne peuvent plus quitter mon wigwam; c'est comme s'ils étaient cloués là. Ah! si j'étais libre! lorsqu'ils s'en iraient au Mississipi, ils n'y iraient pas sans prêtre!..... J'ai eu le bonheur de baptiser parmi eux depuis Pâques cent deux infidèles, et j'ai compté quatre cent trente-quatre communions. Il y a bien aussi quelques protestants en voie de conversion, mais le nombre en est petit; j'ai si peu de temps, et tant d'occupation chez les sauvages, et mes congrégations de blancs sont si loin de me donner le même contentement que mes pauvres peaux rouges! »

A quelque temps de là, le gouvernement américain s'emparait de la maison où logeait M. Petit à Chichipé-Outipé, et de l'église où ses Indiens se réunissaient pour la prière.

« Un matin, écrivait-il à la date du 14 septembre, j'y dis la messe, puis on dégarnit ma chère église de tous ses ornements, et je rassemblai mes enfants à l'heure du départ. Je leur parlai encore une fois : je pleurais ; mes auditeurs sanglottaient ; c'était à fendre l'âme. Nous, mission qui mourait, nous priâmes pour le succès des autres missions, et nous chantâmes tous ensemble : « Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours. » Celui qui entonna eut la voix étouffée par un sanglot, et quelques voix seulement arrivèrent jusqu'à la fin. Je partis. Il est triste, je vous assure, pour un missionnaire de voir une œuvre si jeune et si vigoureuse expirer entre ses bras. Quelques jours après, j'appris que les Indiens, malgré leurs dispositions paisibles, avaient été surpris et faits prisonniers de guerre. Sous le prétexte d'un conseil à tenir, on les réunit, et la force militaire s'en empara au nombre de huit cents. Le gouvernement me faisait inviter en même temps à les accompagner au pays qu'il leur destine ; la séparation de leur prêtre étant un des motifs qui empêchaient les Indiens de consentir à leur exil. Je répondis que, soumis à mon évêque, je ne pouvais rien faire sans sa permission. Il me l'avait refusée, pour écarter tout soupçon de connivence de l'autorité ecclésiastique aux rigoureuses mesures du pouvoir civil.

La Providence ordonne admirablement toutes choses. Elle voulut que monseigneur eût en ce temps même à consacrer l'église de Logansport. La cérémonie était fixée au 9 septembre, et le 7 les Indiens devaient camper sur leur route d'exil à un quart de lieue de Logansport. Un matin, le 5 septembre, monseigneur,

revenant de Chicago, entre dans ma chambre à Southbend : « Mon fils, dans une heure nous partons pour Logansport ; » et il me prodigua toutes les consolations qui sont dans l'âme d'un père. J'étais tranquille comme un homme qui ne remue pas sous un poids qui l'écrase. Nous partons ; nous apprenons en route que les Indiens, poussés la baïonnette aux reins, comptaient dans leurs rangs un grand nombre de malades ; que plusieurs, entassés dans des wagons de transport, étaient morts de chaleur et de soif. Ces nouvelles étaient autant de glaives qui perçaient mon cœur. Enfin, le 7 au matin, monseigneur me donna la permission de suivre les émigrants, à condition de revenir au premier ordre, ou dès qu'un autre missionnaire serait venu me remplacer. J'allai voir mes enfants. Je ne croyais pas d'abord pouvoir entrer au camp sans autorisation. Ils sortirent tous, venant à moi pour avoir ma bénédiction. Les Américains, rangés en haie, étaient dans le plus grand étonnement. « Cet homme, disait le général, a plus de pouvoir ici que moi. » Il me fut permis d'aller et de venir partout. Le sourire reparut parmi la désolation de l'exil ; nous nous retrouvions en famille. Le dimanche, 9 septembre, monseigneur consacra l'église de Logansport : j'officiai au camp : après-midi monseigneur y vint, et confirma une vingtaine de mes bons sauvages. Cette journée a été un beau triomphe pour la foi catholique ; toute la ville était au camp, étonnée des Indiens et édifiée de leur piété. Les journaux américains en ont parlé, et partout on a lu avec émotion l'admirable scène de cette congrégation réunie sur des nattes devant un autel improvisé sous un grand

arbre[1]. Le lendemain je partis pour aller chercher mon petit bagage à Southbend, et aujourd'hui me voilà en route pour aller, à quatre cents milles de l'autre côté du Mississipi, établir parmi mes sauvages une mission plus durable, qu'ensuite je dois laisser aux mains des pères jésuites. Priez beaucoup pour que, dans cette

[1] Mgr Bruté a retracé lui-même quelques souvenirs de cette touchante journée dans une lettre en date du 9 septembre, adressée à l'éditeur des Annales.

« On invita M. Petit à leur dire la messe le dimanche, au milieu du camp, sous une grande tenture qui, suspendue à un arbre élevé, ombrageait l'autel.... Après-midi, je me rendis moi-même parmi nos bons sauvages. Une foule de personnes de la ville, catholiques et protestants, s'était portée sur les lieux, et ne se lassait pas d'admirer la piété, le recueillement et la résignation de ces vrais chrétiens. Quand j'approchai, M. Petit vint le premier demander à genoux la bénédiction; puis tous la reçurent, prosternés sur le chemin qui conduisait à la tente. Ensuite ils se rangèrent sans tumulte dans leur ordre habituel; et, les uns par cœur, et les autres avec des livres, ils chantèrent les Vêpres, l'hymne et le *Magnificat* en langue ottowas. Je dis l'oraison et prononçai le discours qu'un jeune interprète traduisait avec beaucoup d'intelligence et de piété; d'abord les caractères de l'Eglise, l'ordre qu'elle établit par toute la terre, cette autorité si éclatante et si paternelle, si bien faite pour la simplicité de ces pauvres enfants des forêts, si préférable pour eux aux égarements sans fin du protestantisme; en second lieu, le sacrement de Confirmation, le divin Esprit, troisième personne de la très-sainte Trinité, descendant sur eux avec l'abondance de ses grâces, et leur apportant cette force plus qu'humaine qui les assisterait dans leurs peines présentes et leurs dangers futurs. Ils entonnèrent le *Veni Creator* en ottowas; et après le premier verset je procédai à l'administration du sacrement. Les confirmés furent au nombre de vingt, préparés de la veille. Combien nous regrettâmes que beaucoup demeurassent privés de la même grâce, à cause de ce brusque enlèvement! Je terminai en donnant la bénédiction; et pendant qu'on récitait le chapelet en commun, je suivis M. Petit dans les tentes des malades; l'un d'eux reçut l'Extrême-Onction, un autre le Baptême; ils moururent cette nuit. »

course lointaine, le bon Dieu me soutienne et ne permette pas que je heurte le pied contre la pierre. »

M. Petit arriva le 15 novembre au lieu que le gouvernement destinait aux Indiens sur le bord de la rivière des Osages, à soixante milles de Westport, le dernier village de l'état du Missouri. Il eut la consolation d'y trouver un confrère, le père Hoëken, qui attendait les sauvages et qui en prit aussitôt la conduite. La fatigue et la fièvre avaient considérablement affaibli le jeune missionnaire; et, pendant les six semaines qu'il séjourna dans cette contrée, il eut à souffrir d'une cruelle maladie, couché à terre sur une natte, sans autre abri qu'une tente, environné sans doute des soins du bon père Hoëken, qui joint au titre de prêtre celui de médecin, mais qui manquait dans ce désert des moyens matériels les plus indispensables. Enfin il n'était pas encore rétabli, lorsqu'il crut devoir reprendre la route de Vincennes, le 2 janvier 1839. . . . . Mgr Bruté espérait donc presser bientôt entre ses bras le missionnaire de retour, quand, le 16 février, il reçut à Vincennes la lettre suivante écrite de Saint-Louis, par le père recteur du collège de la compagnie de Jésus.

« Quelle grande perte votre diocèse vient de faire en la personne de M. Petit!.... Il arriva à Saint-Louis le 15 janvier, réduit par la fièvre à un état pitoyable..... Onze plaies en différentes parties du corps, le teint de la jaunisse, une extrême débilité. Dieu lui a donné sans doute des forces que son corps ne possédait plus, pour qu'il eût la consolation de venir ici finir ses jours au milieu de ses confrères, et pour que nous eussions le

bonheur de nous édifier de ses vertus. Quelle patience, quelle résignation! quelle vive gratitude pour ceux qui le servaient! mais surtout quelle piété tendre envers la Mère du Sauveur! La veille de la Purification il me fit demander la permission de célébrer la sainte messe en l'honneur de cette Mère de bonté, qui l'avait protégé dès sa plus tendre jeunesse, et qu'il n'avait jamais cessé de chérir. Son désir était si grand, que, malgré mes inquiétudes, à cause de sa grande faiblesse, je lui accordai sa demande. Je fis donc dresser un autel dans la chambre voisine de la sienne, on y fit du feu de bon matin, et il y dit sa dernière messe, assisté d'un des nôtres. A dater de ce moment il souffrit moins, dormit d'un sommeil profond pendant trois nuits, et se sentit fort soulagé. Mais le 6, les symptômes de la maladie furent tels, qu'ils ne laissèrent plus d'espoir. Le 8, M. Petit reçut les sacrements des mourants avec une piété angélique. Le 10, vers le soir, on vint me dire qu'il approchait de sa fin: je courus à son lit; en me voyant, il leva la tête et l'inclina pour me saluer avec un doux sourire sur ses lèvres mourantes. Je lui demandai s'il souffrait beaucoup; il me répondit seulement en jetant un regard expressif sur le crucifix qui pendait à côté de son lit: « Vous voulez dire, repris-je aussitôt, qu'il a souffert davantage pour vous! — Oh! oui! » fut sa réponse. J'approchai le crucifix de ses lèvres; il l'embrassa deux fois avec tendresse. Je le disposai de nouveau à recevoir l'absolution, que je lui donnai. A dix heures du soir on me rappela; il était à l'agonie; nous récitâmes les prières des agonisants qu'il suivit, les yeux constamment fixés sur nous. Il expira doucement vingt minutes avant minuit, à l'âge de

vingt-sept ans et dix mois. Suivant l'usage de notre société, je fis revêtir son corps des ornements sacerdotaux. Le 11, à cinq heures du soir, toute la communauté s'assembla dans la chapelle pour y réciter l'office des morts. Le 12, se firent les obsèques solennelles ; nos pères, les prêtres de la cathédrale, les deux évêques y assistaient. Je chantai la messe ; Mgr Loras fit l'absoute. Un grand nombre de catholiques à cheval et en voiture accompagnèrent le corps au cimetière.

» Je finis, monseigneur, en priant le Père des miséricordes d'éprouver votre Grandeur d'une autre manière, qu'en enlevant à votre diocèse des hommes aussi utiles que celui dont nous déplorons la mort, tout en nous consolant par la pensée des mérites de sa vie. »

Une dernière lettre de l'évêque de Vincennes, du père auquel venait d'être ravi ce fils bien-aimé, clora le récit qu'on vient de lire.

» Tous étaient consternés; nos protestants eux-mêmes, les juges, les avocats l'aimaient autant qu'ils l'estimaient. Le 14 février, nous avons commencé à prier pour notre jeune ami; mais j'ai remis au dimanche d'annoncer la messe pontificale pour le lundi, à laquelle la paroisse entière se rendit. Un grand nombre de nos frères séparés vinrent aussi à cette triste cérémonie. Cinq prêtres y assistaient. Je célébrai à neuf heures l'office divin, je fis l'absoute et parlai pendant quelque temps; mais il n'en était pas besoin, les larmes de tous étaient plus éloquentes. Je rappelai la mort de ces trois missionnaires perdus en seize mois; ah! qui viendra les remplacer dans ce pauvre diocèse si éprouvé dans ses premières années?.... Quels jours pleins de mérites que ceux écou-

lés depuis novembre 1835, pour ce jeune avocat devenu le héros de nos missions, digne en tout des missionnaires primitifs, des pères Brebeuf, Jogues et Lallemant!! car le voilà devenu comme le martyr de la charité, par ses derniers efforts pour ses chers Indiens. Courage! songeons à le bien suivre, et que cette mort si précieuse devant Dieu, engage d'autres prêtres à venir nous aider dans un pays où il fait si bon pour le travail, et planter avec nous les racines de ces églises si intéressantes dont il s'agit d'assurer l'avenir au Seigneur! »

IV

LES BONS SAUVAGES.

Fragments d'une lettre du Père Hoëcken, missionnaire de la compagnie de Jésus, près les Potowattomies, à un Père de la même compagnie. (Traduction de l'italien.)

Résidence de Saint-Stanislas, 27 décembre 1839.

« ..... Il faut rendre cette justice à nos sauvages; ils sont tous exemplaires, dévoués de cœur aux pratiques religieuses, respectueux envers les missionnaires, assidus enfin à s'approcher, toutes les trois semaines au plus tard, du sacré tribunal et de la table sainte. Jamais jour ne se passe sans que nous n'en voyions quelqu'un prendre part à l'un de ces deux sacrements; et pour les solennités, le nombre de ceux qui veulent y participer augmente; il varie entre vingt et trente fidèles. Un des traits qui les distinguent le plus, c'est une obéissance aveugle, je ne dis pas seulement aux ordres du prêtre,

mais à son plus faible désir, et je ne sais quoi d'enfantin et d'irrésolu qui les empêche de rien entreprendre sans conseil.

» Sans affection pour les biens terrestres, ils ne demandent d'autre fruit à leur travail que le nécessaire de leurs besoins. Ailleurs, la culture des champs retombe sur les hommes, comme plus robustes; ici, les femmes en sont chargées. Jaloux cependant de rétablir l'ordre ainsi renversé dans les occupations, et de faire aimer l'agriculture à ceux qui pouvaient la rendre plus utile, je rassemblai, par un jour de printemps, tous les hommes de la tribu, et je leur donnai quelques leçons d'agronomie. Tous furent émerveillés autant que satisfaits de mon enseignement. On passa sans délai de l'exposé de mes théories à leur application; et dans le double but de diriger les travaux de mes Indiens et d'exciter leur émulation, je me mis à leur tête, maniant et leur apprenant à manier comme moi les instruments aratoires. Nos communs labeurs n'ont pas été sans résultats; une culture plus parfaite a couvert les sillons d'une moisson plus abondante; et jamais nos sauvages n'avaient recueilli plus de blé qu'ils n'en ont récolté cette dernière automne. Ce sera, je l'espère, un encouragement pour eux; l'avenir les verra développer, sur l'impulsion d'un premier succès, cette science de la culture dont je leur ai communiqué les notions élémentaires.

» Avec cette tribu, le temps et ma santé me permirent d'en visiter une autre, où mon ministère eut aussi quelque succès. C'est la tribu des Ottwas. Sept de ces sauvages ont reçu le baptême de ma main; le chef est de ce nombre. Avant d'être chrétien, ce chef, par un dé-

sordre commun à presque tous les Indiens, s'adonnait immodérément à la liqueur; mais une fois que l'eau sacrée eut coulé sur son front, je ne sais quel changement voisin du prodige éteignit en lui cette passion si difficile à guérir. Depuis qu'il est néophyte, il n'a pas touché même une goutte de boisson enivrante; et si l'on vient lui en offrir, il répond à ceux qui les lui présentent qu'il a renoncé aux liqueurs et pour jamais abjuré l'ivrognerie. A lui comme à tous ses sujets, les promesses du baptême, mais surtout celles faites en confession, se représentent toujours comme un invincible frein contre le désordre. La confession, c'est pour eux, ainsi qu'ils l'appellent, l'éternelle répudiation de toute faute; il s'en faut tellement que le vice, à leurs yeux, puisse compatir avec le caractère de chrétien dès qu'on en est revêtu, qu'ils regardent, au contraire, avant d'être convertis, les iniquités dont ils se sont souillés dans l'idolâtrie comme un obstacle au baptême; et qu'avant de le recevoir et de changer de culte, ils s'en vont répétant en eux-mêmes : « Comment pourrons-nous apprendre les prières chrétiennes et invoquer le Dieu dont nous voulons devenir les enfants, chargés de fautes comme nous le sommes? Oui, nous commencerons par laver notre conscience des taches qui la flétrissent, et puis nous nous ferons enseigner ce que le chrétien doit savoir. »

» Les ministres protestants ont essayé de faire des sectateurs parmi ces sauvages, mais leur prosélytisme s'est exercé sans fruits, pour ne pas dire sans honneur. Au lieu de les écouter, on les questionne, et l'un d'entr'eux fut un jour soumis au plus rude comme au plus

désespérant examen. « Où est ta femme? lui dit un Indien. » Un signe fut la seule réponse du ministre, qui montra du doigt la demeure où résidait son épouse. « Ton vêtement est sans doute une robe noire? poursuivit le sauvage. — Non, répliqua le protestant, je n'en use pas. — Célèbres-tu la messe? — Oh, jamais! repart vivement le ministre. — Assurément tu portes la tonsure? — Non, encore. — Hé bien! reprennent à la fois tous les sauvages, va-t-en; retourne aux lieux d'où tu viens; nous n'avons pas besoin de toi. Si nous avions dit à la robe noire comme à toi : As-tu par hasard une femme? Oui, nous aurait-il dit; mais, au lieu de nous montrer une épouse, il nous aurait fait voir un bréviaire. »

» L'expérience m'a fait sentir qu'il existe une grande différence entre un ministère local et un apostolat errant. Que le missionnaire se fixe, le fruit de ses travaux n'atteindra pas la moitié des résultats qu'il obtiendrait en cultivant plusieurs champs tour-à-tour. J'ai résidé moi-même, et j'ai fait peu de bien; tandis que dans toutes mes excursions apostoliques, il m'est arrivé ou de baptiser des enfants même protestants sur le point d'expirer, ou de réconcilier avec l'Eglise, leur Mère, des désespérés qui doutaient de son amour, ou enfin de ramener à la sainteté d'une vie pure et chrétienne des hommes de licence invétérée et de débordements sans frein.

» Je reviens à mes Indiens, l'objet, après Dieu, le plus cher à mon cœur. Encore une fois ceux que la grace a convertis par mon ministère sont des hommes saints, généreux pour Dieu, pleins d'édification pour leurs frères. Leur piété, grave et courageuse pour Jésus-Christ, sait être filiale et tendre envers Marie. Comme

nous, ils l'appellent leur aimable Mère; chaque jour ils chantent à sa gloire quelques cantiques empreints de leur amour; la pratique du Rosaire les trouve aussi fidèles, et dans leurs promenades comme dans leurs voyages, c'est leur bonheur d'en remuer les grains et d'en réciter les prières.

» Sans doute, ma carrière est semée de bien des épines : les misères, les embarras et les tribulations m'accablent; mais aussi la Providence jette çà et là quelques fleurs sur les aspérités de ma route; et c'est assez pour me faire oublier mes peines, du spectacle de ses miséricordieuses opérations sur mes braves Indiens. Voyez ce jeu de son amour! une jeune indienne, assez mal accoutumée à visiter notre demeure, s'en vint un dimanche s'asseoir au seuil de notre porte; elle avait avec elle un tout petit enfant qu'elle tenait reposé sur un siège portatif, conformément à l'usage de toutes les mères de l'Inde. Trois heures elle resta là silencieuse et changeant parfois de place, lorsqu'enfin survenant, je lui demandai si l'enfant qu'elle élevait pouvait être baptisé, sans qu'elle y mît obstacle; et quoiqu'elle fût ennemie déclarée de toute espèce de religion, quoiqu'elle fût animée de haineuses préventions contre nous, elle prêta son fils à mes vœux. Je baptisai cette pauvre petite créature, et la mère s'en retourna chez elle joyeuse et presque triomphante de remporter son enfant chrétien.

» Une chose qui m'a frappé profondément, c'est que Dieu tourne en justice contre nos ennemis ce qu'il a de bonté pour nous. Voici un exemple de ses vengeances : Favorable au début de mon apostolat dans sa peuplade, un Indien s'était d'abord fait mon maître de langue, et

touché de la générosité de ses services, séduit par certaines apparences flatteuses de justice et de droiture, je le traitai avec beaucoup d'égards et lui donnai quelque chose de ma confiance. Mais mon estime n'était qu'une erreur; son dévouement, qu'une feinte. Il m'honorait en face, et j'appris qu'en secret il décriait et les missionnaires et les missions, tellement qu'en un jour d'ivresse il avait raconté sur nos intentions les fables les plus insensées assurément, mais aussi les plus déshonorantes. Fatigué de ces calomnies, parce qu'elles risquaient de compromettre mon ministère en détruisant ma réputation, je vais au chef de la tribu, lui détaille tout ce que le sauvage a fait circuler contre moi de bruits injustes et flétrissants, et déclare que le semeur d'aussi funestes zizanies ne saurait manquer d'être bientôt puni de son crime. En effet, voilà qu'un jour, fidèle à ses habitudes de débauche, notre accusateur s'enivre, et en tombant se coupe la langue. Le malheureux! incapable de trouver aucun remède dans la hutte des sauvages, il vient ivre encore et tout sanglant des pieds à la tête, se présenter à notre résidence, et nous passâmes une journée entière à lui prodiguer des soins, cherchant à cicatriser la plaie de cette langue qui nous avait tant outragés.

» Permettez, mon R. P., de répéter en finissant ce que je vous ai déjà dit : c'est que la récolte est abondante et mûre parmi ces bons sauvages, mais qu'il manque des bras pour la cueillir. Cent tribus réclament à grands cris des missionnaires qui leur enseignent les principes de la foi catholique, la nature de leurs devoirs et la règle des mœurs; on peut dire qu'elles sont affamées, et c'est avec une avidité sans mesure qu'elles

recevraient le pain de la divine parole s'il leur était présenté. Mais, enfants abandonnés, ils le demandent en vain, nul apôtre n'est là pour le leur rompre.

» Pour ce qui me regarde personnellement, je n'ai qu'un désir, c'est de vivre parmi les Indiens et de trouver avec ma tombe le lieu de mon réveil suprême au-delà des Montagnes rocheuses. »

V

CONVERSION D'UN MÉDECIN PROTESTANT.

Extrait d'une lettre du P. Soller, à un Père de la compagnie de Jésus.

Nouvelle-Orléans, 23 mai 1840.

« La nouvelle d'une conversion est toujours pour vous un grand sujet de joie. En voici une toute récente, qui, je l'espère, intéressera votre piété, et vous fera remercier avec moi le Seigneur, des bénédictions qu'il répand sur notre ministère.

» Un médecin protestant était, depuis bien des années, vivement sollicité par la grace de se réunir à la véritable Eglise, mais toujours de nouveaux prétextes lui faisaient ajourner son abjuration. Sa femme, catholique fervente, qui a eu le bonheur d'élever tous ses enfants dans ses principes religieux et de leur communiquer les vertueux sentiments qui l'animent, travaillait depuis long-temps à fixer les irrésolutions d'une âme dont le salut lui était si précieux. Toute la famille ne cessait de demander au Ciel que celui qui

en était le chef fût uni aux autres membres par les liens d'une même foi, comme il l'était par ceux du sang. Quelques détails édifiants vous feront connaître à quel point cette conversion était désirée. Il y a trois ans, un des fils de ce médecin, âgé de dix-sept ans, tomba dangereusement malade. Au milieu de ses souffrances, et à l'approche d'une mort qui paraissait certaine, ce bon jeune homme n'était occupé que du salut de son père. « Qu'il èst douloureux pour moi, lui disait-il, de penser que je vais bientôt me séparer de vous, et que nous ne serons jamais réunis dans l'éternité! Ah! je vous en conjure, embrassez la religion catholique. » Le père ému promit à son fils mourant ce qu'il sollicitait comme une dernière consolation. Mais ce furent encore de nouveaux délais, bien que par une faveur inespérée Dieu lui eût conservé son fils. On redoubla de prières pour faire une sainte violence au Ciel. Telle était l'inquiétude que le sort éternel de ce médecin inspirait à sa famille, qu'une nuit, pendant qu'il dormait, le plus jeune de ses enfants essaya de lui attacher au cou une médaille de la sainte Vierge. « Que veux-tu, mon fils? lui dit le père en se réveillant. — Je crains, répondit le pieux enfant, que vous ne mouriez dans l'état où vous êtes, et je veux vous mettre sous la protection de Marie. »

» Enfin l'heure de la grace arriva. L'aînée des filles fut atteinte d'une maladie grave, dont les symptômes devenaient chaque jour plus alarmants. Quatre médecins réunis ne purent ni assigner le siège du mal, ni s'entendre sur les remèdes à prescrire. Le père, accablé de chagrin, alla verser des larmes auprès de sa fille mou-

rante. Lui ayant touché les genoux pour faire quelques frictions : « Oh ! qu'ils sont durs ! s'écria-t-il. — Mon père, lui dit la jeune malade, c'est à prier si souvent pour votre conversion qu'ils se sont durcis. — Ma fille, dans trois jours je communierai avec toi, » reprit le père, et cette fois il tint parole. Deux jours après, il vint me voir, et m'apprit que, depuis long-temps convaincu de la vérité de la religion catholique, il était enfin décidé à en pratiquer les devoirs, et que je le trouverais docile à tous mes conseils. Je profitai sur-le-champ de ces heureuses dispositions. Le lendemain, j'allai avec une personne toute spéciale de Mgr l'évêque dire la messe dans la chambre de la malade ; je baptisai sous condition le père, qui avait appartenu à la secte presbytérienne, et lui donnai la sainte communion ainsi qu'à sa femme et à leur fille. Il me serait impossible de vous peindre la joie de la famille à ce moment si long-temps attendu. Pour comble de bonheur, la jeune fille, qui, la veille, était très-mal, entra dès ce jour-là, contre l'attente des médecins, dans une parfaite convalescence. »

VI

LES MONTAGNES ROCHEUSES.

Extrait d'une lettre du R. P. de Smet, de la compagnie de Jésus, à un Père de la même société.

Université de Saint-Louis, 4 février 1841.

« Nous arrivâmes au camp des *Têtes-plates* et des *Pandéras* ou *Pendants-d'oreilles*. Je n'essayerai pas de

décrire la réception que ces bons Indiens avaient préparée à leur *Père ;* mon entrée dans leur village fut un véritable triomphe, auquel hommes, femmes, enfants, voulurent concourir. Le grand chef, vénérable vieillard qui rappelle les anciens patriarches, m'attendait au milieu de ses principaux guerriers, et dès l'abord il eût abdiqué en ma faveur son autorité souveraine, si je ne lui avais fait observer qu'il se méprenait sur le but de ma visite, et que le salut de sa peuplade suffisait à mon ambition. Nous délibérâmes ensuite sur le temps qu'il conviendrait de consacrer aux exercices religieux. Un des chefs m'apporta une cloche qui devait me servir à convoquer la tribu.

» A la chute du jour, environ deux mille sauvages étaient réunis devant ma tente pour réciter en commun la prière du soir. Que ne puis-je vous peindre l'émotion dont je fus saisi, en entendant ces enfants des montagnes chanter à la louange du Créateur un cantique solennel qu'ils avaient eux-mêmes composé. Ces deux mille voix s'élevant en chœur du sein du désert, et, avec cet élan d'une foi naissante, qu'exaltait encore le calme religieux d'une belle nuit, demandant à Dieu la grace de mieux le connaître, afin de lui témoigner plus d'amour, formaient pour moi le plus sublime concert.

» Chaque matin, au point du jour, le vieux chef à cheval faisait le tour du camp, et s'arrêtant auprès de chaque cabane : « Allons, mes enfants, disait-il, il est temps de se lever. Que votre première pensée soit pour le Grand-Esprit ! Debout, le Père va bientôt sonner la prière. » S'était-il aperçu de quelques désordres, les chefs lui avaient-ils fait un rapport défavorable, il adres-

sait au coupable une paternelle remontrance, et tout en se hâtant vers le lieu de l'assemblée, l'on s'empressait de promettre repentir et amendement.

» Souvent les forces du missionnaire s'épuisent; mais l'attention de ce bon peuple ne se lasse jamais. Quatre fois par jour je les réunis, pour leur expliquer la doctrine du divin Maître; et néanmoins, dans l'intervalle, ma loge est toujours remplie d'une foule avide d'instruction. « Père, me disent ils, si nous ne craignions pas de te fatiguer, nous passerions ici la nuit entière; on oublie le sommeil, lorsque tu parles du Grand-Esprit. »

» Le Seigneur a béni leur religieux empressement. Dès la seconde réunion, je traduisis, à l'aide d'un interprète, le *Pater*, le Symbole des Apôtres et les Commandements de Dieu. Après les avoir récités pendant quelques jours, matin et soir, je promis une belle médaille d'argent à celui qui les saurait le premier. Aussitôt, l'un des chefs se leva en souriant : « Père, me dit-il, elle est à moi. » Et sans hésiter, sans se tromper d'un seul mot, il gagna sa médaille. Je l'embrassai, et sur-le-champ je le nommai mon catéchiste. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et avec tant de zèle, qu'avant quinze jours toutes les *Têtes-plates* surent leur prière.

» Reçue avec tant d'avidité, la divine semence devait produire une abondante moisson ; six cents Indiens furent admis au baptême. On voyait à leur tête le grand chef des *Têtes-plates* et celui des *Pandéras*. Un jour que j'exhortais les catéchumènes au repentir de leurs fautes : « Père, me dit ce dernier chef, j'ai vécu longtemps dans une profonde ignorance, je faisais alors le

mal que je ne connaissais pas, et j'ai pu déplaire au Grand-Esprit; mais lorsque, mieux instruit, j'ai su qu'une chose était mauvaise, j'y ai renoncé, et depuis je ne me souviens pas d'avoir offensé Dieu volontairement. » Est-il dans notre Europe beaucoup de chrétiens qui puissent se rendre un pareil témoignage ?

» Deux mois s'étaient écoulés dans l'exercice de ce consolant ministère. La saison, déjà fort avancée, me força de songer au départ. Après avoir désigné celui des chefs qui, pendant mon absence, devait me remplacer, le 7 du mois d'août je réunis pour la dernière fois nos pieux Indiens. La douleur était peinte sur tous les visages, les larmes coulaient de tous les yeux, et le vieux chef me dit en me serrant la main : « Père, que le Grand-Esprit t'accompagne dans ton long et périlleux voyage ! Chaque jour, matin et soir, nous prierons afin que tu arrives heureusement au milieu de tes frères. Nous sommes maintenant comme des arbres dépouillés de leur feuillage par le souffle de l'hiver ; quand la neige aura disparu du sommet des montagnes et que nous verrons l'herbe croître dans nos vallées, la joie aussi renaîtra dans nos cœurs ; mais lorsque les fleurs s'uniront à la verdure, notre allégresse sera complète car ce sera le temps du retour ; alors nous irons tous à ta rencontre. Adieu, père, adieu [1] ! »

[1] Nous regrettons, à cause des bornes de ce volume, de ne pouvoir donner ici qu'un court extrait des missions du R. P. de Smet dans les Montagnes rocheuses; le lecteur désireux de connaître les récits pleins d'intérêt de ce missionnaire, les trouvera dans l'ouvrage publié sous ce titre : *Voyages aux Montagnes rocheuses, chez les tribus indiennes du vaste territoire de l'Oregon dépendant des Etats-Unis d'Amérique.* LILLE, 1 vol. in-12.

VII

RÉCITS DE MISSIONNAIRES

CHEZ LES SAUVAGES INDIENS.

Extrait d'une lettre de M. Dufour, missionnaire apostolique à M. ***.

La Havane, 10 février 1841.

« ... Pendant mon séjour au détroit, je n'ai pu m'occuper que très-peu de la population sauvage, reléguée au fond de ce vaste diocèse; mais j'ai eu plusieurs fois, dans mes excursions, l'avantage de rencontrer de saints missionnaires vivant au milieu des Indiens, et c'est de leurs récits que je vais vous entretenir.

» Les sauvages qui habitent cette contrée appartiennent aux tribus des *Hurons* et des *Iroquois;* ils sont grands de taille, ont la figure bien faite et presque tous le nez aquilin. Leur peau serait aussi blanche que la nôtre si elle ne s'était brunie au contact de l'air et aux ardeurs du soleil. Depuis que le bruit de mon arrivée se fut répandu au sein de leurs forêts, j'apercevais chaque semaine au fond de l'église, à la fin de ma messe, une troupe de ces hommes à longue chevelure noire, qui, avec ces yeux bruns et perçants qui les caractérisent, contemplaient à leur aise le *nouveau Père* arrivé, leur avait-on dit, du pays de leurs *premiers Pères.* Et quand, après les avoir introduits dans ma chambre, et leur avoir laissé baiser avec une religieuse avidité ma *robe noire*, je leur demandais quel motif

les avait amenés de si loin à la ville? Ils me répondaient en baissant les yeux et souriant d'un air ingénu : *C'est pour te voir, Père, c'est parce qu'on nous a dit que tu étais un de nos anciens Pères, que tu arrivais exprès pour nous du pays de nos frères. Veux-tu accepter nos présents de sirop et de miel?* Ce que je faisais d'un cœur au moins aussi ému que le leur. A mon tour, je leur offrais mes christs et mes images, dons mille fois plus chers à ces bons Indiens que tout ce qu'ils m'avaient apporté.

» Plusieurs de ceux qui ont passé de l'autre côté du détroit et qui ont embrassé la secte des méthodistes, sont venus m'exprimer combien ma présence avait réveillé en eux de regrets et de honte. Deux de leurs chefs furent même députés pour traiter, au nom de tous, de leur retour à l'unité. « Père, me dirent-ils, nous savons bien à présent que ta prière est celle des missionnaires qui ont converti nos ancêtres; nous voyons bien aussi que les pasteurs qu'on nous a donnés et qui n'ont pas de *robe noire*, ne sont pas plus Pères que nous. Crois-tu que nous pourrions encore revenir à ta prière? Si tu veux écrire à ton grand chef, afin qu'il nous rende tous les droits dont jouissaient nos aïeux dans ces églises qu'ils ont autrefois données à tes Pères, nous sommes prêts à nous réunir à toi et à nos frères les catholiques. »

« Le zélé missionnaire qui a vieilli avec eux à l'extrémité du diocèse, où ils sont encore, pour la plupart, païens et barbares, m'a répété qu'il trouvait partout les mêmes dispositions, le même empressement à accueillir les *Robes-noires*, qui, seuls à leurs yeux, sont les vé-

ritables ministres du Grand-Esprit. A ce sujet, il me raconta un fait qui lui était arrivé quelques jours auparavant. « Il y a six mois, me dit-il, traversant le lac Michigan pour visiter des tribus d'Indiens catholiques, nous fûmes jetés par le vent dans une rivière inconnue à mon pilote. Bientôt nous aperçûmes, au fond d'une baie, des sauvages qu'à certains signes mes compagnons jugèrent être de ces peuplades cruelles qu'un étranger ne rencontre pas impunément. Néanmoins, plein de confiance en Dieu, j'ordonnai de voguer vers le rivage. Quand les Indiens virent ma *robe noire*, ils accoururent à notre rencontre et nous reçurent en amis. Après les présents d'usage, ils me racontèrent que, dans leurs dernières courses de chasse, ils avaient trouvé des guerriers de leur tribu convertis à la *bonne prière*, et que ceux-ci les avaient fortement engagés à suivre leur exemple. « Si tu veux, ajoutèrent-ils, rester quelques mois avec nous pour nous instruire, nous recevrons tous ton baptême. » Le chef, homme farouche, que je vis en particulier, me déclara qu'il avait entendu parler de ma doctrine, qu'elle rendait en effet les hommes meilleurs, et qu'il n'empêcherait pas ses sujets de l'embrasser; mais que pour lui, c'était chose impossible, attendu qu'il avait commis trop de crimes et qu'il ne pourrait plus assez se réformer pour rester fidèle à tout ce qu'il aurait promis. Quelques jours passés au milieu d'eux ne me permirent que de jeter dans leurs cœurs les premiers germes de l'instruction chrétienne, et je partis après m'être engagé à revenir bientôt cultiver leurs bonnes dispositions. Mais, ajouta ce bon missionnaire, je n'ai pas encore pu, faute d'argent, tenir ma

parole. Cependant, voyez comme la grace est toujours près de ceux qui la désirent. Hier, je reçus la visite de trois sauvages inconnus à tous les miens. « Père, me dirent-ils, nous venons du *Grand-Partage*, lieu qu'habite leur tribu; c'est à nous que tu as promis de donner bientôt l'instruction et le baptême. Depuis ton départ, il s'est présenté un homme qui se dit *Père* comme toi et veut nous imposer sa prière. Le chef lui a demandé pourquoi il ne portait pas de *robe noire* et pourquoi il avait une femme. Il a répondu que cela ne faisait rien, et que sa doctrine ne diffère pas beaucoup de la tienne. Nous venons, au nom du chef, savoir de toi la vérité; faut-il t'attendre au *Grand-Partage*, ou bien devons-nous recevoir la prière de cet inconnu? » Vous pouvez juger de là combien les premières impressions de la vérité sont profondes dans ces âmes dociles et douées, d'ailleurs, d'autant de perspicacité que de droiture.

» Un missionnaire du Canada eut aussi le bonheur de préserver de l'hérésie une tribu entière de huit cents Indiens qui allaient y tomber. Attirée par les présents et les bons traitements du gouvernement anglais, elle avait émigré de notre diocèse et s'était rapprochée du centre de la propagande méthodiste; bientôt arrivèrent les prédicants de la secte. Mais le chef et les anciens de la peuplade, sachant qu'il y avait une bonne et une mauvaise prière, ne se pressèrent pas de prendre un parti, bien que les ministres se fussent déjà construit un vaste presbytère au sein de la tribu. Sur ces entrefaites, un jeune missionnaire eut connaissance du danger spirituel que couraient ces sauvages; il alla sur les lieux mêmes reconnaître s'ils n'avaient point accédé aux

sollicitations des protestants, et fut assez heureux pour les trouver encore indécis. Aussitôt il vole en porter la nouvelle à son évêque qui évangélisait une mission voisine, l'instruit des heureuses dispositions des Indiens et l'assure que sa présence suffira pour les décider en faveur de la vérité. Le digne prélat quitta tout pour suivre son jeune prêtre auprès de ses brebis sur le point de s'égarer. A son arrivée, les méthodistes l'accueillirent avec honneur, lui offrant de descendre chez eux, vu que les sauvages n'avaient pas d'habitation convenable. Cette offre était un piège; l'évêque le comprit, et alla simplement se reposer sur les feuilles sèches de l'Indien et souper avec lui de son chevreuil et de ses poissons. Les anciens tinrent conseil toute la nuit. Le lendemain, sur la demande du *Grand-Père*[1], la tribu s'assembla et entendit de sa bouche tout ce que Dieu avait mis dans son âme d'évêque et de missionnaire. Quand il eut fini de parler, le chef s'avança vers lui avec son air de gravité et de puissance souveraine : « Tu viens de nous dire la vérité. Nous savions bien que c'était toi qui avais la meilleure prière; si tu veux nous laisser ton jeune Père pour nous l'apprendre, nous allons lui élever une maison; nous en construirons aussi une en l'honneur du Grand-Esprit, et ta foi sera seule prêchée, ton baptême seul reçu parmi nous. » Je n'ai pas besoin de dire avec quelle joie le saint évêque accorda leur demande. Maintenant cette tribu forme une véritable paroisse de bons et fervents chrétiens, sous la conduite du jeune prêtre qui l'a préservée de l'hérésie.

» Le même missionnaire me disait encore qu'il a vu

[1] C'est le nom qu'ils donnent aux évêques.

plus d'une fois se reproduire, au bord de ses lacs et au fond de ses forêts, ces traits d'une Providence visible et miraculeuse qui signalaient l'assistance journalière de Dieu au temps de la primitive Eglise. Il m'en cita l'exemple suivant, que je voudrais pouvoir vous redire avec toute l'émotion qui animait son récit. « Un de mes sauvages, de mes enfants, me disait-il, avait ramené des chasses de l'hiver une jeune fille de cette tribu. Je l'instruisis, je la baptisai et la lui donnai pour épouse. Elle s'appelait Catherine. Au bout d'un an, son mari mourut. La pauvre veuve, seule désormais et étrangère, s'enfuit un jour sans rien dire à personne, et depuis on n'entendit plus parler de Catherine. Le mois dernier, revenant d'une mission, nous fûmes surpris par un gros temps, et notre canot, forcé de céder au courant et à l'orage, entra dans un golfe inconnu à mes Canadiens. Comme nous étions à nous abriter sous le feuillage de ces arbres majestueux qui bordent la côte, nous aperçûmes sur l'autre rive des sauvages rôdant çà et là, pour mieux nous distinguer. Ils n'étaient pas des nôtres. Je voulus les connaître, et je dis à mes matelots de ramer de leur côté; pour moi, je me tins debout sur le canot avec ma robe noire. Aussitôt une extrême agitation se manifesta parmi les sauvages; je les vis m'appeler de leurs signes, et le plus grand d'entre eux s'élança dans l'eau et vint au-devant de nous en me tendant les bras. Toute la peuplade, accourue sur le rivage, se pressait autour de moi, me fixait d'un regard avide, et paraissait si absorbée dans cette contemplation, que personne ne disait rien. Alors j'aperçus derrière les autres une femme que je crus reconnaître,

et je lui dis : « Catherine, n'est-ce pas vous, ma fille?... » En effet, c'était elle. Encouragée par ces paroles, elle vainquit sa timidité naturelle, et vint se jeter à mes pieds. J'appris alors que cette bonne néophyte n'avait rien oublié de sa religion et de ses prières ; que, rentrée dans sa tribu, elle avait raconté à ses frères tout ce qu'elle savait du christianisme, et qu'elle avait réussi à le faire goûter à plus de la moitié de sa peuplade, qui se réunissait à elle pour parler de notre Dieu et chanter en commun ses louanges. Tous désiraient son baptême ; mais il leur manquait un *prêtre*, et ils n'en avaient jamais vu.

» Cependant le Seigneur prenait soin de fortifier leur foi naissante. Pendant une maladie qui affligea la tribu, plusieurs sauvages avaient invoqué le Dieu de Catherine, et s'étaient trouvés guéris. Le chef lui-même était de ce nombre. Quoique près de mourir, il avait obstinément résisté à toutes les sollicitations de Catherine. Enfin sa sœur, fervente catéchumène, s'étant présentée de nouveau pour tenter un dernier effort, au moment où les devins étalaient autour du moribond tous leurs signes magiques, avec accompagnement de musique funèbre, elle lui répéta qu'une prière au Dieu des chrétiens ferait plus pour sa santé que toute sa confiance aux mauvais génies. Cette fois le sauvage l'écouta avec plus d'attention ; il réfléchit quelques instants ; puis, appelant sa femme, il lui ordonna de congédier les musiciens, de ramasser tous les caractères magiques épars dans sa tente, et de les brûler à la porte, ajoutant qu'il était résolu d'embrasser la foi de Catherine et de se mettre sous la protection de son Dieu. La femme obéit ;

et à peine avait-elle fait disparaître les derniers symboles de la superstition, que le malade se leva en parfaite santé. Il alla de ce pas trouver notre pieuse néophyte, et ne la quitta pas qu'il n'eût appris d'elle la moitié de ses prières. C'était ce chef qui s'était jeté à l'eau en apercevant le *Père à robe noire* dont Catherine lui avait tant parlé.

» J'achevai d'instruire ces sauvages, et au jour fixé pour leur baptême, la pensée me vint d'imiter, dans cette solitude, Jean-Baptiste au désert. Sur le bord du lac, au milieu d'une belle plage de sable blanc, s'élevait un rocher autour duquel je rangeai mes catéchumènes, au nombre de cent quatre-vingt-six. De là, comme d'une chaire, je les préparai pendant trois heures au sacrement qu'ils allaient recevoir; et comme je voulus commencer la cérémonie par le chef de la tribu que j'avais, à ce dessein, mis au premier rang, je remarquai qu'il était allé se placer après tous les autres. Lui en ayant demandé la raison, il me répondit : C'est au plus coupable à être le dernier.

» Quelle doit être la joie d'un humble missionnaire, instrument de tant de miséricordes et témoin de si touchantes dispositions, c'est ce qu'un cœur chrétien peut aisément sentir, mais ce que je renonce à exprimer.

VIII

BEAUTÉ DE LA RELIGION

DANS LES FORÊTS DU NOUVEAU MONDE.

Extrait d'une lettre de Mgr de la Hailandière, évêque de Vincennes, à MM. les membres du Conseil central de Lyon.

Vincennes, 1841.

» ... Dans une de mes dernières visites pastorales, j'ai eu à conférer le sacrement de confirmation au milieu d'une peuplade indienne. C'était le reste de la tribu des Potowatomies qui avait été obligé d'émigrer. Il y a deux ans, leur nombre s'élevait encore à peu près à mille, et parmi eux se trouvaient quatre à cinq cents catholiques. Vous dire le spectacle édifiant dont j'ai été témoin, les larmes d'attendrissement qu'ils ont fait couler autour d'eux, je le voudrais bien, mais comment le pourrais-je? Vraiment il faudrait les avoir vus, pour se faire une idée de la simplicité de leur foi et de la pureté de leur vie.

» Nous allâmes un jour les visiter au camp où l'on tâchait de les rassembler pour les préparer au départ. Pauvres sauvages! à peine nous eurent-ils aperçus, que nous les vîmes arriver, se recueillir à l'approche *du grand chef de la prière* et demander à genoux sa bénédiction; puis, venant lui toucher la main, se retirer en silence, pendant qu'un groupe autour de nous fondait en larmes, à la vue d'une parcelle du bois sacré de la Croix, qu'on avait exposée à ses regards. Je leur parlai par interprète. M. Bernier, leur pasteur, les prêcha,

fit le choix de ceux qui devaient être confirmés, et leur donna rendez-vous pour le lendemain à *Notre-Dame du Lac*. Un général du gouvernement américain s'avança alors pour leur demander s'ils voulaient partir. Aussitôt ils s'assemblent et délibèrent; voici leur réponse : « Nous sommes venus ici pour accomplir un devoir religieux, et non pour traiter d'affaires; une autre fois nous nous en occuperons. » Comme on les pressait encore sur ce point : « Oui, nous partirons, dirent-ils; mais la première condition de notre départ, c'est que nous ayons un prêtre qui nous accompagne. »

Le lendemain à onze heures, nous les vîmes arriver à la file, au nombre d'à peu près quatre-vingts, montés sur de jolis chevaux. Les femmes tenaient leurs enfants dans leurs bras, et portaient en croupe derrière elles tout le bagage de la famille; parmi eux la femme est encore la servante. Les hommes venaient ensuite, parés de leurs plus beaux vêtements; ils traversèrent silencieusement la ville voisine, car le chef de la prière leur avait défendu de s'y arrêter, à cause des pièges tendus à leur simplicité; ils franchirent ensuite la belle rivière de Saint-Joseph, et arrivèrent à Notre-Dame. Là, on prit place autour du lac; chaque famille dressa sa tente et alluma son feu. Mais déjà le prêtre à la *longue robe noire* les attendait dans la chapelle pour les disposer à la solennité. Trois jours durant, il les exhorta, les instruisit, entendit leurs confessions; et ces enfants dociles oublièrent tellement tout ce qui ne regardait pas le soin de leurs âmes, qu'une fois, au coucher du soleil, ils n'avaient pas encore pris la nourriture du matin. Il est vrai qu'un malentendu était la cause de ce jeûne rigou-

reux, mais pas un des Indiens n'avait songé à se plaindre.

» Enfin, au jour désiré, on s'assemble de grand matin; la prière commence, et deux néophytes sont baptisés; deux autres recevront le lendemain le sacrement de mariage. Pendant la messe solennelle, des sermons sont faits en trois langues; car les habitants d'alentour, les uns par foi; les autres par curiosité, ont voulu être témoins de la cérémonie, et la chapelle s'est remplie d'assistants. Bientôt les chants graves de l'Eglise cessent, et les Indiens entonnent leurs hymnes pieux. Nous ne comprenions point leur langue; mais il y avait dans leur accent quelque chose de si affectueux, le recueillement qui se retrouvait même dans leurs voix avait pour moi tant de charmes, que j'avais peine à contenir mon émotion. Quand on fut au moment de la communion, mes larmes coulèrent en abondance. Les hommes se présentèrent d'abord, les femmes vinrent ensuite enveloppées de leurs couvertures blanches, comme d'un voile religieux. Prosternés pendant la cérémonie, tous se traînaient à genoux jusqu'à la table sainte; on comprend que, s'ils avaient connu quelque autre moyen de s'humilier davantage, ils eussent voulu le pratiquer. Après avoir reçu leur Dieu, ils devinrent immobiles, et on les aurait crus morts, si ce n'étaient leurs lèvres qui remuaient lentement, et leurs faces qui paraissaient enflammées. Non, jamais je n'ai vu nulle part tant de recueillement et de piété.

» Peu de temps après, ces pauvres Indiens s'éloignaient, pour ne plus les revoir, de ces lieux qu'ils aimaient à tant de titres; le jour de leur émigration était venu. Anciens maîtres de la forêt, ils avaient fini par

en être dépossédés; leurs villages avaient disparu; ils n'avaient plus de terres; c'était une nécessité de partir; il fallut abandonner tout, les cendres même de leurs pères.

» J'apprends aujourd'hui avec consolation, de la bouche du prêtre qui les a accompagnés jusqu'au terme de leur bon voyage, qu'ils ont retrouvé au désert leurs frères, un autel et deux ecclésiastiques, auxquels ils ont été confiés. Que le bon Dieu les y protège !

» Durant cette visite pastorale, j'ai rencontré, sur plusieurs points de mon diocèse, environ six cents familles allemandes, et je me plais à leur rendre ce témoignage, qu'elles m'ont partout préparé le plus filial accueil; j'ai constamment reçu d'elles des marques signalées de respect, de confiance et d'attachement; je garde un précieux souvenir des sacrifices qu'elles s'imposent pour avoir au milieu d'elles des prêtres catholiques. Comme je ne puis mentionner toutes ces généreuses colonies, laissez-moi vous citer, comme exemple des réceptions qui m'ont été faites, celle dont j'ai été l'objet à Bluc-Creek. Arrivés à environ deux milles de l'église, nous rencontrâmes la congrégation tout entière; hommes, femmes, enfants, étaient venus avec leurs croix et leurs bannières pour recevoir le premier pasteur. Un bouquet de fleurs lui fut offert avec simplicité, à lui et aux prêtres qui l'accompagnaient. Puis commença la procession au milieu de l'interminable forêt. C'était un beau soir d'automne; le pays présentait le genre d'accidents heureux que les Allemands paraissent aimer; les échos des bois répétaient à l'envi ces cantiques pieux par lesquels le peuple, d'un commun accord, bénissait Dieu et invo-

quait les saints. Cette multitude de voix chantant les louanges du Seigneur, sous des arbres séculaires, m'ont causé une impression plus vive et plus douce que les plus belles compositions des grands maîtres que j'aie jamais entendues. L'éclat brillant des bannières de soie, sur lesquelles étaient peintes les images de Jésus et de sa Mère, glissant à travers le feuillage; les teintes si riches et si variées de la forêt, dorée par les derniers rayons du soleil couchant; le solennel silence de ces profondes retraites, interrompu par l'accent des hymnes montant vers le trône du Tout-Puissant, pour le remercier de ce qu'au milieu de la solitude la plus reculée, sa bonté ménageait aussi les bienfaits de la religion: tout cela formait une scène aussi difficile à décrire, que les émotions qu'elle faisait naître. »

MISSIONS D'OCÉANIE.

IX

CIVILISATION NAISSANTE AVEC LA FOI

DANS L'ARCHIPEL GAMBIER.

Lettre de Mgr l'évêque de Nicopolis à feu M. Coudrin, supérieur de la société de Picpus.

Archipel Gambier, île d'Akéna, 14 novembre 1837.

« Je sais l'intérêt que vous portez aux missions de l'Océanie ; aussi suis-je heureux de vous faire part de nos succès et de nos revers, de nos joies et de nos peines. La petite mission de Notre-Dame-de-Paix ne cesse point de prospérer ; la piété va toujours croissant, et nous sommes témoins chaque jour des prodiges de grace que le Seigneur opère dans l'âme de nos chers insulaires. Il règne parmi eux une admirable émulation pour le bien ; l'ardeur que ce peuple, autrefois si apathique, fait paraître pour le travail, nous est une garantie du changement opéré dans les mœurs ; la jeunesse surtout donne l'exemple de l'activité et de l'ardeur. Les missionnaires ont trouvé le secret de rendre le travail intéressant. Nous regardons ce moyen comme efficace

pour conserver l'innocence de nos chrétiens; ici plus qu'ailleurs l'oisiveté est funeste à la vertu. Nous tâcherons donc de les occuper tous ; et nous aimons mieux les voir faire des riens, que de les voir ne rien faire. On comprend qu'il est difficile d'occuper toujours sérieusement tant de monde, dans un pays où les instruments nous manquent, où l'agriculture se réduit à arracher les mauvaises herbes qui croissent autour de l'arbre à pain ; car, cet arbre se reproduisant de ses racines, il n'est besoin ni de labour ni de plantation. En ce moment nous faisons beaucoup de défrichements, et nous tâchons de reconquérir les terres que la paresse des anciens propriétaires avait laissé envahir par les roseaux.

» Ce que nous avons le plus à cœur, c'est de construire des églises plus décentes et plus solides que les misérables hangards dont il a fallu nous contenter jusqu'à ce jour, quoiqu'ils donnent entrée aux animaux, aux insectes, aux vents et à la pluie. En vérité, si la foi ne nous enseignait pas que notre divin Maître est né dans une pauvre étable, oserions-nous chaque jour offrir l'adorable Victime dans un lieu si peu digne de sa majesté ? D'un autre côté, chez un peuple pareil, il est presque toujours nécessaire de frapper les sens, pour pénétrer jusqu'au cœur. Oui, il me semble que le jour où je verrai dans l'Océanie quelques églises où l'on puisse célébrer et conserver décemment l'auguste Mystère, ce jour-là je mourrai content.

» Nous avons entrepris à la fois deux chapelles, l'une à la grande île, l'autre dans le petit îlot d'Akéna où je fais ma résidence. J'ai béni la première pierre de celle-ci le 24 octobre 1837, jour de saint Raphaël, à qui elle

est dédiée ; elle aura de cinquante à cinquante-cinq pieds de long sur vingt de large, la sacristie comprise dans la longueur. Elle sera construite en pierres brutes, avec un ciment de chaux et de sable ; c'est tout ce que nous pouvons faire, faute d'outils et d'ouvriers. Nos insulaires sont pleins de bon vouloir, mais c'est à la longue seulement qu'on pourra les former à ces sortes d'ouvrages ; ils ne sont encore en état que de transporter les matériaux et de servir de manœuvres. Ainsi, toute notre ressource consiste dans nos deux bons frères, Soulier et Fabien ; et encore se trouvent-ils présentement sans outils de maçonnerie ; ceux qu'ils avaient apportés sont hors de service. Nous avons une forge ; mais où prendre du charbon ? et puis, deux hommes seuls ne sauraient suffire à exercer tous les métiers ; ils espèrent que la divine Providence viendra à leur secours par l'entremise de M. Caret. J'ai fait distribuer dans la grande île toutes nos herminettes, en ajoutant la promesse de remplacer ces instruments lorsqu'ils seraient usés. Jusqu'ici aucun navire n'a pu nous en fournir, et me voilà devenu débiteur insolvable. La pierre que nous employons à bâtir se nomme *puga* dans la langue du pays ; on la tire de la mer ; à la grande île, elle se travaille facilement ; ici elle est plus dure, et il faut de fortes pointes pour l'entamer.

» Permettez-moi, mon bon Père, d'insister de nouveau sur l'impossibilité où se trouvent nos frères de suffire à tous les besoins ; ce n'est assurément pas le courage qui leur manque ; ce sont le temps et les forces. Qu'on se figure de pauvres missionnaires arrivant dans une île dénuée de tout, où ils n'ont pour abri que la

voûte du ciel, pour vêtements que ce qu'ils ont apporté, pour nourriture que celle du pays, bien aigre et bien amère à des estomacs étrangers : voilà notre position au milieu d'un peuple paresseux, toujours prêt à recevoir, hors d'état de donner aucun secours. Il a donc fallu tout créer, et pourvoir à tous les besoins. En arrivant ici, nos frères ne trouvèrent pas même de quoi faire un manche de marteau, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils se procurèrent quelques morceaux de bois pour les objets de première nécessité. Durant deux années nous avons couché, les uns sur les malles, les autres sur des claies de roseaux ; des pierres brutes, des troncs d'arbres nous servaient de siège. J'ai célébré dans l'une de nos églises un baptême de quatre-vingts personnes, durant lequel mon trône épiscopal était une vertèbre d'une baleine échouée sur cette côte, à une époque dont on a perdu le souvenir. Actuellement nous sommes un peu mieux, du moins à Akéna ; nous avons une petite maison et des chaises ; et tout cela, nous le devons à nos chers frères. Dans les autres îles, le missionnaire est encore dénué de tout, aussi bien pour lui-même que pour le saint ministère.

» Il ne faut point compter sur les prêtres pour les travaux manuels ; outre qu'ils y sont ordinairement peu versés, leur ministère, à toute heure réclamé, leur interdit de se livrer à aucune autre occupation. Les difficultés d'une langue qui n'est soumise à aucune règle, et dont ils sont obligés de faire usage plus tôt qu'ils ne voudraient, pour distribuer le pain de la parole, absorbent tous leurs moments de loisir ; ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent trouver le temps de raccommoder leurs

habits et de laver leur linge ; car aucun n'est exempt de cette double obligation. La dernière n'est pas fort embarrassante ; mais la première est un peu plus difficile, et pour surcroît d'embarras, les insulaires, qui en savent encore moins, exigent des leçons. Il faut paraître ne rien ignorer, et l'on est souvent obligé d'enseigner ce qu'on n'apprit jamais.

» Je désire, bon Père, que tous ceux que vous enverrez ici soient aussi vertueux, aussi laborieux que les chers Gilbert et Fabien ; ils nous rendent les plus grands services. Dieu, à la gloire duquel ils se sont consacrés sans réserve, leur donne évidemment l'intelligence comme il la donna autrefois à Béséliel et à Oliab dans le désert. Fabien, menuisier de son état, n'avait de sa vie touché la truelle ; il vient de faire son apprentissage, en bâtissant avec Gilbert la petite maison que j'habite. Tout le monde la trouve faite de main de maître ; cela me fait espérer qu'ils réussiront encore mieux à nous construire des églises, pourvu que Dieu leur donne vie et santé. A la grande île, le frère Florit fait l'école et apprend aux insulaires à tailler le *puga ;* de notre côté, nous travaillons à monter notre imprimerie. Car, bien que nous ne possédions pas encore parfaitement la langue, nous ne laisserons pas d'imprimer bientôt les prières et les instructions les plus faciles et les plus nécessaires.

» Je ne vous dirai pas, bon Père, que la paix et l'union n'ont pas cessé de régner parmi vos enfants. Et comment pourraient-ils se faire la guerre entre eux, puisqu'ils se sont unis pour la faire au démon ? M. Laval exerce le saint ministère dans les trois îles ; Dieu lui a donné le talent de la direction des âmes. Je compte

l'envoyer dans quelques jours à *Crescent*, qui n'est pas loin de l'archipel. M. Liausu demeure à la grande île; ses connaissances en médecine ont été fort utiles à la mission. La première année, ces peuples avaient été attaqués d'une sorte d'épidémie ; il conserva la vie à un grand nombre de malades, et procura le baptême à la plupart des mourants. Ses remèdes, presque toujours heureux, lui ont acquis l'affection et la confiance des insulaires. Au reste, il prétend, dans sa modestie, que la médecine de ces pays se réduit à fort peu de chose.

» Le pauvre vicaire apostolique réside toujours à la petite île d'Akéna ; il porte ses vœux bien plus loin ; mais jusqu'à ce moment la divine Providence ne lui a pas permis de les réaliser. Vous savez les efforts que nous avons faits pour ne pas demeurer oisifs, au milieu d'un si vaste champ. Au moins, si le Seigneur retarde encore l'accomplissement de nos désirs, faites en sorte, par vos prières, que ce ne soit pas à cause de mes péchés.

» Encore un mot sur le dénûment de nos chrétiens. Jusqu'ici ils ont trouvé le moyen de se vêtir un peu avec les produits de la pêche de la nacre ; mais la nacre s'épuise. Les vêtements qui nous viennent de France ou de Valparaiso ne sauraient suffire pour tant de monde ; nous sommes à la veille de voir un peuple si intéressant retourner, malgré lui, à la nudité du paganisme. Oh ! qui aura pitié de sa misère ? Le coton vient en abondance dans nos îles ; quelles obligations ne vous aurions-nous pas, bon Père, si à tout ce que vous avez fait pour nous vous pouviez ajouter un autre bienfait, celui de nous envoyer un homme capable de mettre le coton en œuvre ! Outre l'avantage de vêtir les membres de

Jésus-Christ, nous aurions encore celui d'occuper une grande partie de la population, ce qui est essentiel pour la conservation du bien opéré jusqu'à ce jour.

» Veuillez, mon bon Père, excuser, avec votre indulgence ordinaire, cette lettre écrite à la hâte. Je me recommande à vos prières, à celles de toute la famille, et je suis pour la vie votre dévoué fils. »

Extrait d'une lettre de M. Cyprien Liausu, prêtre de la société de Picpus.

Archipel Gambier, 22 janvier 1837.

« . . . . . Cette année nous avons fait, dans les trois petites îles, la procession du Saint-Sacrement. Les reposoirs, simples et pauvres, avaient cependant leur beauté; les bois étaient garnis d'étoffes, qui se font de l'écorce du mûrier à papier; quelques guirlandes en feuilles d'arbre achevaient la décoration, chef-d'œuvre de M. Laval, qui y avait travaillé pendant plus d'un mois. Les pieux chrétiens d'Europe, en voyant la disposition de ces reposoirs, n'auraient pu s'empêcher d'admirer l'adresse de l'ouvrier, tout en gémissant sur la pénurie des ornements. Mais, je le dis avec peine, nos autels sont encore bien plus pauvres, formés de roseaux entrelacés; et pour toute parure et toute marque de religion, nos églises en feuilles ne possèdent qu'une petite croix. Cependant les trésors et les parfums que le Seigneur aime, la foi, la simplicité, la ferveur, ne manquent point sous ces temples indigents. Nos néophytes se comportèrent, à ces processions, comme des

religieux le pourraient faire en France. Le roi et ses oncles portaient le dais. Les habitants des trois îles apportaient auprès des reposoirs tout ce qu'ils avaient, pour l'offrir, disaient-ils, au Seigneur Dieu Rédempteur. Cette procession n'aura lieu l'année prochaine que dans la grande île [1].

» Nos néophytes désirent communier fréquemment, et ce serait pour eux une peine bien sensible que de se priver de ce bonheur aux grandes fêtes. Quand ils doivent communier, ils disent, mais d'une manière gracieuse en leur langue : *Nous allons nous unir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu et notre Roi.*

» Le 15 août, il y eut dans la grande île sept cents communions. Le soir, je parlai de la cérémonie qui se faisait en France pour honorer la sainte Vierge, et renouveler la consécration de ce royaume à l'auguste Souveraine des anges et des hommes. Ensuite j'interpellai le roi, qui, ayant à son côté son drapeau et autour de lui ses quatre oncles, répondit tout haut qu'il voulait, lui aussi, consacrer sa personne, son peuple et son territoire à la Vierge protectrice et Mère des Chrétiens. La cérémonie fut frappante pour eux et pour moi.

[1] M. Honoré Laval, dans une lettre de la même date, ajoute quelques traits à cette intéressante description :

« Le chemin par où devait passer le Saint-Sacrement fut sablé dans toute sa longueur. Les enfants, les pères même et les mères, s'employaient sans relâche aux préparatifs de la cérémonie; ils vinrent demander permission de travailler la nuit, de crainte de n'avoir pas fini au jour indiqué. Il y eut trois reposoirs dans chaque île. La procession fut magnifique; on marchait sur deux rangs, le Saint-Sacrement était au milieu, porté par Mgr le vicaire apostolique. Nos néophytes avaient apporté toutes leurs provisions, et les avaient étalées sur le passage pour y faire descendre la bénédiction de Notre-Seigneur. »

» Réjouissons-nous donc, mon cher confrère ; la religion vient de faire des hommes ici. Quel changement admirable ! Autrefois ces insulaires, plus féroces en quelque sorte que les bêtes sauvages, ne cessaient d'être en guerre. Les femmes surtout, renvoyées fréquemment d'une famille à une autre, menaient une vie mille fois plus dure que celle des esclaves. Les mets de choix n'étaient que pour les hommes ; les femmes, frappées d'une sorte d'anathème, ne pouvaient pas rester sous le même toit, s'asseoir à la même table. Bien des chemins leur étaient interdits, et bien des terres prohibées ; elles ne pouvaient marcher et cultiver que le long de la mer ; en un mot, la raison d'autrefois était celle du plus fort [1]. Aujourd'hui, humains, doux, compatissants, charitables, ils n'obéissent qu'à la voix de la religion ; elle seule dirige toutes leurs démarches et leurs entreprises ; ils vivent comme les plus ferventes et les plus régulières communautés d'Europe ; ce que je dis n'est point exagéré. Voilà, en peu de mots, l'état actuel de la mission. J'embrasse tous mes frères, il n'est pas de jour où ils ne reviennent à ma pensée. »

[1] Il est néanmoins probable que le souvenir du péché, qui par la femme entra dans le monde, était aux îles Gambier, comme il le fut chez tous les peuples de l'antiquité païenne, le motif primordial de l'opprobre où languissaient les filles d'Eve. Le christianisme seul, en effaçant la souillure originelle, en montrant la nouvelle Eve victorieuse du serpent, apprend aux peuples à replacer les femmes au rang qui leur appartient, comme enfants de Dieu, comme sœurs de Marie.

Lettre de M. François d'Assise Caret, vice-préfet apostolique de l'Océanie orientale, à madame la supérieure de la maison de Sainte-Clotilde, rue de Reuilly, à Paris.

Vaithohu, aux îles Marquises. Mission de la Sainte-Famille, le 6 mars 1839.

« Arrivé au lieu de ma destination, je tiens ma promesse en vous retraçant un des plus doux souvenirs que j'ai recueillis dans ce long et pénible voyage.

» Je les ai vus ces bons néophytes des îles Gambier, mais je ne les ai vus qu'en passant, la Providence m'ayant marqué ma place aux îles Marquises. Il y avait long-temps que nous avions des projets sur cet archipel, où tant d'âmes languissent dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais nous n'avions pas trouvé d'occasion favorable pour nous y rendre, et nous manquions d'ouvriers. A mon arrivée, une occasion se présentait, et j'amenais des missionnaires; vous pouvez penser que nous nous sommes empressés d'accomplir nos desseins. Il a donc été décidé que six missionnaires partiraient avec monseigneur, et j'étais du nombre. Nous n'avons eu qu'un mois de séjour, et nous l'avons employé à distribuer à nos néophytes les vêtements préparés par la charité européenne.

» Nous voulions le même jour habiller le roi, la reine et l'ancien grand-prêtre Matua avec les habits envoyés par le saint-père, distribuer en même temps à chaque famille de quoi se couvrir, et puis inaugurer la statue de la sainte Vierge donnée par Sa Sainteté Grégoire XVI. Nous disposâmes donc tout à cet effet. Le Père Laval partit d'Akéna pour Mongaréva un jour à l'avance, et

prépara, dans l'enceinte même de la grande église en pierre dont les fondements sont creusés, un trône pour la statue de la sainte Vierge. Il réussit à faire un assez joli reposoir, avec des coupons de calicot et d'étoffes papyriques du pays. Il dressa un entablement assez large avec des planches; aux quatre coins de l'entablement, quatre pyramides couvertes d'étoffes du pays; sur l'entablement, un petit trône orné de différents objets apportés de France; on y plaça aussi quelques tableaux de piété. Le tout produisait un effet assez frappant.

» Lorsque tout fut prêt, nous fîmes la distribution promise, en commençant par le roi, la reine et Matua. On ajouta au vêtement du roi, donné par le saint-père, la belle épée offerte par S. M. le roi des Français. Quelle joie pour eux de se voir si bien vêtus? Matua ne put s'empêcher de s'écrier, ayant sur son corps de six pieds son bel habit à l'orientale : « Qu'étions-nous autrefois? » Toutes les familles reçurent quelque chose; il y avait de quoi pleurer de joie de voir leur contentement. Nous fûmes témoins, dans cette distribution d'un trait qui nous édifia beaucoup. Un des néophytes avait reçu, par mégarde, plus qu'il ne devait recevoir; il rapporta promptement ce qu'il avait reçu de trop, craignant qu'un autre ne fût frustré, et nous laissa édifiés de sa conscience pleine de justice et de charité.

» Lorsque cette distribution fut achevée, on fit l'inauguration de la statue de la sainte Vierge, qui tenait le premier rang parmi les dons reçus. Les néophytes furent avertis de se revêtir des habits qui venaient d'être distribués; ceux qui n'avaient reçus que des coupons non confectionnés, ne laissèrent pas de s'en couvrir.

Alors on disposa tout le monde sur deux rangs, et on procéda à la cérémonie. Les lanciers du roi, au nombre e trente, se placèrent sur deux lignes. Les missionnaires, au nombre de neuf sans compter le vicaire apostolique, prirent chacun leur place. Deux, habillés en diacre et sous-diacre, portaient la statue sur un brancard; les autres prêtres marchaient après; tandis que Monseigneur suivait la statue, avec deux prêtres à ses côtés. Derrière Sa Grandeur venait le roi, la reine et Matua, tous les trois revêtus de leurs costumes d'honneur; le roi portait aussi sa belle épée. La procession marcha ainsi avec beaucoup d'ordre, en chantant les litanies de la sainte Vierge, jusqu'à l'autel où devait être déposée la statue de Marie. Lorsqu'elle y fut placée, j'adressai la parole au peuple; je l'entretins de Marie, patronne des îles, de la grandeur des dons offerts par Sa Sainteté à l'église des îles Mangaréva; je n'oubliai pas les présents d'outils envoyés par S. M. la reine des Français; l'intérêt, enfin, que tous les fidèles d'Europe portaient à leur mission. Nos bons néophytes étaient attendris jusqu'aux larmes. Monseigneur chanta la messe pour tous les bienfaiteurs, et donna, à la fin de la messe, la bénédiction papale, après avoir adressé à l'assemblée une allocution pathétique. Quatre messes avaient été dites, le même jour, pour les bienfaiteurs de la mission.

» Il ne nous restait plus qu'une cérémonie à faire avant de quitter nos chers néophytes, pour porter le flambeau de la Foi aux peuples féroces des îles Marquises; il s'agissait de bénir et placer la première pierre de la première église qui va s'élever à Mangaréva, à la gloire du vrai Dieu, sous l'invocation de l'archange saint Mi-

chel. Ce fut le 7 janvier 1839 qu'eut lieu cette cérémonie, dans laquelle je parlai pour la dernière fois au peuple de la grande île ; ce fut le 21 janvier que nous appareillâmes pour les Marquises. Que de larmes répandirent les habitants de Gambier : « Nous croyions que tu revenais pour rester avec nous, me disaient-ils, et tu t'en vas ! A peine si l'on a vu ton visage !..... »

Fragment d'une lettre du P. Laval, de la société de Picpus, au P. Hilarion, de la même société.

Mission de N.-D. de Paix, aux îles Gambier, 31 mars 1840.

« . . . . . Nous remarquons avec plaisir que nos Chrétiens comprennent mieux de jour en jour les avantages du travail. Les hommes cultivent leurs terres, et se construisent des maisons commodes et solides, sur le modèle de celle que nous avons élevée pour notre usage, auprès de la nouvelle église. J'en compte déjà vingt-une dans la seule île d'*Akamaru*. Les femmes, après les soins du ménage, s'occupent à tricoter ; quelques-unes filent habituellement le coton. Ces dernières composent à présent huit ateliers, chacun de trente personnes : ils ont produit récemment dans l'espace de dix semaines, huit cent cinquante-une livres de fil.

» Mais le travail principal, celui qui met en mouvement toute la population, est la construction d'une église à *Mangaréva*, l'île principale. Vous jugerez, mon révérend Père, du zèle et de l'ardeur de ce bon peuple, par le tableau des fatigues que cet édifice lui coûte.

» Comme l'île ne fournit pas de pierres, la plupart

des pères de famille sont occupés depuis long-temps à exploiter des îlots de rochers, situés à près de cinq lieues en mer. Ils amènent ensuite ces matériaux sur des radeaux énormes. Remarquez que, pour aller comme pour revenir, ils sont obligés d'attendre patiemment le vent-arrière. Les pierres, une fois déposées sur le rivage, sont roulées à force de bras jusques sous la main des ouvriers. Une dizaine de naturels, dirigés par le frère Fabien, taillent ces blocs de granit, tandis que d'autres sont chargés d'élever les murs. Les jeunes gens se sont partagé les diverses corvées, de manière à ce qu'une peuplade relève l'autre tous les huit jours. Ceux-ci vont pêcher le corail pour faire de la chaux, ceux-là apportent d'une demi-lieue le sable nécessaire, etc. Les femmes elles-mêmes suspendent de temps en temps leurs occupations habituelles, pour aller chercher à la montagne les roseaux destinés à alimenter le feu du four à chaux. Elles sont chargées en outre, ainsi que les petits enfants, de faire, avec les filaments du cocotier, les cordes qui doivent être employées à la voûte et à la toiture de l'église. C'est encore notre frère Fabien qui préside à tous ces travaux.

» L'année dernière, le roi fit un appel à la générosité de tout son peuple. Il fallait beaucoup de bois pour la charpente, la menuiserie, etc., et ces îles ne produisent guère que l'arbre à pin, végétal précieux d'où la population tire en grande partie sa subsistance. Néanmoins, il n'y eut personne qui ne se montrât disposé à donner plus qu'on ne voulait recevoir. Si nous disions à celui-ci : » Ta terre est trop petite ; » à celui-là : « Ton arbre est trop beau, nous ne le prendrons pas. — Qu'importe !

répondaient-ils, coupez toujours, c'est pour le bon Dieu. N'est-ce pas lui qui nous les a donnés? n'est ce pas lui qui nous en donnera d'autres ? »

» Vous jugez bien, mon révérend Père, que nous avons veillé à ce que la générosité de ces bons et chers Chrétiens ne leur portât pas préjudice. L'arbre à pain (dans leur langue *tumeï*) est très-délicat; si on le plante trop serré, il demeure chétif; mais si on a soin de l'espacer, il devient un arbre majestueux et donne des fruits en abondance. Les naturels n'avaient pas su faire cette observation, leurs *tumeïs* se touchaient pour ainsi dire. Nous avons donc profité de la circonstance pour les éclaircir, ce qui a rendu service à leurs plantations, et nous a donné en même temps le bois dont nous avions besoin.

» Vous ne sauriez vous faire une idée de l'ardeur avec laquelle nos insulaires poursuivent cette entreprise: rien ne leur coûte pour la conduire à sa fin; non, je ne crois pas qu'aucun sacrifice fût capable de les arrêter. « Je tiens à cette église, me disait récemment un des premiers chefs, j'y tiens du fond de mes entrailles! » Et ce ne sont pas là de vaines paroles; le roi et les chefs nourrissent chaque jour à leurs dépens tous nos travailleurs; les pêcheurs se sont chargés de fournir également tous les jours du poisson aux ouvriers, aussi long-temps qu'ils seront occupés à ce qu'ils appellent *le travail du Seigneur*. Au reste, la construction avance rapidement; déjà les murs sont arrivés à la hauteur du cintre des croisées; de plus, tous les matériaux sont maintenant réunis, les pierres sont taillées, et les bois destinés à la charpente se débitent avec toute la célé-

rité que nos moyens nous permettent. Malgré le zèle que nos Chrétiens déploient pour la maison de Dieu, ils ont néanmoins cultivé leurs terres et défriché des landes où les sueurs de l'homme n'avaient jamais coulé.

» Je passe, sans autre transition, à quelques petits détails qui vous intéresseront peut-être fort peu; mais il faut que je cède à vos désirs en écrivant tout ce que je sais.

» Il nous est mort, il y a peu de temps, une jeune fille de quinze ans, nommée Marietta. C'est la première jeune personne que ma chrétienté ait encore perdue. Elle a laissé parmi ses compagnes la bonne odeur de Jésus-Christ, et sa belle mort a produit une impression qui ne s'effacera pas de long-temps.

» Marietta avait fait la sainte communion le jour de la Toussaint, et le lendemain elle avait accompagné la procession au cimetière. Le soir elle tomba malade. Deux jours après, on vint de sa part me chercher en toute hâte pour lui administrer les derniers sacrements; je ne jugeai cependant pas qu'il fût encore à propos de lui donner le saint viatique. Le jour suivant, quoique la maladie ne parût pas avoir fait des progrès, je trouvai Marietta dans un état indéfinissable qui me surprit, et je m'arrêtai auprès d'elle plus long-temps que de coutume. Après l'avoir exhortée à la résignation et à la patience, je lui demandai si elle n'avait point peur de la mort : « Non, me répondit-elle, je n'en ai pas peur. » Et tout de suite elle se mit à prier d'une manière si touchante que ses paroles n'ont pu depuis s'effacer de ma mémoire, mais je ne pourrais vous les traduire que faiblement : « Jésus-Christ, ayez pitié de moi, disait-elle, et don-

mez-moi votre grace ! Jésus-Christ, qui êtes ma douceur au saint sacrifice de la messe, je vous ai reçu dans la communion au jour de la fête; ah ! soyez bon à mon égard, ma communion a été bien faite, je ne suis pas méchante, ne soyez pas non plus sévère envers moi ! Sainte Marie, gardez-moi ! mon bon Ange, priez pour mon âme qui vous est confiée ! O mon Dieu ! donnez votre grace à mon père, à ma mère, à mes frères et à mes sœurs; accordez-la aussi à Maigret et à Laval, nos pères dans la pénitence ! » Je m'aperçus alors qu'elle souffrait beaucoup; je la laissai entre les mains de ses compagnes, ne croyant pas qu'il fût temps encore de lui donner le saint viatique.

» Je retournai la voir sur le soir. Elle était si joyeuse, que je ne m'attendais à rien moins qu'à être témoin de ses derniers moments. Elle venait de prendre un peu de tisane fort gaîment, au point même qu'elle nous avait tous fait sourire, lorsque tout-à-coup, sans agonie, elle expira doucement, comme une personne qui s'endort. Cela fut si prompt, qu'il me fut impossible de l'administrer. Je m'en consolai sans peine, par la connaissance que j'avais de ses excellentes dispositions. D'ailleurs, il n'y avait que peu de jours qu'elle avait eu le bonheur de communier, et je l'avais confessée deux ou trois fois durant sa maladie. Sa pieuse mère disait en pleurant : « Je ne veux pas regretter ma fille, elle est montée au ciel. » Ses compagnes admiraient une mort si édifiante, et ne pouvaient se lasser de faire l'éloge de leur amie; elles se sont, de leur côté, montrées admirables par leur charité à son égard. Cinq ou six d'entre elles demeuraient continuellement auprès de son lit, et un pareil

nombre les remplaçait successivement. Comme je faisais un jour remarquer à la malade la touchante assiduité de ces enfants, j'ajoutai : « Mais, qui récompensera leur charité? — Ce sera Dieu lui-même, me répondit-elle. » Nous l'enterrâmes avec toute la pompe possible. La population entière l'accompagna processionnellement, avec des torches de bois résineux à la main; et depuis, on ne parle de Marietta qu'en supposant qu'elle est au ciel.

» Cet évènement a fourni à nos chrétiens l'occasion de témoigner, d'une manière touchante, l'affection qu'ils ont pour nous. Le P. Armand venait de leur parler de la nécessité de bien vivre, s'ils voulaient obtenir la grace de mourir comme Marietta. Après l'avoir écouté avec grande attention : « Et toi, s'écrièrent-ils, si tu venais à mourir, oh! combien ta perte nous causerait de chagrin! comme *Tépano* (*Etienne*, prénom de Mgr le vicaire apostolique), comme *Tépano* pleurerait, lui qui a été si sensible au départ de Caret pour Taïti! Nous irions tous baiser tes restes vénérés, et peut-être que quelqu'un de nous expirerait de douleur. Où t'enterrait-on? probablement *Tépano* voudrait te faire transporter dans l'église d'*Aukéna* ou dans celle de *Madgaréva* qui sera bientôt achevée. Pour nous, nous voulons que tu sois inhumé dans notre église de *Taravaï*. Si tu meurs ici, nous ne te laisserons pas emporter ailleurs; si tu meurs ailleurs, nous irons te chercher, et nous ferons si bien, que *Tépano* nous donnera ton corps. Mais toi, dis d'avance que tu veux être enterré chez nous. N'est-il pas vrai? lorsque tu seras malade, tu écriras que tu veux reposer au milieu de tes enfants de *Taravaï*, et alors *Tépano* respectera ta volonté. « J'ai presque honte, mon

R. Père, de vous écrire des choses d'une si grande simplicité; mais vous comprendrez qu'un missionnaire a besoin de parler quelquefois des consolations que Dieu lui ménage.

» C'en est encore une bien sensible, de voir que l'habitude se soit établie parmi nos chrétiens d'invoquer les saints noms de Jésus et de Marie, et de recourir à leur ange gardien et à leurs saints patrons, toutes les fois qu'ils se trouvent dans quelque danger pour l'âme ou pour le corps. Si vous demandez à l'un d'eux où il va, il vous répond ordinairement, avec une pieuse naïveté : « Nous allons en tel endroit, mon bon ange et moi. » Un jour que le chef de Taravaï, nommé Pierre, était absent, je disais à sa famille : « Pierre n'est pas de retour, qui vous gardera cette nuit? — Il est vrai, me répondit-on, que Pierre n'est pas de retour; mais nos bons anges sont avec nous..... »

Lettre du R. P. Armand Chausson, prêtre de la même société, au même.

Mission de N.-D. de Paix. Taravaï, 5 novembre 1839.

« Nous faisons tous nos efforts pour établir parmi nos chrétiens les arts de première nécessité, l'agriculture surtout et la tisseranderie. Grace à Dieu, nos essais en ce genre ont pleinement réussi. Nous avons déjà pu monter trois métiers, avec les outils que sa majesté Louis-Philippe a bien voulu donner à la mission. Nous ferons mieux et davantage, à proportion des secours que nous comptons recevoir encore de nos frères d'Europe. Oh! s'ils étaient témoins des fatigues inouies que doivent

subir nos chrétiens pour mettre leurs déserts en culture, ils seraient touchés d'une grande compassion. Songez, en effet, que pour défricher des montagnes jusque-là stériles, ils n'ont pour instruments aratoires que des bâtons pointus.

» Permettez-moi, monseigneur, de vous citer quelques traits, peu importants en eux-mêmes, mais propres néanmoins à faire comprendre le prodigieux changement que la grace a produit dans des hommes naguère si inhumains.

» Un enfant de Taravaï, nommé Amato, avait vendu pour trente aunes de calicot une perle qu'il venait de pêcher. Il m'apporta aussitôt cette étoffe, en me priant de la partager entre son père, ses frères et plusieurs de ses camarades qui étaient presque nus. La part du père fut de dix aunes; c'était la volonté de l'enfant. Dans le partage du reste, je me disposais à réserver pour le jeune donateur un lot plus considérable. Il s'en aperçut; et sur-le-champ: « Si tu fais ma part meilleure que celle des autres, s'écria-t-il, je ne la recevrai pas. » Ni mes instances ni celles des personnes présentes ne purent ébranler sa résolution; il fallut, pour ne pas le contrister, lui faire une part égale.

» Quelque temps après, un jeune homme m'apporta aussi le prix de sa vente, pour que j'en fisse la distribution à ceux de ses compatriotes qui n'étaient pas suffisamment vêtus. Interrogé sur le motif d'une conduite si généreuse, *C'est* me répondit-il, *par amour pour Jésus-Christ, et pour imiter les fidèles d'Europe qui nous aiment.* Vous voyez que les aumônes faites à nos chrétiens ont le double mérite de la charité et de l'instruction.

» Avant-hier, on récoltait chez un chef le fruit de

l'arbre à pain. J'aperçus, le soir, un pauvre insulaire qui avait été employé toute la journée à ce travail, et comme je sais qu'il n'a pas souvent l'occasion de faire un bon repas, je le félicitai de ce qu'il avait eu cette fois des vivres en abondance. « Mais c'est tout le contraire, me répondit-il, nous avons tous souffert de la faim jusqu'au soir. — Et comment cela? — Nous avons pensé que nous prenions de ces fruits qui ne nous appartiennent pas, cette injustice nous ferait perdre la grace, et pour que d'encourir ce malheur, nous nous sommes abstenus de manger. » J'expliquai alors à ce bon néophyte que sa simplicité l'avait induit en erreur; que l'intention du chef, en ne lui assignant pas d'autre salaire, était qu'il vécût à ses dépens. « Eh bien, me répondit-il en souriant, une autre fois je n'aurai pas peur, puisqu'il n'y a pas de péché. »

» Aidez-nous, monseigneur, à remercier Dieu des bénédictions qu'il a voulu répandre sur nos faibles travaux. Seul il a tout fait, seul il peut conserver, perfectionner encore son œuvre; et cette grace il l'accordera aux prières de votre grandeur, et à celles de tant d'âmes ferventes qui lui demandent tous les jours que son règne arrive. »

X

Extrait d'une notice sur les îles Gambier, par M. Caret, missionnaire apostolique.

1841.

« .... On aura peine à croire, maintenant que la religion a changé la face de ces îles, combien les indigènes

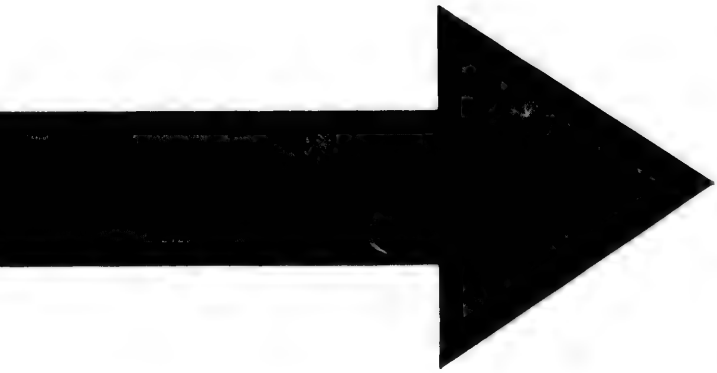
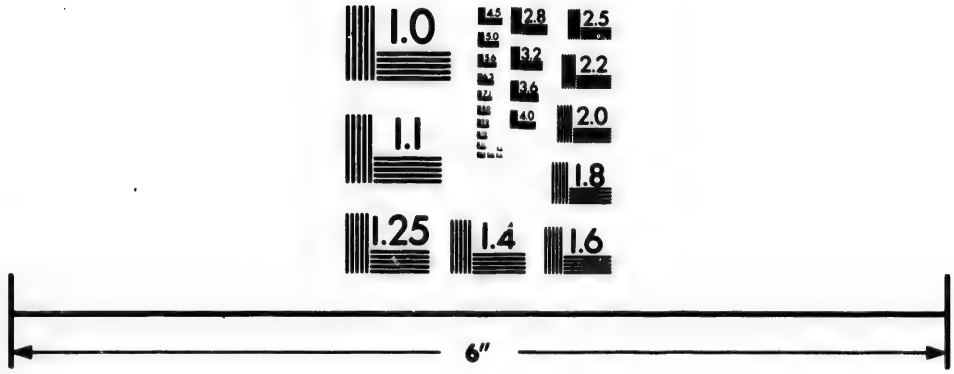
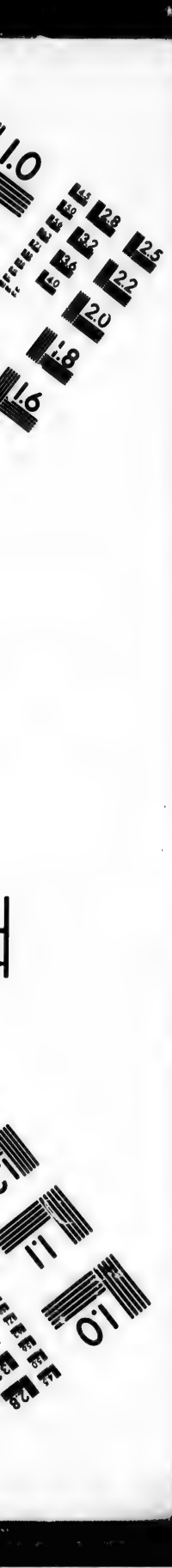


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


1.0
2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

étaient altérés du sang de leurs semblables; c'était au point qu'ils dévoraient non-seulement les étrangers que le naufrage avait jetés sur la côte, mais encore les naturels, et quelquefois leurs meilleurs amis. Malheur au guerrier dont le succès avait trahi le courage! ses membres sanglants étaient servis en pâture au vainqueur; le champ de bataille devenait un banquet où la tribu triomphante accourait se rassasier de la chair des captifs. Même en temps de paix, ces horribles festins n'étaient pas rares. Mais alors, pour se procurer une victime, il fallait allier la perfidie à la cruauté; on allait secrètement à la chasse les uns des autres; un voisin tendait des embûches à son voisin; s'il pouvait le conduire dans un lieu écarté ou le surprendre isolé et sans défense, il lui enfonçait, le sourire sur les lèvres, un stylet de nacre dans le cœur; puis, les ténèbres venues, il allait le manger à son aise dans quelque vallée solitaire. La chair des enfants surtout était convoitée par ces cannibales. Combien de fois nos jeunes chrétiens nous ont dit, avec l'expression de la plus vive reconnaissance : « Que nous étions malheureux avant que vous vinssiez nous instruire! A chaque instant nous tremblions d'être pris et dévorés par les grands; aujourd'hui nous n'avons plus peur; on ne pense à nous que pour nous aimer. »

» Au meurtre de ses semblables le Mangarévien joignait l'usurpation de leurs propriétés. Quand le temps de la récolte était venu, le guerrier qui se trouvait trop à l'étroit dans son domaine, allait, sans plus de cérémonie, chercher querelle au possesseur du champ voisin : « Que fais-tu sur mon terrain? lui disait-il; de quel droit oses-tu toucher aux fruits d'arbres que j'ai plantés? Re-

tire-toi, ou je te ferai repentir de ton audace. » Jugez si l'autre était d'humeur de céder sans résistance une moisson prête à recueillir. La dispute s'échauffait, les deux champions élevaient la voix, la tribu accourait à leurs cris; les uns prenaient parti pour le ravisseur, les autres pour le spolié; des injures on en venait aux coups; une fois les pierres lancées, c'était une mêlée générale; on se déchirait, on se tuait, jusqu'à ce que la victoire donnât raison au plus fort. Alors, le vaincu, s'il avait le bonheur de survivre à sa défaite, allait cacher sa honte chez un frère ou un parent, tandis que son heureux rival, devenu la terreur de ses voisins, demeurait libre possesseur du champ que venait de lui assurer son courage.

» Depuis qu'ils sont chrétiens, nos insulaires ont bien eu encore quelques contestations au sujet des limites; mais heureusement elles n'ont été ni violentes, ni difficiles à apaiser, et c'est là que nous avons pu apprécier les changements opérés par la grace, dans des cœurs autrefois si étrangers à tout sentiment de justice et de modération.

» Pour donner toute sa vérité au portrait de nos Mangaréviens, je dois dire qu'un certain nombre de traits plus heureux tempéraient l'horreur de ce tableau. S'ils étaient naturellement flatteurs, fourbes, défiants et paresseux, ils admettaient volontiers à leur table les indigents et les voyageurs; les riches faisaient part de leur abondance à leurs parents moins fortunés; les amis recueillaient la jeune famille de celui que la mort avait enlevé à leur affection. Rien de plus commun à Gambier que les fils adoptifs; ils jouissaient dans la maison de leur bienfaiteur des mêmes privilèges que ses propres

enfants, et avaient, comme eux, droit à son héritage. Enfin, les larmes que ces insulaires versaient sur la tombe de leurs proches, les chants funèbres où leur douleur s'exhalait en de si touchantes expressions de regret et de tendresse, prouvent assez que si l'humanité était trop souvent défigurée en eux par des vices barbares, elle n'était pas entièrement bannie de leurs cœurs.

» L'indolence, qui paraît être le principal défaut des Mangaréviens, s'explique par l'étonnante fertilité du sol. Pour se procurer les choses les plus nécessaires à la vie, ils n'ont presque rien à faire; leurs arbres produisent sans culture des fruits en abondance; qu'on arrache de temps en temps l'herbe qui pousse à leurs pieds, voilà tout le travail qu'ils exigent. On n'a pas même besoin d'en planter de nouveaux; à côté d'une vieille souche, et de la profondeur de ses racines, s'élèvent des rejetons vigoureux; c'est toujours une jeune génération qui grandit pour succéder à une autre qui s'éteint.

» Ces arbres précieux, qui fournissent du pain à nos insulaires, et qui font de leurs vallées autant de bosquets enchanteurs, leur donnent aussi des vêtements pour se couvrir. Avec l'écorce des branches, ils fabriquent, sans autre instrument qu'un maillet et un billot demi-circulaire, une espèce d'étoffe aussi blanche que la neige. C'est la *tappe*, dont le nom revient si souvent dans nos lettres. Les femmes seules s'occupent à cet ouvrage; on les voit à chaque instant du jour s'escrimant du maillet et frappant comme des maréchaux sur l'enclume; leurs coups redoublés, répétés par les échos de l'île, s'entendent de fort loin sur

les flots. Depuis que la décence, compagne inséparable de la foi, est respectée des naturels, ils se couvrent du mieux qu'ils peuvent avec leur mauvaise *tappe ;* mais, à la moindre pluie, l'étoffe se détériore; on n'en rapporte que des lambeaux, lorsqu'on a été surpris en chemin par une averse.

» Comme l'oisiveté favorise tous les vices, et qu'un peuple paresseux ne saurait être long-temps un peuple chrétien, nous faisons tous nos efforts pour inspirer à nos néophytes l'amour du travail. Je crois bien qu'ils se ressentiront toujours du climat des tropiques; cependant, depuis qu'ils sont baptisés, leur activité est plus grande, et si leur ardeur se soutient, nous n'aurons pas lieu de nous plaindre.

» Déjà plusieurs travaux importants ont été entrepris. Les habitations n'avaient été jusqu'ici que de misérables cabanes, ouvertes à tous les vents; maintenant on compte dans l'île un certain nombre de maisons à l'européenne. Notre église sera un jour, pour l'Archipel, un monument remarquable. Tout le monde veut concourir à son érection; les uns vont chercher en mer la *pu-nga* [1], et l'amènent au rivage sur leurs radeaux; d'autres la conduisent le long des terres jusqu'à la grande vallée, où des ouvriers plus habiles la taillent et la façonnent. Pour ce labeur, les bras ne manquent jamais; c'est un plaisir et une fête pour ce peuple de tirer à la corde ou d'appuyer sur le levier.

[1] « La *pu-nga* est une pierre aussi tendre que le tuf, aussi blanche que la neige; elle pousse dans l'eau et se détache aisément du sable sur lequel elle repose. Il y en a de toutes les longueurs et de toutes les dimensions; j'en ai mesuré une qui avait douze pieds de long sur six de large et deux d'épaisseur. »

» Par suite de cette indolence que nous combattons, les indigènes avaient laissé l'herbe et les roseaux envahir une partie de leurs champs; les arbres y dépérissaient, les fruits devenaient rares et moins savoureux; maintenant toutes les vallées sont en très-bon état; les bananiers, naguère peu communs, sont aussi nombreux que les *tuméis* ou arbres à pain; chaque cultivateur a aujourd'hui sa petite plantation de cannes à sucre et sa provision de pommes de terre douces.

» Pendant que je suis à parler des travaux auxquels se livrent nos insulaires, je dirai un mot des principaux emplois que l'usage assigne à chacun des membres d'une famille. Les hommes s'occupent communément à pêcher le poisson ou la nacre; aux femmes appartient ici comme partout le soin du ménage; les jeunes filles vont chercher l'eau à la fontaine et préparent les aliments; c'est aux jeunes gens à couper le bois pour entretenir le feu; aux vieillards est réservée la tâche d'arracher l'herbe des vallées[1].... »

[1] « Cette occupation, réservée aux vieillards, me rappelle une réponse plus qu'ingénue qui fut faite, il y a peu de temps, à un de mes confrères. Une femme fort âgée lui demandait instamment le baptême. « Mais vous n'êtes pas encore instruite pour le recevoir, lui dit le missionnaire. — C'est vrai; je ne suis plus qu'une pauvre vieille; je n'ai plus de mémoire; cependant je voudrais être baptisée. Ici je ne suis bonne à rien; mais dans le ciel où je désire monter, je sarclerai l'herbe du Seigneur Jésus. »

XI

LES MISSIONNAIRES MARISTES,

DANS LA NOUVELLE-ZÉLANDE (Océanie occidentale).

Extrait d'une lettre du R. P. Viard, missionnaire apostolique de la société de Marie, à M. l'abbé Condamin.

Nouvelle-Zélande, Tauranga, 8 décembre 1840.

« Il y a aujourd'hui un an que je saluai pour la première fois la Nouvelle-Zélande. Après trois mois de séjour à la Baie, j'accompagnai notre saint évêque dans son long et heureux voyage aux îles du Sud. Un grand nombre de tribus ont été visitées; partout Sa Grandeur a été accueillie avec empressement par les naturels. Vous n'auriez pu retenir vos larmes en voyant ces bons insulaires se jeter à l'eau jusqu'à la ceinture pour atteindre plus tôt notre canot, et le traîner à l'envi sur le rivage, aux acclamations de la foule ivre de joie. Au moment où nous mettions le pied sur la côte, les transports redoublaient, on tirait des coups de fusil pour fêter l'arrivée du prélat attendu depuis si long-temps et avec tant d'impatience. Dans chaque île on demandait à grands cris des prêtres; les sollicitations furent si vives et si pressantes à Tauranga, que monseigneur promit de me laisser au milieu de ce bon peuple.

» Six mois déjà se sont écoulés depuis que j'occupe ce poste, sans confrère et à cent cinquante lieues de la Baie-des-Iles. J'ai cinq tribus à desservir; voici leurs noms: Matamata, Motuhoa, Matakana, Maungatapu,

qui signifie Montagne sainte, et Tumoétai. Cette dernière est comme le centre de la Mission, j'y fais ma résidence habituelle, et c'est là aussi que mon ministère a recueilli les bénédictions plus abondantes.

» Que de fois je gémis devant le Seigneur de voir que je suis seul pour rompre le pain de vie à tant de peuples avides de s'en nourrir ! Combien d'âmes seraient sauvées, combien d'enfants ne mourraient pas sans baptême, si un essaim de prêtres volaient à la Nouvelle-Zélande ! Les difficultés et les peines de notre apostolat sont, d'ailleurs, moins grandes que plusieurs ne se l'imaginent. Le climat que j'habite est vraiment chéri des cieux ; les bêtes féroces, les insectes venimeux y sont tout-à-fait inconnus ; pas de froids rigoureux ni de chaleurs excessives ; s'il pleut de temps en temps, la sérénité ne tarde pas à renaître ; la terre est fertile, et bien que ses productions ne soient pas variées, non-seulement elle fournit aux besoins des naturels, mais elle leur donne encore de quoi faire des échanges avec les Européens qui fréquentent ces mers. Sans doute le zèle de l'homme de Dieu n'a pas besoin, pour être encouragé, de la reconnaissance de ses néophytes ; cependant cette récompense qu'il ne cherche pas, il est sûr de la trouver à la Nouvelle-Zélande. Nos chrétiens s'affectionnent facilement à tous ceux qui leur font du bien. Quand nous leur parlons de tant de saintes âmes qui s'intéressent à leur bonheur, ils sont tout stupéfaits et s'écrient dans leur admiration : Oh ! qu'elles sont bonnes ! *Kapai ! Kapai !* Nous leur montrons souvent sur la carte les diverses contrées d'Europe d'où partent les prières et les aumônes qui soutiennent nos missions, et alors ils

unissent leurs vœux aux nôtres pour que le Ciel répande sur leurs charitables bienfaiteurs toutes sortes de graces et de bénédictions.

» A ces qualités du cœur le Nouveau-Zélandais joint une heureuse ouverture d'esprit et une grande envie de s'instruire. Il est, de plus, assez industrieux et fait preuve de beaucoup de goût pour la sculpture. La principale occupation des hommes consiste à cultiver la terre et à construire des *wakamaori*, espèce d'embarcations longues et étroites, avec lesquelles ils ne craignent pas de braver les flots et l'orage. Pour les femmes, après les soins du ménage, elles emploient leur temps à se tresser des manteaux fort jolis. Plus communément, les grandes personnes ont pour vêtement une simple couverture de laine. A les voir de loin accourir en foule à la prière, affublées de cette longue couverture dont elles se voilent quelquefois la tête, on les prendrait pour des religieux de la Grande-Chartreuse allant à matines.

» Depuis mon arrivée à Tauranga, j'ai baptisé près de deux cents enfants, dont une grande partie s'est déjà envolée au ciel; j'ai aussi conféré le même sacrement à beaucoup d'adultes, entre autres au principal chef de l'île. J'aime à croire que c'est aux prières de sa petite fille qu'il doit sa conversion. Cette enfant est la première que j'ai régénérée dans les eaux du baptême, je lui donnai le doux nom de Marie, deux mois avant qu'elle ne mourût. La douleur de ses parents fût extrême, car ils l'aimaient beaucoup. Selon la coutume des Zélandais, ils se retirèrent loin de leur habitation, près du lieu où ils avaient déposé le corps de leur chère enfant, et là ils ne cessaient de verser des pleurs. Plusieurs fois je

suis allé leur porter des paroles de consolation ; mais rien ne pouvait tarir leurs larmes. Sans doute que pendant que le père et la mère se désolaient sur la perte de leur fille unique, ce petit ange, cette innocente Marie priait pour eux dans le ciel ; elle fut exaucée. Le père, miné par le chagrin, étant tombé dangereusement malade, on désespérait de ses jours, lorsque je fus appelé auprès de lui pour l'instruire des saintes lois de l'Evangile. Par une faveur inespérée, les forces lui revinrent avec ce calme ineffable qui se fait dans un cœur où pénètrent enfin les douces clartés de la foi. Il s'est parfaitement rétabli et m'a demandé le baptême, bien résolu de servir jusqu'à sa mort le Dieu que possède déjà sa petite Marie. Toujours le premier aux prières, il est pour sa peuplade un modèle d'édification, comme il est pour moi l'ami le plus dévoué. Il se plaît beaucoup dans ma demeure ; si je m'absente, il s'en fait le gardien. Quinze jours après son baptême, j'ai conféré le même sacrement à sa femme. Beaucoup de grandes personnes me pressent de leur accorder aussi cette grace ; mais je diffère, afin de leur en faire mieux sentir le prix.

» Recommandez notre mission à la piété de toutes les âmes qui ont à cœur la gloire de Dieu. J'ai surtout une grande confiance aux prières des petits enfants ; faites-les prier pour les petits enfants de la Nouvelle-Zélande ; dites-leur que les Océaniens de leur âge ne sont pas aussi favorisés qu'eux, qu'ils n'ont, pour la plupart, point de prêtres qui leur apprennent à aimer Jésus et Marie. »

Lettre du R. P. Petitjean, missionnaire apostolique de la même société, à son beau-frère.

Nouvelle-Zélande, Wangarou, 7 mars 1841.

« J'ai reçu tes lettres, les premières qui m'aient été adressées à la Nouvelle-Zélande; elles renouvelèrent en moi tous les sentiments que j'avais éprouvés en quittant la France. J'en pris lecture dans une chapelle solitaire, au pied d'un modeste autel dédié à saint François Xavier; j'étais là comme Joseph retiré dans le secret de son habitation pour y pleurer ses frères.

» Que cette première année de mon apostolat s'est rapidement enfuie! Heureux si, pendant ces quelques mois, j'ai pu jeter sur la terre qui nous est confiée, la semence féconde qui doit produire plus tard des fruits de bénédiction! Mais avant que la moisson jaunisse, combien de jours d'orage se lèveront encore sur nous et sur nos travaux! Ici, comme ailleurs, le royaume de Dieu souffre violence; nous avons aussi nos peines. D'incessantes calomnies sont débitées contre notre évêque et ses missionnaires; on dit, par exemple, que nous ne sommes venus en Océanie que pour nous emparer des terres des naturels; que nous sommes des idolâtres, adorant les images faites par la main des hommes; que notre religion aime à répandre le sang, et qu'autrefois nous fîmes jeter au feu trois jeunes hommes, parce qu'ils refusaient de rendre les honneurs divins à une statue; c'est une allusion à l'histoire des trois enfants hébreux dans la fournaise de Babylone; admirable bonne foi de nos adversaires qui font peser sur nous la responsabilité des crimes de Nabucho-lonosor! On annonce encore aux

nouveaux Zélandais que plus tard nous leur remettrons leurs péchés à prix d'argent ; comme s'il n'était pas souverainement ridicule de supposer qu'on voulût jamais exiger la plus légère aumône d'un pauvre insulaire qui est mendiant par excellence. Quelque dénuées de vraisemblance que soient toutes ces imputations, elles s'accréditent néanmoins parmi un peuple enfant, qui tient pour des oracles toutes paroles qui sortent de la bouche de ses maîtres. Les progrès de l'Evangile en souffrent, bien que nos œuvres et nos discours donnent à nos ennemis un démenti formel ; mais on se lasse à force de réfuter des absurdités que la calomnie est ingénieuse à reproduire sous un nouveau jour.

» Le district que j'administre est situé au nord-est de la Baie-des-Iles ; je réside le plus habituellement à Wangaroa, d'où je puis visiter quelques tribus, peu nombreuses, il est vrai, mais bien dispersées. Nous n'avons, pour nous rendre d'une peuplade à l'autre, que des sentiers tantôt marécageux, tantôt escarpés, toujours très-étroits et le plus souvent recouverts par la fougère. Aussi n'est-il pas rare que le missionnaire perde la trace à peine reconnaissable du chemin qu'il doit suivre. Un jour que cela m'était arrivé, je gravissais des rochers à pic pour retrouver ma route ; j'avais au-dessus de moi les abîmes de la mer, un faux pas aurait pu me précipiter dans les flots ; je montai néanmoins avec courage, luttant contre les broussailles, dévoré par une soif brûlante, et n'espérant presque rien de tant de fatigues et de dangers. Dans ma détresse, j'entonnai le cantique : *Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours....*, et à peine avais-je achevé ces mots,

que je vis le sentier, objet de mes recherches, s'ouvrir sous mes pas. Parfois, après une journée de marche, j'ai frappé le soir à la porte de cabanes sans habitants; dans ce cas, le lit du missionnaire n'est pas difficile à trouver; mais il faut se résoudre à endurer la faim.

» Les voyages par eau ont aussi leurs désagréments; nous les faisons dans des barques légères ou dans les pirogues des naturels. Au moindre coup de vent, nous courrions risque d'être submergés, si l'*étoile de la mer* n'était là pour protéger ses enfants. Je traversais, un jour, sur un mauvais canot, une rivière d'environ une demi-lieue de large; pendant que mes gens ramaient avec force, j'étais tout occupé de rejeter avec un soulier l'eau dont l'orage menaçait d'emplir la nacelle. Un danger encore plus sérieux a failli nous enlever le P. Servant; il a été emporté presque en pleine mer et poussé au milieu des récifs, sur une frêle barque où il est resté plus d'un jour sans nourriture, obligé de combattre le découragement des rameurs qui avaient perdu tout espoir de jamais revoir leur île. Il est visible qu'il y a une providence particulière pour ceux que Dieu envoie au loin annoncer sa loi sainte. De même que nous participons au ministère des premiers apôtres, nous pouvons dire aussi que nous avons hérité, nous et nos néophytes, de la protection signalée dont le Seigneur les entourait. Les naturels eux-mêmes ont remarqué qu'il meurt beaucoup moins de personnes dans les tribus catholiques que dans les peuplades protestantes.

» Ma sœur me demande ce que j'ai à souffrir dans ces missions lointaines. M'appartient il de parler de souffrances, à moi qui ne fais que d'entrer dans la carrière apos-

tolique ? Ah ! mon frère, tournons nos yeux mouillés de larmes vers le Tong-King et l'infortunée Cochinchine, vers leurs missionnaires si cruellement persécutés ; voilà des Apôtres, de vrais confesseurs qui feront la gloire de l'Eglise ! voilà de généreux athlètes, dont nous pouvons dire avec saint Paul : *Ils ont enduré les outrages et les fouets, les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés, ils ont été sciés ou mis aux plus rudes épreuves ; ils sont morts par le tranchant du glaive.* J'ai bien aussi sous les yeux, dans mes confrères, des modèles d'un dévouement sans borne ; mais pour moi, je fais peu de chose, et mes privations sont bien légères. Est-il donc si pénible pour un soldat de Jésus-Christ de coucher à la belle étoile ? C'est ce qui m'arrive quand je suis en campagne ; enveloppé de mon manteau, je repose sur un lit de fougère ou plus mollement encore sur le sable du rivage, sans craindre que le bruit des flots ne trouble mon paisible sommeil.

» Voici maintenant quelques détails sur ma nourriture ordinaire ; je suis loin de les mentionner comme des privations. Mes aliments sont tantôt du porc et tantôt des pommes de terre ; je varie ces mets l'un par l'autre ; pour dessert j'ai quelques grains de maïs cuits à l'eau, et c'est tout. Naguère je m'entretenais avec un bon et honnête protestant, qui prenait plaisir à m'énumérer dans le plus grand détail toutes ses provisions ; puis il ajoutait : « Vous avez bien aussi cela, vous ? » Et moi, je lui répondais tout simplement : « Non ; j'ai fort peu de riz, je ne mange pas de pain, j'ai tout juste ce qu'il me faut de vin pour la sainte messe, je renonce volontiers au thé pour ne boire que de l'eau ; si j'avais quelque chose de

mieux, je le conserverais bien précieusement pour le cas où je recevrais la visite d'un grand chef ou de quelque étranger. Vous le voyez, je suis pauvre; mais je m'honore de cette pauvreté, qui fut celle des apôtres. La plus grosse portion des aumônes qui nous viennent d'Europe est consacrée à l'avancement de l'œuvre de Dieu. Je sais que vos ministres agissent autrement; ils pensent d'abord à eux et à leurs familles; puis ils donnent leur superflu à la mission; encore font-ils un vrai trafic de leurs livres et de leurs bibles. »

» Je dois dire néanmoins que plus tard nous serons beaucoup mieux. Notre frère Elie, avec les faibles moyens dont il dispose, a cultivé un petit coin de terre; il s'applaudit de sa première récolte. Nous commençons à avoir des melons et quelques plantes potagères. Mes excursions au milieu des tribus ne changent rien à mon régime; je me nourris, comme les naturels, de pommes de terre; s'ils ont du poisson, ils le partagent avec moi. Ce peuple vit très-pauvrement; car il vend le fruit de ses sueurs aux Européens pour avoir des habits. Ici la terre me sert de siège et de table; de petits paniers ou quelques larges feuilles nous tiennent lieu de plats et d'assiettes. Presque toujours on mange hors de la cabane, et parfois on est assez occupé pendant le repas à écarter avec un petit bâton, dont chaque convive est armé, certains parasites aussi nombreux qu'importuns.

» Après Wangaroa, le lieu que je fréquente le plus est Mongonui. Là, notre prédication fait plus de prosélytes, au moins parmi les Européens. Déjà une église y est devenue nécessaire; mais, comme la mission ne peut en faire les frais, je me suis adressé aux étrangers

de la Baie, la plupart protestants, et j'ai ouvert une souscription qui m'a valu dès le premier jour une somme de quatre-vingt-treize livres sterling. Il faut ajouter, à la gloire du catholicisme, que les ministres ont tenté la même entreprise, mais tout-à-fait sans succès.

» Le chef de l'intéressante tribu de Mongonui nous est très-attaché. Il habite sur les terres d'un fervent catholique irlandais, en attendant que l'arrivée des blancs le force à se reléguer, comme la plupart de ses compatriotes, dans l'intérieur de l'île. Long-temps avant que nos confrères eussent débarqué dans le pays, ce chef, voyant que beaucoup de tribus embrassaient la doctrine des méthodistes, alla trouver l'Européen dont je viens de parler, et lui dit : « Thomas, pourquoi ne vas-tu pas, comme les autres, aux missionnaires? — Ma *mission* n'est pas ici. — Où est-elle donc ? — En Europe. » Or, Mgr Pompallier aborda enfin à Mongonui, après avoir fondé un premier établissement à la Baie des-Iles. « Voilà ma *mission*, dit alors au chef, le fidèle Irlandais. — C'est bon, » reprit l'insulaire, et sur-le-champ il présenta ses enfants à l'évêque pour qu'il les baptisât.

» Ma grande occupation est de visiter tour-à-tour les diverses tribus qui dépendent de ma juridiction, afin d'attacher plus fortement à l'unité celles qui ont embrassé la foi catholique, et d'attirer à nous les peuplades que l'hérésie compte en grand nombre dans ses rangs. Un autre avantage de ces courses apostoliques, c'est que je puis préparer à la mort quelques malades délaissés et administrer le baptême aux enfants en danger de périr. Je donne volontiers à mes néophytes les noms des personnes qui me sont chères, et je me forme

ainsi autour de moi comme une nouvelle famille.

» Ce peuple, dont les mœurs sont déjà bien adoucies, n'a cependant pas encore secoué tous ses préjugés d'autrefois. Ainsi paraît-il certain qu'un malade ne peut échapper au mal dont il est atteint; ses parents lui refusent parfois toute espèce d'aliments. Après avoir passablement arrangé sa couche, ils se retirent et l'abandonnent, sous prétexte que *leur dieu le mange*. Cette manière de parler est si familière aux Océaniens qu'on leur entend dire à tout propos : Un tel est mort à la guerre, tel autre a été *mangé par le Dieu*, c'est-à-dire est mort de maladie. Malgré cette apparente dureté de cœur envers les infirmes, ne croyez pas que nos insulaires soient insensibles à la perte de leurs proches et de leurs amis; l'ancien usage de les pleurer, en se déchirant les membres et le visage, est loin d'être abandonné. Un jour, je disais à une femme : « Il ne faut pas ainsi te défigurer, tu es toute en sang. — Que faut-il donc que je fasse? — Pleure et gémis comme les étrangers. — Ah! me dit-elle, les larmes ne suffisent pas à l'amour véritable; ce n'est pas trop du sang. » Ces paroles me touchèrent, et je m'éloignai en répétant avec émotion : Dieu a tant aimé les hommes qu'il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour leur salut.

» Voici un bien triste spectacle qui me fut donné, il y a quelque temps, en visitant une tribu presque uniquement protestante. Là, je retrouvai dans toutes les mains la Bible traduite en langue *maori* par les ministres méthodistes; les jeunes gens, fiers de leur prétendue science, citaient, commentaient à tort et à travers le texte sacré, prétendant y trouver tout ce qu'ils

rêvaient, et même l'invention des armes à feu, dont ils attribuaient la découverte à Jésus-Christ. Or ces pauvres gens, le croirait-on ! ne savaient pas même qu'il y a un seul Dieu en trois personnes, que le Verbe s'est fait homme et qu'il est mort pour nous... Et leurs maîtres sont depuis vingt ans à la Nouvelle-Zélande ! Au reste, l'instruction n'est pas le seul avantage qu'aient nos disciples sur ceux des missionnaires protestants ; les étrangers distinguent aisément nos catéchumènes à un air de candeur et de bonté qui contraste, disent-ils, avec la physionomie dure et farouche des insulaires hérétiques. Je puis bien dire aussi que les nôtres nous font l'accueil le plus filial quand nous allons visiter leurs tribus. Le 28 novembre dernier, je voguais vers Mongonui ; un beau ciel nous promettait une mer calme et une traversée facile ; mais sur le soir le temps se mit à l'orage, et il fallut lutter contre le vent et la marée. Déjà les deux jeunes insulaires dont j'étais accompagné perdaient courage ; je ramai avec vigueur, et nous pûmes aborder, malgré les ténèbres de la nuit, guidés que nous étions par les feux des naturels qui nous servaient de boussole. En mettant le pied sur le rivage, j'appelai ; on reconnut ma voix. A l'instant même le cri *Epicopo !* c'est *Epicopo !* fut répété avec transport par tous mes bons catéchumènes qui se précipitaient à ma rencontre. Ce mot *Epicopo* désigne ordinairement notre vénérable évêque ; mais quelquefois les Zélandais le donnent aussi aux simples missionnaires, dont le nom véritable dans leur langue est *Ariki*.

» Que de fois j'ai eu lieu d'admirer les merveilleux desseins de la Providence dans les moyens qu'elle em-

ploie pour sauver les élus! Presque jamais dans mes courses je n'arrive droit au lieu que je m'étais proposé d'atteindre, des obstacles inattendus me forcent à changer de direction, et pourquoi? pour donner le baptême à un enfant, ou pour préparer à la mort quelque vieillard près d'expirer. »

Lettre du même au R. P. Colin, supérieur-général de la société de Marie.

Nouvelle-Zélande, baie des Iles.

« ... Au milieu de mes courses, qui sont fréquentes et nécessaires pour avancer l'œuvre de Dieu, je vis comme les indigènes ; je ne puis suivre l'avis des Européens qui me disent de porter, à leur exemple, des provisions avec moi. Ne faut-il pas que l'homme apostolique se fasse tout à tous, s'il veut tout gagner à Jésus-Christ? Ne faut-il pas qu'il achète par quelques privations la gloire d'annoncer l'Evangile?

» Ces peuples, il est vrai, sont quelquefois d'une malpropreté dégoûtante; aussi les Européens ne les approchent qu'avec une extrême précaution, et ne les souffrent pas chez eux. Pour moi, je ne puis éloigner ceux que Dieu m'a donnés pour enfants; je leur permets d'entrer dans ma demeure, de toucher ce qu'ils voient, de me questionner à leur aise, et lorsqu'ils sont satisfaits, ils se retirent en me bénissant : « L'Ariki est bon, disent-ils, il ne ressemble pas aux étrangers. »

» A toute heure, je sillonne les rivières et la mer pour me rendre auprès de mes néophytes, et lorsque je suis

sur leurs pirogues, les Européens qui me reconnaissent à ma soutane, à mon chapeau triangulaire et à mon crucifix, disent : « Voilà le prêtre catholique qui visite son troupeau ; il va prêcher l'Evangile, voir un malade ; tandis que chacun court à ses affaires, celui-là ne court qu'après les âmes. »

» Dans un de ces voyages, j'appris qu'une petite enfant était près de mourir ; je remontai aussitôt sur le canot des naturels pour aller sauver cette âme en danger. Sans doute, je fus bien reçu de la tribu qui fait *notre prière* avec zèle, bien qu'elle n'ait pas encore entièrement abjuré ses superstitions ; mais le père refusa de me confier sa fille, sous prétexte que si elle était baptisée, elle expirerait le même jour, et qu'à sa mort il ne pourrait la pleurer à la façon des *Maoris*. Je dis à ce père tout ce que le zèle put m'inspirer, mais tout fut inutile ; mes efforts restant sans succès, je vouai l'enfant à Marie, je la recommandai aux saints Anges, et enfin j'eus le bonheur de lui ouvrir le ciel. Voici comment je réussis ; on me prépara de la nourriture, et je la refusai honnêtement. « Je ne saurais manger, dis-je à mes hôtes, mon cœur est triste, à cause de cette enfant qui ne verra pas le Grand-Esprit. » La pluie venait de tomber, j'aperçois une feuille qui contient assez d'eau pour le baptême, je la prends et dis au père : « Le baptême n'est pas une chose à redouter ; voilà comment je m'y prendrais, si tu me laissais faire ; » et j'administrai alors le sacrement. Le père ne s'en irrita pas, et aujourd'hui cette enfant est un ange qui prie au ciel pour la mission et pour les pieux associés à la Propagation de la Foi.

» Nos *Maoris* sont dénués de tout. Le lit du malade

est la terre nue, ou recouverte tout au plus d'un peu d'herbe ; sa nourriture est à peu près la même qu'en état de santé. Où sont nos admirables Sœurs de Saint-Vincent qui gagnent les cœurs à Dieu, tandis que d'une main si charitable elles soulagent les membres des pauvres infirmes? Ici peut-être plus qu'ailleurs, la religion est appelée à faire cesser bien des misères, à civiliser promptement un peuple qui a des défauts, je l'avoue, mais qui a aussi de grandes qualités, et que sa simplicité enfantine rend si digne d'intérêt. Que je voudrais faire entendre à mes compatriotes la voix de ces tribus qui sollicitent des prêtres catholiques! Nous sommes déjà assez nombreux pour faire beaucoup à la Nouvelle-Zélande, je le sais, mais abandonnera-t-on les innombrables îles de l'Océanie qui restent encore sans apôtres? Délaissera-t-on ces archipels si riches en population, et qui semblent ouvrir leurs ports pour recevoir les envoyés célestes? Je puis le dire, sans crainte d'être démenti, ici nous sommes entourés des respects et de la bienveillance de tous les insulaires, sans distinction de nationalité ni de croyance. Mgr Pompallier, par sa patience, par son aménité et son dévouement, a ravi tous les cœurs; mais le poids de sa charge l'accable, sa sollicitude le consume. Que nul ne craigne de venir à son secours; tous les postes ne sont pas également difficiles. A ceux qui seront faibles, nous cèderons nos peuplades converties pour voler nous-mêmes vers les îles lointaines.

» Au reste, Marie nous protège d'une manière trop spéciale pour que l'avenir de la mission puisse être douteux; et, quant à nos personnes, les travaux continuels ne font qu'affermir nos santés. Toutefois, que les pieux

associés à l'Œuvre de la Propagation de la Foi nous aident de leurs prières, qu'ils appellent sur tant d'âmes des graces de conversion, et par les sacrements nous introduirons bientôt les Océaniens dans l'Eglise de Dieu! »

Extrait d'une lettre de Mgr Pompallier, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, à Mgr Murphy, vicaire apostolique de la Nouvelle-Galles du sud.

Baie des Iles, Nouvelle-Zélande.

« .... Je reçois souvent des visites des indigènes, dont plusieurs font un trajet de trois cents milles dans l'espoir d'obtenir de moi quelques prêtres pour les instruire. Lorsque je leur en promets un, ils se montrent pleins de joie, et ne manquent pas de me rappeler ma parole à laquelle ils ont une confiance entière. Mais si les circonstances ne me permettent pas de tenir mes engagements à l'époque désignée, soit parce que les prêtres que je leur destinais ne sont pas encore arrivés d'Europe, soit parce que le mauvais temps les a empêchés de se mettre en route, alors ces bons insulaires se montrent très-affligés, ils éclatent en plaintes, et ils m'adresseraient certainement de vifs reproches, si je ne parvenais à leur prouver l'impossibilité où je suis de satisfaire leurs désirs.

» Un des principaux chefs, arrivé ici depuis plusieurs semaines, a fait environ quatre-vingt-dix lieues pour venir me voir. Bien qu'il se montrât plein d'affection pour moi, ses traits exprimaient un vif mécontentement; aussi, après les premiers saluts, m'adressa-t-il les paroles

suivantes : « Evêque, tu m'as trompé, moi et les miens. — Comment cela? lui dis-je. — Parce qu'il y a environ un an, tu m'as promis un de tes prêtres qui devait aborder ici dans neuf mois; mais tu n'as pas dit vrai. Quand le verrons-nous? jamais! Mon cœur est dévoré par le chagrin et la tristesse. J'ai annoncé à mon peuple et à quelques tribus du voisinage que le Père était sur le point d'arriver. A ma voix, tous se tenaient prêts à entendre ses instructions; nous avions mis en réserve pour lui des provisions de tout genre; en peu de temps nous avions bâti une bonne maison pour le loger; eh bien! maintenant cette belle habitation tombe en ruines, et tes prêtres ne sont pas encore venus. Ce n'est pas tout, mes gens m'accusent de leur avoir menti en leur annonçant l'arrivée d'un missionnaire, et ils se rient de moi; oh! que mon cœur est dans le trouble! et c'est toi qui as causé ma honte! »

» Telles étaient ses paroles autant que je puis les traduire, car il est difficile dans une langue étrangère de rendre l'énergie du Nouveau-Zélandais, plus concis et plus expressif que les idiomes d'Europe. Combien d'autres chefs m'ont adressé des plaintes aussi amères, bien que je fusse moi-même plus affligé qu'eux du retard de mes nouveaux collaborateurs, qui enfin sont en ce moment auprès de moi!

» Quant au chef dont je viens de parler, j'avais heureusement une bonne nouvelle à lui apprendre; on venait de m'informer que mes missionnaires étaient partis de Londres pour Sidney; je lui en fis part, il fut convaincu de ma bonne volonté pour lui et pour les siens, et nous fûmes bientôt réconciliés. Cependant il ne voulut

pas encore retourner auprès de sa tribu, décidé qu'il était à n'y rentrer cette fois qu'en compagnie d'un missionnaire.

» Quelque temps après, il revint me demander si mes prêtres étaient venus. Je lui répondis que j'avais reçu tout récemment la nouvelle de leur arrivée à Sidney. Il m'en témoigna la plus vive satisfaction, et n'en continua pas moins de rester dans le voisinage avec les indigènes de sa connaissance, jusqu'à ce qu'il apprît l'arrivée de mes confrères si impatiemment attendus. Aussitôt il accourut pour les voir et causer avec eux; je lui servis d'interprète. Il leur touchait la main à tous, et s'étant assis auprès d'eux, il les regardait l'un après l'autre, d'un air empressé et affectueux, comme pour déterminer son choix. Ensuite il me demanda quel était celui que je destinais à sa tribu, et les montrant du doigt successivement : « Est-ce celui-ci ? disait-il; est-ce celui-là ? » Ses questions nous amusèrent beaucoup. Je lui fis comprendre qu'ils avaient tous le plus grand désir de se consacrer à l'instruction de son peuple, mais que je ne pouvais pour le moment lui désigner celui qui était destiné à cette mission. « Cela suffit, répondit-il; je compte maintenant sur ta parole; nous aurons donc à l'avenir un Père pour nous. Evêque, donne-le-moi bientôt, je le conduirai moi-même dans ma tribu; promets-moi que tu viendras aussi toi-même nous visiter; tous mes gens désirent te voir et t'entendre. Ne dis pas que ton nouveau prêtre ne connaît pas notre langue; si tu veux nous le confier, nous l'aurons bientôt mis à même de pouvoir nous enseigner la parole de Dieu. »

» Cependant je lui persuadai de laisser avec moi le

futur apôtre de sa tribu, au moins pendant un mois, afin de commencer moi-même à lui enseigner les premiers éléments de la langue zélandaise, attendu qu'il me comprendrait mieux que des étrangers. Il y consentit enfin, et quelques jours après, il envoya sa femme annoncer à sa peuplade la prochaine arrivée de l'évêque et du prêtre, et en même temps avertir les tribus du voisinage de se disposer à nous recevoir. Quant à lui, il demeura à la Baie-des-Iles, pour nous y attendre et nous conduire en personne au milieu des siens. Ce fait, cité entre mille autres du même genre, prouve assez à quel point les Nouveaux-Zélandais sont impatients d'embrasser notre sainte Foi. »

Extrait d'une lettre du même prélat, à sa mère.

Baie des Iles. Nouvelle-Zélande, 25 novembre 1842.

« Quand je m'éloigne d'une chrétienté pour porter à d'autres îles le flambeau de la foi, il se présente toujours un grand nombre de néophytes qui sollicitent la faveur de m'accompagner, dans l'espoir qu'en courant avec moi les périls des mers, ils trouveront une occasion de verser leur sang pour Jésus-Christ au milieu des peuples idolatres que je vais appeler au royaume de Dieu. Sans doute, je ne puis recevoir que ceux qui m'en expriment le désir, mes ressources ne me le permettent pas, mais j'en ai toujours quelques-uns à ma suite. Quelquefois, pour éprouver leur courage, je tâche de leur faire peur, en leur disant, par exemple, que s'ils s'embarquent, ils s'exposent à être tués, rôtis et mangés avec

EX BIBLIOTHECA

moi ; et ils me répondent, les uns, que le bon Dieu ne permettra pas que ce bonheur m'arrive, parce que les peuples d'Océanie ont encore besoin de mes travaux ; les autres, qu'au lieu de me maltraiter on m'aimera bien ; et tous ajoutent que le sort dont je les menace, fût-il à craindre, rien ne saurait les épouvanter, qu'ils s'estimeraient trop heureux d'endurer avec moi le martyre.

» A Wallis, où j'ai exercé pendant cinq mois le saint ministère, j'ai eu bien des consolations ; entre autres, celle de voir trois jeunes personnes, filles des plus grands chefs de l'île, me demander avec instance la permission de se consacrer à Dieu d'une manière spéciale, par la vœu de chasteté. Cette pensée, elles l'avaient eue d'elles-mêmes et par la seule inspiration de la grace ; elles savaient que c'était là un conseil évangélique dont le libre accomplissement plaît au Seigneur ; elles avaient aussi appris, par les mille questions qu'on nous fait, qu'il y a dans l'Eglise beaucoup de jeunes personnes qui travaillent au salut des enfants de leur sexe en se dévouant à leur éducation ; il n'en a pas fallu davantage pour leur inspirer cette généreuse vocation.

» ... J'arrive d'un long voyage, qui a duré treize mois, et durant lequel plus de trois mille insulaires ont été baptisés et confirmés de mes propres mains.

» Vous penserez peut-être que tant de travaux, que tant de courses sur mer et sous différents climats altèrent ma santé ; détrompez-vous, Dieu prend soin de ses ministres : nous pensons à sa gloire, et il se charge du reste. Il y a sans doute bien des périls dans la voie où le bon Dieu m'a fait la grace de m'appeler ; mais ne savons-nous pas qu'un seul cheveu de notre tête ne peut

tomber sans sa volonté sainte? Jamais je n'ai été plus heureux que dans les croix, qu'au sein des tribulations que j'endure de la part de l'hérésie. Priez seulement que la grande récompense réservée aux apôtres soit un jour mon partage. Quel bonheur pour moi si un jour le martyre venait consommer tant de travaux! Vous, chers parents, allez au ciel par le chemin battu de notre vieille Europe catholique; pour moi, il faut que je m'efforce d'y arriver, en frayant la voie à cette Eglise naissante, en déblayant avec ma croix des sentiers nouveaux, que l'hérésie et l'infidélité encombrent de leurs ruines; il me faut arroser de mes sueurs chaque pierre de l'édifice que j'élève, et que je voudrais cimenter de mon sang. Qu'est-ce, après tout, que cette vie? Dieu, sa grace en ce monde, le ciel en l'autre, son amour partout, c'est là tout pour un missionnaire, c'est là tout! c'est là tout! Voilà un peu du style de la Nouvelle-Zélande écrit en français. Nos Polynésiens aiment beaucoup les répétitions des choses qui leur plaisent, et en cela je suis assez de leur avis.

» Votre nom, ma mère, et celui de bien des membres de ma famille, sont connus et chéris de mes néophytes. Combien de fois ces chers enfants, qui ont toujours accès auprès de moi, me demandent si vous vivez encore; quel est votre âge, qui prend soin de votre vieillesse. Les mères de famille sollicitent comme une grace de recevoir votre nom à leur baptême. Dans mes colloques avec elles, lorsque je les instruis, elles ne manquent pas de me dire combien vous avez dû être affligée de notre séparation; et ces bonnes mères, qui ont aussi des fils, m'adressent ces questions les larmes aux yeux.

Je leur réponds ordinairement que votre joie d'avoir un fils consacré à Dieu et à leur salut, jointe à la pensée de nous revoir au ciel après cette vie si courte, ont séché vos pleurs. Alors, transportées de la plus vive reconnaissance, elles promettent de bien prier Notre-Seigneur et la sainte Vierge pour vous. Bon nombre de jeunes personnes et de jeunes gens m'ont apporté des objets curieux du pays comme gage de leur affection pour moi et pour les personnes que j'aime; ils seraient heureux d'apprendre qu'en les recevant, vous avez trouvé quelque dédommagement au sacrifice que vous avez fait pour leur bonheur. »

XII

MARTYRE DU P. CHANEL, A FUTUNA.

(OCÉANIE OCCCIDENTALE).

Lettre du P. Chevron, au R. P. Colin.

Wallis, 28 juin 1841.

« La nouvelle que je vous annonce, si elle attriste votre cœur, consolera néanmoins votre foi. Le P. Chanel a mérité le bonheur de verser son sang pour la cause de Jésus-Christ [1].

[1] Le P. Pierre Chanel naquit à Cuet, dans le diocèse de Belley; il quitta la France en 1836, avec Mgr Pompallier, qui en fit, depuis, son provicaire et lui confia la mission de Futuna; il est mort le 28 mai 1841, à l'âge de 40 ans.

La vie de ce saint missionnaire, premier martyr de l'Océanie, sera bientôt offerte au public, écrite par l'un de ses dignes confrères, qui s'honore d'avoir été son condisciple et son ami. (*Note de l'éditeur.*)

» J'étais avec lui à l'île de Futuna, lorsqu'au mois de décembre dernier je dus m'embarquer pour Wallis, afin d'aller en aide au P. Bataillon, qui voyait tous les jours s'accroître son troupeau en même temps que ses dangers. C'est avec un bien vif regret que je quittai Futuna, où je laissais le P. Chanel en pleine persécution. Une seule pensée me consolait, c'est que je sacrifiais la couronne du martyre à l'obéissance, sacrifice qui est bien grand pour un missionnaire. Quatre mois après mon départ, notre pieux confrère recevait dans le ciel la palme qui m'était refusée.

» Voici en peu de mots l'histoire de ses derniers instants. Il avait tout récemment gagné à la foi catholique le fils même du roi de Futuna. Ce jeune homme, pour se mettre à l'abri du courroux de son père, que cette conversion avait exaspéré, s'était retiré dans un village qu'habitait la plus grande partie de sa famille. Le 27 mai dernier, le roi vint lui-même trouver son fils, et essaya par tous les moyens possibles de le ramener au culte des idoles; mais ce fut inutilement, le jeune néophyte resta inébranlable dans sa foi. Alors le roi, après une courte entrevue avec les autres membres de sa famille, se retira, sans doute pour concerter l'exécution du crime qui devait se commettre le lendemain. Dès le matin du 28, vers les sept heures, un insulaire arrive dans la maison du P. Chanel, et le prie de panser une blessure qu'il vient, dit-il, de recevoir. Tandis que le missionnaire se met en devoir de le soulager, le naturel lui assène un coup de casse-tête sur le front. Le Père ne s'aperçoit qu'alors que sa demeure est entourée d'insulaires armés. L'un d'eux s'avance, et le frappe à coups redoublés avec un bâton;

la victime tombe à genoux, et, en priant, essuie le sang qui coule de son front. Un troisième assassin lui porte un coup de baïonnette, qui entre vers l'épaule et va sortir sous le bras. Le Père, sans dire le moindre mot, arrache lui-même le fer de la plaie. Cependant, malgré toutes ses horribles blessures, il respirait encore; celui des meurtriers, qui l'avait frappé le premier, ordonne qu'on l'achève; personne ne l'écoute; chacun ne pense qu'à se saisir des petits meubles et du peu de linge qui était à l'usage du missionnaire. Alors, prenant un instrument de menuiserie qu'il rencontre sous sa main, il en décharge sur le Père un coup qui lui enlève la partie supérieure de la tête. On dit que le roi lui-même, qui se trouvait avec ces furieux, l'a fait enterrer tout près de sa maison.

» Telle a été le fin glorieuse de notre vénéré confrère; sa mort laisse la mission de Futuna sans secours. A l'arrivée de Mgr Pompallier que nous attendons prochainement, j'espère obtenir la faveur d'aller moi-même recueillir la moisson fécondée par le sang de notre nouveau martyr. Ses prières m'obtiendront peut-être la même couronne. Je me hâte d'ajouter, pour prévenir ou dissiper vos craintes, qu'au moment où les insulaires se présentèrent à l'habitation du P. Chanel, le frère Marie-Nizier et un Anglais qui demeurait avec le missionnaire, étaient heureusement sortis pour aller visiter un malade chez les *Vaincus*. Ceux-ci les ont généreusement protégés jusqu'à l'arrivée du navire qui les a ramenés à Wallis, où ils sont avec nous depuis dix jours.

XIII

DESCRIPTION DE L'ILE DE FUTUNA.

MOEURS ET COUTUMES DES OCÉANIENS SAUVAGES.

Lettre du P. Chevron, missionnaire apostolique de la société de Marie, à sa famille.

Futuna, 21 octobre 1841.

« Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, j'ai été emporté sans le vouloir à Wallis par une goëlette qui, aussitôt après nous avoir reçus à bord, se hâta de prendre le large, afin d'échapper à la fureur des Futuniens, très-exercés, je vous assure, dans l'art de brûler les vaisseaux et de massacrer les équipages. Renvoyé de nouveau dans cette ancienne mission, je pensais m'y arrêter peu de temps, et voilà que j'y suis encore. En attendant que la Providence dispose de moi, je vais utiliser le loisir auquel je suis malheureusement condamné, pour vous transmettre quelques détails sur l'île qui est devenue le tombeau du P. Chanel; elle n'a jamais été bien explorée par aucun voyageur, et je sais avec quel tendre intérêt, quelle inquiète sollicitude vous tournez vos regards vers ces plages à peine connues que votre fils habite. Je dois vous prévenir que ces notes ont été recueillies, pour la plupart, avant le martyre de notre pieux confrère.

» Futuna et Arofi sont deux îles voisines, communément désignées sur les cartes françaises par les noms de *Allou-Fatou*, en océanien *Aroofa* (amour), *Atou* (à

toi); le premier de ces deux mots est le salut ordinaire des naturels. Arofi, moins grande de moitié que Futuna, en est séparée par un canal dont la largeur n'excède pas un quart de lieue; elles sont situées à environ quarante lieues sud-ouest de Wallis, par le 14e degré de latitude australe et le 179e de longitude orientale.

» L'île de Futuna n'est qu'une montagne de peu d'élévation et bien boisée; ses bords sont ou des rochers à pic battus par les flots, ou des côtes fortement inclinées sur une pente de cent à six cents pas; c'est le long de ces rivages que s'élèvent les habitations, par groupes qui forment autant de villages. On ne peut guère y aborder qu'avec de légères chaloupes; encore faut-il beaucoup de précautions pour n'être pas jeté sur les écueils par le ressac qui règne sur toute la côte, à l'exception d'une petite anse où un navire serait bien à l'étroit.

» On retrouve ici à peu près les mêmes végétaux que dans le reste de l'Océanie; cocotiers, bananiers, arbres à pain, bois de fer, etc., sont la parure la plus ordinaire de notre île, et la richesse principale de ses habitants. J'ai vu quelques belles fleurs, mais elles sont rares. La canne à sucre, le cotonnier, le tabac, se développent à merveille sous l'influence du climat; les orangers et les citronniers, semés en si grand nombre par le P. Chanel, ne donnent pas encore de fruit; quant au blé, il est jusqu'ici resté improductif; peut-être de nouvelles semailles réussiraient-elles mieux, mais le grain nous manque pour un second essai. Je ne sais non plus ce que deviendra la vigne apportée ici par nos confrères; elle est encore bien jeune et ne peut donner que des espérances.

» A côté des productions utiles, on trouve à Futuna quelques-uns de ces accidents heureux qui prêtent un nouveau charme à une nature pleine de fraîcheur : dans les bois c'est une foule de petits perroquets ou d'autres jolis oiseaux, presque entièrement blancs; au bord de la mer ce sont des poissons de toutes les formes et de toutes les couleurs, les uns bleus, les autres rouges, verts, tachetés, bariolés de mille nuances gracieuses; mais il en est peu de gros, à cause de l'agitation des vagues toujours en tourmente sur cette côte garnie d'écueils. A chaque pas on rencontre des traces d'éruptions volcaniques; de fréquents tremblements de terre en feraient craindre la réapparition prochaine; il y a quelques mois qu'on éprouva dix-sept secousses en un jour; l'une d'elles était si violente, qu'en France elle n'eût pas laissé debout une seule maison ; on croyait que l'île allait s'engloutir.

» Les Futuniens, à quelques exceptions près, diffèrent peu des Européens pour les formes physiques et l'ensemble de la physionomie. Bien qu'ils soient légèrement cuivrés, leur teint, surtout parmi les femmes, paraîtrait moins hâlé que celui de nos compatriotes occupés aux travaux de la campagne, sous les rayons d'un soleil d'été. Ils portent en général les cheveux courts, à part un certain nombre de fashionnables qui laissent flotter sur leurs épaules une longue crinière, dont ils prennent autant de soins que vos dandys français. Leur difformité la plus saillante, quoiqu'elle n'ait rien de bien désagréable, est un nez tant soit peu écrasé; et cela provient de la manière dont les mères portent ici leurs nourrissons; vous les voyez s'incliner profondément, puis jeter

l'enfant sur leur dos, étendre par-dessus deux brasses de l'étoffe du pays, large d'une demi-aune, qu'elles lient par-devant en faisant passer un bout sur l'épaule droite et l'autre sous le bras gauche. Le marmot est là parfaitement bien ; aussi n'en ai-je jamais entendu pleurer. Sous ce fardeau chéri les mères peuvent courir où bon leur semble et travailler tout à leur aise.

» Je ne vous parlerai pas du tatouage; il se pratique ici avec les mêmes cérémonies et la même bizarrerie de dessin qu'à la Nouvelle-Zélande. Il est toutefois en ce genre un ornement propre aux Futuniens, et dont ils tirent la plus grande vanité; il consiste à se diviser la figure en quatre carreaux symétriques, deux noirs et deux rouges; les premiers sont peints simplement avec du charbon, les autres avec le suc d'une racine que les naturels récoltent et préparent en commun, avec tous les joyeux ébats qui signalent chez vous l'époque des vendanges. Je vous laisse à juger le curieux effet de ces visages à compartiments si tranchés. Ce rouge sur la figure des femmes indique qu'elles sont séparées de leurs maris, et qu'elles aspirent à contracter une nouvelle union. En vérité elles doivent faire une étrange consommation de cette teinture favorite, car il y a si peu de mariages de longue durée ! Au premier mécontentement de l'un ou de l'autre époux on se quitte, et même avec moins de difficulté qu'on n'en verrait en Europe à renvoyer un domestique.

» La distribution des emplois est assez en harmonie avec les forces et les aptitudes des divers membres de la famille ; aux femmes le soin de ramasser les coquillages que la marée, en se retirant, a déposés sur les récifs;

à elles encore la fabrication des nattes qu'elles tressent avec une merveilleuse dextérité, et celle du *siapo* ou tape de Futuna, renommé dans tous les archipels voisins pour la délicatesse et la régularité de ses peintures. Cette étoffe, tirée de la seconde écorce d'un arbre, que l'on étend avec un marteau de bois, est aussi solide que la plus forte toile; mais elle ne résiste pas à l'eau. Aux hommes est réservé la culture des terres, l'entretien des arbres et la grande pêche; ils sont en outre chargés de la cuisine.

» Quand les aliments sont prêts, on se réunit dans la maison du notable de chaque village, où chacun porte son dîner; les femmes prennent leur repas à part, dans une autre habitation. En guise de cuiller on se sert d'une feuille repliée, et pour ceux qui craignent de se brûler les doigts en tirant les herbages de la soupe, la fourchette est le premier petit morceau de bois qui tombe sous la main. Ces herbages sont quelquefois si forts, qu'un instant après s'en être nourri, il semble qu'on vous prenne à la gorge pour vous étouffer. Si le festin se donne en l'honneur d'un ami, c'est un chien qu'on sert aux convives; le porc est réservé pour les jours de fête; on le jette au four tout entier, après lui avoir brûlé le poil et vidé les intestins; il est inutile d'observer qu'on l'en retire tout saignant. Aux repas ordinaires on se contente d'un potage de *taro*, assaisonné avec la chair du coco, que l'on a fait pourrir en terre, ou avec une émulsion de la noix de ce même fruit non fermenté; ajoutez-y quelques menus poissons qu'on dévore le plus souvent sans les faire cuire, et vous aurez l'idée d'un dîner de famille à Futuna. J'ai été long-temps à vaincre la répu-

gnance que j'éprouvais à manger ces poissons crus et vivants ; mais la faim est un si bon maître.

» Les banquets publics sont présidés par le roi, devant lequel chaque insulaire vient déposer les mets qu'il a préparés. Après la prière commune, on mâche solennellement le *cava* pour l'offrir à la divinité de l'île ; c'est le roi qui, en sa qualité de *tabernacle de Dieu*, lui fait parvenir la précieuse liqueur par la voie de son propre gosier. Alors les aliments sont remis aux chefs de villages, qui les distribuent à leur tour aux pères de famille ; on mange toujours trois ou quatre dans le même plat ; et il est de bon ton de présenter à ses amis le morceau qu'on a mordu. Chacun s'assied à terre sur une natte ; car on ne connaît dans ce pays ni bancs ni chaises ; les hommes se tiennent les jambes croisées à la mode des tailleurs, et les femmes sont accroupies sur leurs talons. Le repas fini, les restes, ainsi que la vaisselle et la nappe, sont jetés aux chiens et aux cochons, qui n'ont cessé de rôder autour des convives [1].

» Pour nous, nous mangeons ordinairement seuls dans notre humble cabane. A la cuisine des naturels nous avons jusqu'à présent ajouté quelques courges cuites au four ; mais cette nourriture use l'estomac, et puis les courges deviennent bien rares ; la voracité des porcs a détruit même l'espérance de la récolte prochaine. La Providence sait où nous sommes. Plus d'une fois nous avons été réduits à une ration que peu de gens trouve-

[1] Cette vaisselle n'est autre que la feuille du bananier, longue de huit pieds environ, sur deux ou trois de large ; elle sert non-seulement de marmite, de plat, d'assiette et de nappe, mais encore de parapluie, de parasol et de vêtement.

raient suffisante; il ne nous est cependant jamais arrivé de faire le déjeûner de Wallis, qui c .sisste à prendre du *cava* et à aller se coucher pour sentir moins la faim.

» Les habitations ici sont très-simples. Imaginez-vous une grossière charpente reposant sur quatre ou six colonnes et supportant un toit qui descend à deux ou trois pieds de terre; placez ensuite entre les piliers quelques troncs d'arbres, destinés à protéger contre les atteintes de l'air ceux qui sont assis dans l'intérieur de la cabane; supposez enfin que pour entrer vous n'avez d'autre ouverture qu'un très-faible intervalle ménagé entre le rempart d'enceinte et l'extrémité de la toiture, et vous aurez l'idée des demeures occupées par nos insulaires. La forme en est généralement ovale; si leurs dimensions ne sont pas partout les mêmes, elles sont toujours de peu d'étendue.

» Au milieu de ces huttes sauvages, la nôtre se distingue par une architecture à part; elle est close sur toutes les faces par un treillis de bambou; elle a portes et fenêtres comme vos maisons à l'européenne; au-dedans elle se divise en plusieurs pièces. Il est vrai que ces chambrettes sont resserrées, que la hauteur en est peu considérable, que pour tout plafond elles n'ont que le feuillage qui nous abrite; mais une immense consolation rachète à nos yeux la nudité de ce séjour; c'est que le Saint-Sacrement repose sous le même toit que nous, avec quatre pauvres religieux volontairement exilés pour son amour. Certes, du moment qu'un Dieu l'habite, une chaumière ne doit-elle pas aux regards de la foi se transformer en palais!

» Autour de chaque maison règne une sorte de terrasse, plus ou moins vaste, suivant la richesse des pro-

priétaires, mais partout sablée et tenue avec une propreté parfaite. Nous avons plus que cela ; le roi de l'île a donné au P. Chanel un espace de terre assez grand à cultiver. Ensemble nous avons fait quelques essais d'agriculture ; mais, faute de graines, nos travaux n'ont produit que de faibles résultats.

» Il est fâcheux, dans l'intérêt de nos insulaires, que ces ressources nous manquent ; le sol est naturellement d'une extrême fécondité ; la rapidité de la végétation tient du merveilleux. Ainsi, au mois de juillet, temps pour les sauvages de complète inaction, j'ai suivi de moments en moments les progrès de quelques végétaux, et sur une durée de vingt heures j'ai vu une feuille de bananier grandir de sept pouces. Je m'en étonnais, et l'on me dit : « Ce n'est rien ; le terrain qui nourrit cet arbre est mauvais. » En effet, sur d'autres emplacements il se développe avec une vigueur plus surprenante encore.

» Admirable sollicitude de la Providence ! si elle accélère avec tant de promptitude la végétation, c'est que ces îles en ont besoin. D'effrayantes tempêtes fréquemment les désolent ; et quand ces ouragans se déchaînent, cocotiers, bananiers, arbres à pain, tout est brisé par la tourmente, ou au moins dépouillé de ses fruits. Il est rare de rencontrer une grande tige qui n'ait été plus ou moins mutilée par les orages. Que deviendraient donc nos pauvres insulaires si, après ces ravages qui leur ont enlevé tous leurs moyens de subsistance, la terre ne se hâtait de réparer leurs pertes, et de leur improviser en quelque sorte des récoltes nouvelles ?

» Entre les causes diverses de cette fécondité, les rosées, si je ne me trompe, doivent occuper la première

place. Elles sont sous notre ciel d'une excessive abondance ; la nuit surtout elles établissent dans l'air une telle humidité que celle de vos brouillards, même les plus épais, ne saurait être comparée. Il est facile après cela de concevoir que le sol, ainsi détrempé et sans cesse rafraîchi, soit heureusement disposé à profiter de la chaleur vivifiante du soleil. Mais ce qui est pour la nature un si précieux avantage, devient presque un fléau pour l'insulaire. Couvert d'une sueur ruisselante jusqu'au moment où le jour tombe, le sauvage se jette dans cet état sous le toit de sa cabane mal fermée ; et qu'arrive-t-il? C'est que surpris au milieu de sa transpiration par la fraîcheur de l'atmosphère qui le pénètre et le glace, il puise dans ce refroidissement le germe d'une foule de maladies et d'infirmités ; aussi la plupart de nos insulaires sont-ils atteints d'affections plus ou moins graves à la peau ; les uns sont rongés par d'affreux ulcères; d'autres ont des bras ou des jambes d'une grosseur monstrueuse ; et, chose encore plus déplorable, à peine un petit nombre d'entre eux veut user des remèdes nécessaires, parce que la superstition les condamne à se résigner. « C'est un Dieu qui nous mange, disent-ils, nous ferions de vains efforts pour échapper à sa colère. »

» Du reste, ils ne se bornent pas à prendre pour autant de dieux les maux qui les affligent; ils placent des divinités partout, et vont même jusqu'à supposer que le plus grand de tous les esprits repose dans la personne de leur prince comme dans un sanctuaire vivant. De cette croyance résulte une manière étrange d'envisager leur roi et de se conduire sous son autorité. A leurs yeux le souverain n'est pas responsable de ses actes ; on le re-

garde comme inspiré par l'Esprit divin dont il est le tabernacle ; sa volonté par conséquent est sacrée ; il n'est pas jusqu'à ses caprices et ses fureurs qu'on ne vénère ; et s'il lui plaît de se montrer tyran, ses sujets se prêtent par conscience aux vexations dont il les accable. Mais en retour est-il insouciant ou faible, comme celui qui règne maintenant, chacun devient son propre maître ; comme le dieu ne se mêle de rien, tout insulaire est investi du droit de régler ses actions au gré de ses fantaisies ; on peut même égorger son voisin, sans avoir à redouter d'autre vengeance que celle de la famille à laquelle appartient la victime.

» Ces rois, tout dieux qu'on les suppose, ne sont pas assez heureux ou assez habiles pour maintenir la paix au milieu de leurs tribus. L'île est constamment divisée en deux partis tour-à-tour appelés *maro* ou *lava*, suivant qu'ils sont vainqueurs ou vaincus. Vaincu, on appartient corps et biens au vainqueur, jusqu'à ce que redevenu assez fort pour lutter contre ses maîtres, on essaie de briser leur joug. La guerre alors se déclare, et l'acharnement est affreux. Tous les vieillards du camp défait doivent mourir les armes à la main. Dans une lutte semblable qui eut lieu l'année dernière, un de ces malheureux à cheveux blancs était tombé sur ses genoux, tout couvert de blessures ; le prince victorieux lui dit qu'il lui faisait grace de la vie : « Non, répond-il, je veux périr, c'est mon devoir » ; et, ramassant le peu de forces qui lui restaient, il se mit à frapper en désespéré dans toutes les directions, jusqu'à ce qu'enfin on l'achevât. Le roi lui-même, atteint à son tour par une lance qui de l'épaule droite alla sortir au dessus de la hanche

gauche, essaya d'abord de l'arracher; mais les pointes recourbées qui garnissaient le fer, empêchaient l'arme fatale de revenir sur la plaie qu'elle avait faite; alors le prince, brisant ce qui demeurait en dehors de la blessure, se remit à combattre avec fureur. Un catéchumène, percé à la jambe par un trait ennemi, l'en retira aussitôt, et le rejeta avec une étonnante énergie à celui qui l'avait lancé. J'ai entendu dire au P. Chanel, qui était accouru sur le champ de bataille, que le spectacle le plus affreux s'était offert à ses regards. Le zèle qui l'avait conduit à cette scène de carnage ne resta pas sans récompense; tout en secourant les blessés, il eut la consolation de baptiser un certain nombre de mourants.

» A la cruauté, les naturels joignent presque tous la manie du vol; c'est surtout aux blancs qu'ils aiment à dérober; et nous n'avons été que trop souvent l'objet de cette préférence. Avec un vaste terrain dont le roi nous avait gratifiés, et sur lequel croissaient en abondance les cocotiers et les arbres à pain, avec un autre champ de bananiers, mis en excellent rapport par le travail et les soins du P. Chanel, nous en sommes réduits à la détresse la plus absolue. Quelques bananes cuites, voilà toute notre nourriture. Peut-être croirez-vous qu'il nous est bien amer de vivre ainsi dans le dénûment; mais non, grace au ciel, on se fait à tout, et même à recevoir avec reconnaissance un morceau de *taro* que nous présente un naturel, après l'avoir mordu lui-même en cent endroits. Il n'est dans cette misère qu'une chose pénible: c'est qu'elle nous oblige à nous séparer; je vais pour cette raison à l'autre extrémité de l'île, c'est-à-dire au pays des vaincus ou *lava*.

» Vous parlerai-je maintenant de la religion de nos insulaires ? Il s'en faut d'abord qu'ils se représentent leurs dieux sous les traits de la grandeur ou de la bonté; une cruauté féroce paraît être à leurs yeux le premier attribut de la nature divine : *Elle a des entrailles de dieux*, disait-on l'autre jour d'une mère qui, ne pouvant achever d'étouffer son enfant, l'avait broyé sous ses pieds.

» Le plus grand de tous ces génies porte un nom qui n'est pas flatteur ; on l'appelle *Faka veri kéré*, *faisant la terre mauvaise*. Au-dessous de lui s'agite un essaim d'esprits subalternes, nommés *Atua Mouri*. Comme leur roi, ils ont pour tabernacle quelques insulaires, hommes ou femmes, qui se transmettent de générations en générations la divinité devenue héréditaire dans leurs familles. Ces dieux portent ici une grande responsabilité; tout le mal qui se fait est nécessairement leur ouvrage. Quelqu'un est-il souffrant ? c'est un mauvais génie qui le mange; et il faut se mettre en quête pour trouver l'homme en qui il réside. Celui-ci, après s'être fait raconter toute la vie du malade, déclare solennellement qu'il est mangé par son dieu en punition de telle ou telle faute. L'oracle répondit un jour à l'un des puissants de l'île que l'*Atua* était irrité contre son enfant, à cause d'une cuisine mal faite; mais on n'osait pas lui reprocher d'avoir fait cuire sa propre mère pour s'en repaître avec ses amis.

» Si la maladie continue, malgré les promesses de guérison données en échange de présents, le *tabernacle* avoue que décidément son génie n'est pour rien dans ces souffrances. Alors nouvelles recherches et nouveaux ca-

deaux ; car un *Atua* pour une famille est vraiment la poule aux œufs d'or. Il y a peu de temps, on apporta un malade chez notre voisin. Le frère du pauvre infirme avait une pirogue neuve qui faisait envie au propriétaire du dieu ; aussitôt l'oracle la signale comme ayant provoqué la colère divine ; et un quart-d'heure après, quelques hommes l'apportaient à l'heureux insulaire comme offrande expiatoire. Cependant le malade déclaré incurable est retourné dans sa cabane, d'où il sera bientôt porté en terre, tandis que le rusé *tabernacle* ira en pleine mer pêcher avec la pirogue neuve.

» Après le culte des dieux, les honneurs rendus aux morts sont ce qu'il y a de plus solennel. Dès qu'un insulaire vient d'expirer, on s'empresse de l'envelopper de *siapos*, après toutefois l'avoir lavé, l'avoir inondé d'une huile odorante, et paré comme aux plus beaux jours de fête ; puis on l'enterre encore tout chaud. Une fois débarrassée du cadavre, la famille se dispose à recevoir la visite de l'île entière, qui ne tarde pas à venir payer au défunt le tribut de ses pleurs, ou plutôt de ses cris. Chaque naturel, en arrivant, commence par hurler sa douleur, et aussitôt, s'armant de deux coquillages, il se déchire de son mieux le visage, les bras et la poitrine ; ces préliminaires sont de rigueur, si l'on veut avoir part au festin qui doit être servi. Une fois à table, adieu le deuil ! On croirait assister à un banquet de noces, tant la joie est franche et la fête animée. Dix jours durant, les divertissements se succèdent, avec quatre repas par jour, et promesse d'anniversaire à la dixième lune. Assez ordinairement il y a lutte au pugilat en l'honneur du défunt ; les coups ne cessent que lors-

qu'un des deux champions tombe sur l'arène ; le vainqueur lui tend amicalement la main pour l'aider à se relever, et revient soutenir un second assaut contre un nouvel antagoniste, vengeur du premier. Quelquefois les deux combattants sont armés d'une branche de cocotier, moins dure il est vrai que le bois ordinaire, mais cependant assez forte pour casser les membres ; et ce jeu dure jusqu'à ce qu'il plaise aux vieillards de dire : « C'est assez. »

« Jusqu'ici la religion n'a fait que peu de progrès dans notre île ; quelques catéchumènes passablement instruits, un certain nombre d'enfants et de grandes personnes baptisés en danger de mort, voilà à quoi se réduisent, extérieurement du moins, tous les fruits de la mission. La principale cause de la stérilité de notre ministère est la cupidité du roi qui, en sa qualité de *tabernacle de Dieu*, croit avoir intérêt à maintenir l'ancien culte, dont les offrandes l'enrichissent. A l'imitation du prince et par crainte de lui déplaire, peut-être aussi parce qu'en se faisant chrétiens il faudrait devenir sages, la plupart des insulaires restent sourds aux sollicitations de la grace, bien qu'en secret ils nous témoignent le désir d'embrasser notre foi. Il est à croire qu'en exprimant ce vœu, la jeunesse est sincère ; il y a en effet de grandes espérances à fonder sur elle ; mais les vieillards sont entachés d'un crime qui semble peser sur leurs têtes comme une réprobation, c'est l'anthropophagie poussée par eux, sous le précédent règne, aux dernières horreurs. D'après l'aveu des naturels, le nombre des habitants des deux îles s'élevait naguère à plus de *quatre mille ;* aujourd'hui il ne dépasse pas

huit cents ! et c'est en grande partie la dent de ceux qui survivent qui a opéré cette effrayante réduction !

» Il y a tout au plus vingt ans, la fureur de manger de la chair humaine en vint au point que les guerres ne suffisant plus pour fournir aux hideux festins, on se mit à faire la chasse au sein même de sa propre tribu ; hommes, femmes, enfants, vieillards, qu'ils fussent amis ou ennemis, étaient tués sans distinction. On en vit même égorger les membres de leur propre famille ; des mères ont fait rôtir, pour s'en repaître, le fruit de leurs entrailles... Que de fois j'ai touché la main à un malheureux qui a fait cuire ses vieux parents pour les dévorer avec ses amis ! Quand l'un d'eux me présente quelque chose, il me semble voir ses doigts encore teints de sang, du sang de sa mère !

» Au roi seul, en sa qualité de dieu, étaient servis des corps entiers ; dans les autres cuisines on découpait les cadavres. On a compté à la fois quatorze victimes sur la table du prince ; et lui de crier : « Courage, courage, arrachez la mauvaise herbe ! » Avec les corps rôtis, souvent on servait aussi des hommes vivants, pieds et mains liés ; on les étendait sur de grandes auges pour ne pas perdre le sang ; puis on leur découpait les bras, les jambes, et en dernier lieu la tête, ou plutôt on les leur sciait avec un bambou brisé qui coupe à peu près comme un couteau de bois. L'un de ceux qui nous racontaient ces horreurs, sans même en paraître ému, n'en avait tué que six pour sa part : « C'était peu ! » ajoutait-il. On m'a montré un jour un vieillard qui a seul échappé au four dans un village de trois cents âmes.

» Cette boucherie conduisait rapidement le peuple à

une extermination totale, lorsque le roi eut le cou tordu par ses complices dans une assemblée religieuse. Dieu, qui tient entre ses mains le cœur des hommes, inspira au nouveau prince des sentiments d'humanité qu'il imposa à tous ses sujets, et, depuis, il n'y a pas eu un seul insulaire mangé. Ce n'est pas sans regrets que les vieux cannibales ont renoncé à l'horrible pâture dont ils étaient si friands; plus d'une tentative a été faite par eux pour remettre leurs goûts sanguinaires à la mode; tout récemment un vieillard proposait de revenir à la *nourriture des dieux* : « C'était, disait-il, une divinité qui lui avait demandé en songe ce retour à l'ancien culte. » Heureusement le roi lui ferma la bouche en déclarant que si l'on mangeait quelqu'un, il serait le premier mis au four.

» Toutefois il suffirait d'une famine pour replacer l'île entière sous le règne de l'anthropophagie; que Dieu la préserve de ce malheur! elle ne renferme déjà que trop de principes de destructions. Pour ne parler que de l'infanticide, il est porté dans ce pays à son plus haut période. Ce n'est même plus une honte pour des mères de faire périr leurs enfants; on en trouve qui ont tué jusqu'à six de ces innocentes créatures; les unes les écrasent dans leur sein en se pressant le corps avec de grosses pierres; d'autres les étouffent au moment de leur naissance, ou les enterrent vivants dans le sable. Le mois dernier, dans une seule semaine, il y a eu trois nouveaux-nés ensevelis de cette façon. Quelques heures après le crime, des chiens déterrèrent le corps d'un de ces infortunés et le rapportèrent à sa mère; elle, sans s'émouvoir, alla de nouveau enfouir sa victime;

mais bientôt les chiens revinrent déposer à ses pieds la tête et un bras du pauvre enfant, comme pour lui reprocher sa cruauté. La malheureuse allaite maintenant un petit cochon. Il suffit, pour décider une mère à cette barbarie, que le père de son nourrisson ait cessé de lui plaire, ou qu'elle soit abandonnée de son mari. Dans l'un ou l'autre cas, si elle ne se sent pas le courage d'étouffer les cris de la nature, ses vieilles voisines tiennent conseil; la vie de l'enfant est mise aux voix, et, la condamnation prononcée, elles se chargent de l'exécution, même contre les réclamations de la mère.

» Quand on reproche aux naturels ces atrocités, ils répondent froidement que c'est la mode du pays, *Kore faka Futuna;* c'est un usage ancien, *Kore nea mango.* Cette dernière excuse est toujours celle qu'ils donnent quand ils n'en trouvent plus d'autres, quel que soit d'ailleurs le sujet sur lequel on les presse.

» On n'est pas dans l'habitude d'étrangler ici les vieillards, comme cela se pratique dans quelques îles que j'ai vues; mais, lorsqu'ils deviennent à charge, on n'en a pas moins l'art de s'en débarrasser en les soumettant, sous prétexte de maladie, à une diète si sévère, qu'ils ne tardent pas à mourir de faim. Pauvre peuple! oh! qu'il a besoin qu'on prie pour lui! Si la religion ne s'en empare bientôt, qu'il est à craindre qu'un jour Futuna ne soit une île déserte!

» Avec toute leur férocité nos sauvages, sous plus d'un rapport, sont encore de grands enfants qu'un rien suffit pour émerveiller. Il y a peu de jours, nous avions fait deux mauvais brancards avec lesquels nous portions, le P. Chanel, les deux frères et moi, des pierres

destinées à élever un mur d'enceinte autour de nos plantations ; ce ne fut qu'un cri d'admiration parmi les spectateurs. Mais ce fut bien autre chose quand, mes mains venant à manquer de forces, je fus obligé, pour les soulager, d'attacher au brancard une racine d'arbre très-flexible que je me passai sur le cou : *E fenoua !* s'écriaient-ils, *sara poto le tangata nei !* « O pays, comme ces hommes sont savants ! »

» Ils s'imaginent dans leur ignorante vanité que leur île est le principal continent du globe ; ceux même de leurs compatriotes qui sont allés à Sydney, n'ont pas encore pu les détromper sur ce point. Les objets de leur prédilection sont un morceau de fer pour défricher le sol et arracher la mauvaise herbe, une hache, un couteau, des ciseaux, une aiguille, une lime, un rasoir (autrefois ils se faisaient la barbe en la frottant avec la pierre ponce ou en l'arrachant poil par poil), un clou pour fabriquer un hameçon, ou mieux un hameçon tout fait, quelques verroteries, une chemise ou un lambeau d'étoffe ; voilà ce qu'il y a pour nos insulaires de plus précieux au monde ; le reste peut exciter leur étonnement ; mais ces bagatelles, ils les convoitent, ils les volent s'ils en trouvent l'occasion. Un vieil habit est encore pour eux un trésor ; aussi le roi n'endosse-t-il qu'aux jours de grandes fêtes une lévite toute rapée dont le P. Chanel lui a fait cadeau ; et, sous cette guenille, il est plus fier qu'un général avec son habit chamarré d'or. Qu'il faudrait peu de chose pour gagner la confiance de ce peuple ! mais ce peu-là même, nous ne l'avons pas..... »

—

XIV.

MISSION DE FUTUNA.

Lettre du P. Servant, missionnaire apostolique, à M. Bissardon, supérieur des missionnaires de Lyon.

Futuna, 19 août 1842.

« Aujourd'hui je viens remplir un devoir de reconnaissance que la distance des lieux ne saurait me faire oublier; je présume qu'en vous exposant l'état de ma mission, je pourrai peut-être vous faire plaisir.

» Ce petit coin de terre a été arrosé par le sang d'un martyr. Le R. P. Chanel avait baptisé environ cinquante personnes; il était sur le point de conquérir l'île entière à Jésus-Christ, par la conversion du fils du roi; déjà un certain nombre de jeunes gens, méprisant les objets de leur culte superstitieux, s'étaient fait inscrire au rang des catéchumènes. Mais il y avait tant d'obstacles à la prédication de l'Evangile, que la semence du christianisme n'était jetée qu'insensiblement et sans bruit; c'était la génération naissante, mieux disposée parce qu'elle était plus pure, qui la recevait avec le plus de courage; on m'a rapporté qu'un enfant de dix ans, pour se soustraire à la persécution de ses parents et d'autres infidèles, se retirait chaque jour dans les bois pour prier Dieu, et qu'il cachait comme un trésor la médaille que le P. Chanel lui avait donnée.

» Tel était l'état de la mission à Futuna, lorsque les ennemis de l'Evangile, désespérant d'en arrêter autre-

ment les progrès, formèrent l'affreux complot de massacrer le zélé missionnaire. Je n'entreprends pas de vous parler ici des circonstances de sa glorieuse mort, parce que je présume que vous en avez déjà connaissance.

» Il paraît que le roi avait une grande barbarie, tout en paraissant bon à l'extérieur; car, ce qu'on n'a jamais lu dans les annales de la cruauté humaine, il avait été jusqu'à manger sa propre mère. On m'a dit que d'après ses ordres, on devait massacrer non-seulement le Père Chanel, mais encore tous ceux qui avaient embrassé la foi : son propre fils, que la séduction ni la crainte des châtiments n'avaient pu ébranler, était compris dans la condamnation à mort; cependant sa vie fut épargnée. Trois jours auparavant, ce jeune prince, dans une dernière entrevue avec l'homme apostolique, avait saisi vivement la croix qui pendait au cou du Père, et l'avait suspendue au sien, comme pour lui dire que définitivement il embrassait la religion de Jésus crucifié. S'il ne la scella pas par l'effusion de tout son sang, il fut du moins blessé pour elle, et de la main de ceux qui étaient déjà en chemin pour aller massacrer le prêtre. On dit qu'en apprenant leur affreux projet, il s'habilla de blanc avec six de ses compagnons, et qu'ils se préparèrent tous à cueillir avec leur missionnaire la palme du martyre.

» Au moment où le crime se consommait, un autre jeune homme, très-attaché au Père Chanel, courut vers le lieu de l'exécution pour périr avec lui. « Il ne pouvait plus vivre, disait-il, parce que le Père était mort. » Les assassins l'eussent aussi frappé, si ses parents et ses amis ne l'avaient empêché de se livrer à leurs coups.

» Le triomphe du crime fut de courte durée : quel-

ques jours après, la mort frappait un des plus influents conseillers du roi, qui avait beaucoup contribué au martyre du Père Chanel; le roi lui-même suivit son complice au tombeau, après une longue maladie. C'en fut assez pour persuader aux naturels que la vengeance divine s'appesantissait sur les meurtriers, et cette opinion seconda merveilleusement les efforts apostoliques d'un chef, nommé *Sam*, insulaire distingué par ses qualités éminentes, qui le font chérir de tous ceux qui le connaissent. Avant de raconter ses succès, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

» Depuis long-temps il y avait à Futuna deux partis irréconciliables et presque toujours aux prises, celui des *vainqueurs* et celui des *vaincus*. *Sam*, qui se trouvait à la tête de ces derniers, eut à soutenir la guerre contre leurs rivaux. Dans cette lutte sanglante, il montra un courage héroïque; ne s'apercevant pas que les siens avaient pris la fuite, il soutint, lui seul, pendant quelque temps, le choc de trois cents guerriers, esquivant les coups de lance, et combattant comme un lion. Forcé enfin d'abandonner le champ de bataille, il courut se réfugier sur le haut d'une montagne, où le Père Chanel alla le visiter. A la première entrevue, le bon Père pleura sur lui, l'embrassa, et lui recommanda de s'embarquer au plus tôt pour échapper à la mort que l'animosité des vainqueurs n'aurait pas manqué de lui faire subir; car il était surtout pour eux un objet de haine, à cause du mépris qu'il professait pour l'idolâtrie, de la force prodigieuse dont la Providence l'a doué, et de la confiance que lui témoignent les marins, dont les vaisseaux s'arrêtent volontiers devant ses terres.

» *Sam* suivit ces conseils, il s'embarqua pour Wallis, où il eut le bonheur de recevoir le bienfait de l'instruction chrétienne. Quelque temps après il revint à Futuna à bord de la corvette l'*Allier ;* mais, hélas ! son bon Père n'y était plus. En apprenant sa mort à Wallis, il l'avait pleuré pendant l'espace de trois jours. Dès qu'il eut mis pied à terre, il alla avec sa femme dans la maison que le Père Chanel avait construite de ses propres mains, pour y faire la prière du soir ; là, il rencontra deux enfants de dix à douze ans, auxquels il proposa de croire en Dieu, de prier avec lui, de renoncer aux superstitions de l'île et de brûler leurs *tapous*, en se résignant à braver toutes les persécutions plutôt que d'abandonner la foi. Non-seulement ces deux enfants répondirent à l'appel de la grace, mais encore ils engagèrent leurs parents à embrasser la religion ; ils les tiraient par la main pour les conduire à la prière ; ils persuadaient aussi à leurs jeunes compagnons de reconnaître le vrai Dieu en leur disant qu'une lumière intérieure leur faisait voir qu'ils étaient en possession de la vérité.

» Dès ce moment, toute l'île fut ébranlée. *Sam* courait jour et nuit dans les divers villages, pour y porter l'instruction, sans se laisser ni rebuter par les difficultés ni intimider par les menaces. Les insulaires attachés à l'idolâtrie, et surtout les prêtres et les vieillards, le menaçaient de la colère des dieux, en lui disant que les *atua* le mangeraient. « Qu'ils viennent me dévorer cette nuit, leur répondit-il, j'y consens ; mais demain, si je ne suis pas mangé, reconnaissez leur impuissance, et croyez au grand Dieu des chrétiens. » Toute la population de Futuna ne tarda pas à comprendre que l'histoire

de ses divinités n'était qu'un tissu de mensonges, et d'un commun accord on brûla tous les objets du culte superstitieux.

» Telles étaient les dispositions des naturels, lorsque nous arrivâmes à Futuna. Mgr Pompallier leva les prémices de la moisson, et le 9 juin 1842, il nous laissa, au Père Roulleaux et à moi, le reste à recueillir. En ce même temps, *Sam* fut élu roi par les suffrages unanimes des vieillards de l'un et de l'autre parti.

» Nous avons commencé l'exercice du saint ministère, par le baptême des petits enfants, et dans la première visite que j'ai faite aux deux îles, j'ai baptisé tous ceux que j'ai pu trouver. Parmi ces petites créatures, on comptait les enfants du roi assassin, et ceux des bourreaux du Père Chanel ; c'est une consolation pour nous de voir qu'aucun d'eux n'est mort sans baptême. Les malades ont aussi eu part à notre sollicitude ; par le moyen du bon frère Marie Nizier, nous avons pu les préparer au sacrement de la régénération. De ce nombre se trouvait la femme du roi défunt, qu'on accuse d'avoir beaucoup contribué à la mort du Père Chanel, par la haine qu'elle lui portait et par les mauvais conseils qu'elle donnait à son mari ; mais, ô miséricorde de Dieu ! dans sa dernière maladie elle me fit demander pour l'instruire et la baptiser. Elle mourut quelques jours après avoir obtenu cette grace.

» Ce voyage me procura le bonheur d'abolir le dernier reste de l'idolâtrie à Futuna : au milieu d'une place publique se trouvait encore plantée une pierre sacrée, dans laquelle les habitants du pays supposaient que la divinité résidait spécialement ; elle a été

abattue et brisée par la main de ses anciens adorateurs.

» Pendant que je parcourais les divers endroits où avait été le Père Chanel, combien mon cœur était oppressé de sentiments douloureux! Ici, il était obligé, pour vivre, de défricher un petit champ, dont ses ennemis lui laissaient à peine recueillir quelques fruits. Là, dans des chemins hérissés de pierres aiguës, il marchait nu-pieds par raison d'économie! Là, il travaillait à confectionner sa maison avec des bambous! Là, il se promenait en priant pour ceux qui méditaient sa mort! il se reposait avec ses disciples à l'ombre de ses cocotiers! J'ai encore le bâton dont il se servait dans ses voyages, avec la soutane ensanglantée qu'il portait le jour même de son glorieux martyre; mais rien n'excite plus mon émotion que la vue des lieux où il commença à répandre son sang, où il tomba sous le coup de la hache du bourreau, où son corps fut enseveli. Aujourd'hui la tombe de l'apôtre de Futuna est souvent visitée au point du jour; beaucoup de naturels s'agenouillent auprès de la croix que notre vénérable évêque a plantée dans le lieu où reposent quelques restes du Père.

» Quelle est notre consolation de penser que le Martyr intercède pour nous dans le ciel! Nous recueillons maintenant ce qu'il a semé dans les peines et les souffrances. Le 17 juillet, nous avons pu baptiser encore trente adultes, parmi lesquels se trouvait le ministre du roi; *Sam* fut son parrain. Un Américain qui demeure ici a eu part au même bonheur; il avait trouvé, dans la lecture des livres que nous lui avions prêtés, la véritable Eglise de Jésus-Christ. Mais de toutes les cérémonies, celle qui nous a le plus consolés jusqu'à présent, c'est celle du

baptême de soixante catéchumènes, le jour de l'Assomption. Elle fut précédée d'une instruction analogue à la circonstance ; les naturels écoutèrent avec plaisir le récit des merveilles de celle qu'ils appellent leur bonne Mère, *Tsi Cinana Malie*. Cette cérémonie attendrissante fit verser des larmes de joie à plusieurs de nos bons Polynésiens. J'espère que, dans quelques mois, lorsque les habitants de Futuna seront suffisamment instruits, ils recevront tous la même grace.

» En finissant, Monsieur le Supérieur, je vous prie de me recommander à notre divin Maître, et à Marie, notre bonne Mère. »

Autre lettre du même Père à M. le curé de Grézieux-le-Marché (Rhône).

Ile Futuna, 22 février 1843.

« Il n'y a guère plus de huit mois que nous sommes à Futuna, et déjà nous avons deux églises, huit cent quarante insulaires baptisés, et, suivant toutes les apparences, les catéchumènes qui nous restent encore, au nombre de deux ou trois cents, recevront bientôt le sacrement de la génération, qui les introduira dans le bercail du divin Sauveur. En outre, le très-grand nombre de nos néophytes pourra être admis sous peu à la table sainte. Depuis notre arrivée, le roi et la reine ont le bonheur de communier souvent, ainsi que quelques néophytes de Wallis qui sont venus passer ici quelque temps, sous la conduite d'un jeune chef nommé *Hugahala*.

» La ferveur de ces nouveaux chrétiens s'accroît de jour en jour; ils sont animés d'une sainte émulation pour

recevoir l'enseignement religieux, et ce désir ne domine pas seulement dans le cœur des jeunes gens, il est commun aux néophytes de tout âge et de tout sexe. Vous seriez charmé de voir nos vieillards réunis, silencieux autour du roi, écouter attentivement les vérités saintes de la religion qu'il leur explique, après nous en avoir demandé la permission. Déjà les jeunes gens commencent à savoir lire les petits écrits que nous leur donnons ; il en est aussi un certain nombre qui savent écrire, et ils en profitent pour entretenir avec les habitants de Wallis un touchant et pieux commerce de lettres.

» L'affluence au tribunal de la pénitence est si grande, que depuis l'enfant qui commence à balbutier jusqu'au vieillard déjà courbé vers la tombe, tout le monde veut se confesser. Mais, monsieur le curé, que vous auriez été édifié lorsque, dans cette chrétienté naissante, le saint viatique fut porté pour la première fois à un malade ! Pendant que le prêtre marchait à l'ombre des bananiers, des cocotiers et des arbres à pain, de pieux néophytes quittaient leurs cases, et venaient, respectueux et recueillis, s'agenouiller dans les endroits où passait le Saint-Sacrement. Le malade, de son côté, se montra au comble de la joie de recevoir la visite de son Dieu, et son unique désir était de s'en aller au ciel.

» Le 2 janvier, je fis le tour de l'île avec le frère Marie Nizier. Dans les diverses vallées que nous parcourûmes, je fis choix d'un jeune homme qui me parut le plus intelligent, pour remplir les fonctions de catéchiste, et dans les principaux endroits, je fis élever des confessionnaux pour satisfaire au pieux empressement de nos néophytes. Ils ont un si grand respect pour le tribunal de la

pénitence, qu'un jour un père de famille vint en larmes me demander si sa fille, qui avait eu la curiosité d'ouvrir un confessionnal de la vallée, s'était rendue bien coupable. Dans un de ces voyages que nous faisons de temps en temps autour de l'île, j'ai eu le bonheur de baptiser un petit enfant qu'une mère infidèle et dénaturée avait exposé à la mort; je lui donnai le nom de Moïse. Autrefois cette barbarie était très-fréquente ; c'est le seul exemple que nous en ayons eu depuis notre séjour à Futuna. Quelle consolation pour nous ! depuis notre arrivée, personne n'est mort sans la grace du baptême.

» Comment vous peindre l'heureuse influence de la foi sur ces pauvres insulaires! Au lieu de ces cruautés inouïes que l'on a dû vous raconter dans les Annales, et qui étaient passées en coutume, ils ont la paix et la charité, ils sont heureux surtout du bonheur des enfants de Dieu. A mesure qu'ils avancent dans la connaissance de la religion. ils deviennent de plus en plus reconnaissants envers l'Auteur de tous dons; si le jour ne suffit pas pour le prier dans son temple, la nuit n'interrompt pas leurs pieux cantiques ni les saints élans de leur amour.

» Voilà nos consolations, monsieur le curé, les croix non plus ne nous ont pas manqué. Il est arrivé plusieurs fois, dans les commencements, que les naturels prenaient la fuite lorsque nous voulions les instruire; leur esprit d'insubordination et d'indépendance, la pétulance de leur caractère irritable, ont souvent mis notre patience à l'épreuve. Ajoutez à cela les embarras que nous ont suscités deux ou trois cents naturels, l'écume de Wallis, qui en étaient sortis avant l'entière conversion de cette florissante chrétienté, et qui, par leurs discours pervers

BIBLIOTHECA

et leurs mauvais exemples, ont bien nui à la mission. Ces esprits brouillons ont travaillé à entretenir la désunion qui de temps immémorial existait entre les habitants de *Tua* et ceux de *Sigave*, et ils n'y ont que trop réussi. A notre arrivée, les vieillards des deux partis avaient élu pour roi l'excellent prince qui règne aujourd'hui ; mais comme il avait le malheur d'être du parti des vaincus ou de *Sigave*, les vainqueurs ne voulurent bientôt plus avoir avec lui aucun rapport. Ils ne se constituaient pas, à la vérité, en ennemis de la religion ; mais ils nous auraient voulu soumettre en tout à leurs caprices. Ne pouvant en conscience souscrire aux conditions intolérables qu'ils nous imposaient, je fis enlever les objets du culte que nous avions déposés chez eux, et je les fis porter dans la vallée de *Tuatafa*, dépendance du roi, où les néophytes de *Tua* pouvaient facilement se rendre pour assister aux saints offices.

» Ce transport des objets sacrés produisit un effet merveilleux : les mutins furent déconcertés et se regardèrent *comme morts*, suivant le langage du pays. Ils parlèrent bien de faire la guerre ; mais il était trop tard, Sam était devenu redoutable ; de son côté, le chef de *Tuatafa*, vieillard respectable, déclarait qu'il mourrait pour Dieu plutôt que de céder les objets du culte. Malgré les plus terribles menaces, les néophytes se détachaient du parti vainqueur ; le catéchiste de l'une des plus considérables vallées de *Tua* répondit à son père, qui voulait l'empêcher d'aller à la messe : « Je ne crains pas ceux qui voudraient me tuer ; je ne crains que Dieu seul. » Le chef de cette dernière vallée, qui jusque-là s'était toujours opposé au succès de nos travaux parmi

les siens, devint alors notre ami, et il dit à tous ses gens de le suivre à *Tuatafa*, ajoutant : « Les hommes sont trompeurs, mais Dieu ne trompe pas ; il faut lui obéir plutôt qu'aux hommes. »

Depuis cette époque, l'harmonie s'est peu à peu rétablie. Je profitai d'une occasion favorable pour réunir à la hâte les chefs de toutes les vallées, et cimenter la réconciliation des partis ; je représentai aux opposants l'indignité de leur conduite à notre égard, et tous rejetèrent le tort sur le principal assassin du P. Chanel. Celui-ci me demanda pardon, et la paix fut faite. Maintenant le P. Roulleaux, mon confrère, qui élève une chapelle à l'endroit où le P. Chanel a versé son sang, vient de m'écrire que les gens de *Tua* travaillent avec ardeur à la construction de leur église, que les trois bourreaux de notre confrère rivalisent de zèle, et que le parti vainqueur est d'une grande docilité. »

XV

MISSION DE WALLIS (ILE OUVÉA).

Extrait d'une lettre du P. Chevron, missionnaire de la Société de Marie.

Wallis (île Ouvéa), 4 avril 1841.

« Wallis, appelée Ouvéa par les naturels, est une île plate, quelque peu montagneuse, et environnée de quelques îlots, dont deux seulement sont habités. C'est dans un de ces îlots, berceau de la religion, que je débarquai le 29 novembre dernier. De là je passai dans la grande île,

où je fus reçu par les catéchumènes avec tout l'empressement et les témoignages de joie dont sont capables de nouveaux convertis.

» Je me trouvai alors au milieu de deux armées en bataille. On avait voulu ménager une surprise au P. Bataillon, aussi bien qu'à moi, en simulant un combat sous nos yeux. C'est la manière dont les Polynésiens célèbrent l'arrivée d'un grand chef des îles voisines, lorsqu'il vient leur rendre visite. Mais il y avait alors, et pour nous et pour eux, quelque chose de bien touchant : ces deux armées, qui s'efforçaient à l'envi de fêter l'arrivée d'un missionnaire, étaient en présence, il n'y avait pas plus d'un mois, dans le même lieu, avec les mêmes positions, l'un pour détruire notre religion qu'ils appelaient nouvelle, et l'autre pour défendre presqu'à regret ses propriétés et sa vie. La sainte Vierge, dont la bannière servait de drapeau au camp des néophytes, s'était, disaient-ils, montrée la reine de la paix, en portant la crainte dans l'âme des agresseurs; elle les avait tous disposés à la foi et à la charité, pour n'en faire qu'un peuple de frères. Les infidèles ont avoué, après leur conversion, que lorsqu'ils avaient vu la bannière de Marie, les armes leur étaient tombées des mains, sans savoir d'où provenait cet accablement subit qui s'était emparé de leurs membres, et qui dura pendant les trois jours que les deux partis restèrent en présence.

» Au lieu de leur ancien cri de guerre, ils firent entendre en notre honneur un chant religieux, composé par eux-mêmes ; ils n'épargnèrent pas la poudre que la charité leur rendait désormais inutile; enfin ils déposèrent leurs armes au pied de la sainte bannière.

» Chacun vint alors me saluer; ils étaient au moins cinq cents hommes; tous avaient eu soin, pour simuler ce combat plus au naturel, de se barbouiller la figure de noir et de rouge. Jugez de l'épaisse peinture que je devais avoir sur le nez.

» Après la prière, le P. Bataillon leur adressa quelques remercîments. Une grande partie de la nuit fut consacrée au chant des cantiques, à la récitation du chapelet et à l'instruction mutuelle entre les naturels. Depuis ce temps, deux villages, demeurés jusqu'alors dans les ténèbres, sont devenus *religieux* (c'est le nom qu'on donne aux convertis); on a bâti quatre églises bien simples, mais propres, je dirai même jolies pour le pays; on y fait, matin et soir, la prière en commun. A la fin du jour, quand l'île est plus recueillie et plus silencieuse, on entend de tout côté chanter des cantiques, réciter le chapelet et le catéchisme.

» Ma seule peine est de ne pouvoir encore aider le Père Bataillon dans la visite des malades; il est obligé de se multiplier pour faire les instructions publiques dans chacune des églises, situées au moins à deux lieues de distance les unes des autres. Je commence à comprendre et à parler la langue de ces îles; elle est bien douce; ses règles sont les mêmes dans tout l'archipel; quelques lettres de plus ou de moins, quelques mots changés, en font toute la différence.

» Les naturels récitent leurs prières avec un ensemble que je n'ai jamais vu en France. Ici, ce concert se retrouve partout; sur mille personnes auxquelles vous voyez faire le signe de la croix ensemble, vous n'en remarquez pas une qui blesse cet accord par un mouve-

ment de main ou trop lent ou trop rapide. Ils apprennent facilement les airs des hymnes ou des cantiques, et les répètent avec une précision capable de contenter un maître d'orchestre; leurs voix ailleurs ne seraient pas déplacées dans un concert musical de nos pays.

» ... Il me semble vous voir, en lisant cette lettre, chercher avec avidité quelques détails sur notre manière de vivre. N'allez pas trop vous apitoyer sur notre sort; il est difficile, à qui n'en a pas fait l'expérience, de comprendre jusqu'où peut aller la facilité donnée à l'homme de s'habituer aux misères de la vie; ajoutez-y une grace particulière dont Dieu veut bien aider notre faiblesse, et vous ne vous étonnerez plus qu'on puisse aussi bien dormir sur une claie de bambous, ou sur la terre couverte d'une simple natte, avec un oreiller de bois, qu'en Europe sur le lit le plus mollet; vous ne serez pas surpris qu'on mange quelques fruits, quelques racines, quelques poissons crus, ou des coquillages rôtis sur la braise, avec autant de plaisir qu'on prendrait en France le repas le mieux apprêté. On apprend ici à imiter l'Apôtre qui *savait être dans l'abondance et souffrir la disette*. Il nous faut aussi, à l'exemple de saint Paul, savoir *faire naufrage*. Il y a quelques jours que, traversant de la petite île à la grande, dans la pirogue de deux naturels, par un gros temps, nous chavirâmes, le P. Bataillon et moi; nous étions assez loin du rivage, je fus obligé de nager, et je sentis qu'une soutane, en ce cas, est assez embarrassante. Mon confrère fut soutenu par un de nos insulaires, et la pirogue renversée nous aida à nous maintenir sur l'eau, jusqu'à ce que nous pûmes toucher du pied le sable de la baie.

» Je ne vous parlerai ni des mœurs ni des usages des naturels de Wallis; ce sont à peu près les mêmes qu'à Futuna. Ces insulaires n'ont jamais été cannibales par goût; seulement ils avouent, non pas sans honte, l'avoir été autrefois par nécessité. Mais, s'ils épargnaient leur propre sang, ils ne ménageaient pas celui des étrangers; plus d'une fois ils ont brûlé de grands navires, et massacré leurs équipages. On leur reproche aussi d'avoir été voleurs; mais aujourd'hui ils aimeraient mieux, je crois, se laisser tuer, que de dérober une épingle. Ils sont très-intelligents et très-curieux d'apprendre; aussi les catéchumènes, après deux mois d'instruction, sont-ils, pour la plupart, assez au courant de la doctrine chrétienne.

» Depuis la construction de nos quatre églises dans la grande île, le nombre des catéchumènes était toujours allé en augmentant; bientôt il ne resta plus à l'idolâtrie que le seul village du roi et quelques familles éparses. Enfin, sans doute graces aux ferventes prières des Associés, Dieu nous a consolés, et le roi lui-même, avec les autres retardataires, a abjuré l'infidélité au mois d'octobre dernier. Sur-le-champ nous avons élevé une église dans son village même, c'est la sixième; de sorte qu'aujourd'hui l'île entière d'Ouvéa a renoncé aux idoles, et tous les habitants chantent d'une commune voix les louanges du vrai Dieu. Sans doute, il reste encore beaucoup à faire, nous ne sommes ni au bout de nos travaux ni à la fin de nos épreuves; mais n'est-ce pas avec les larmes qu'on arrose la semence évangélique? *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua.* »

Lettre du même à sa mère.

Ouvea (Wallis) 9 mai 1842.

« Nous sommes maintenant en pays catholique ; la population presqu'entière de Wallis est baptisée ; et ce qui reste d'indigènes se prépare à recevoir le même sacrement de la main de Mgr le vicaire apostolique. La conversion de cette île a été marquée au coin de la croix....

» Quel changement en quatre mois ! l'île est maintenant renouvelée de manière à ne plus la reconnaître. Ces pauvres naturels comprennent enfin le prix de la Foi qu'ils ont embrassée. Le roi se trouvait, il y a quelques jours, à bord de la goëlette de la mission avec un certain nombre des principaux indigènes ; après avoir tout examiné dans le plus grand détail, il dit aux chefs qui l'escortaient : « Toutes les richesses des blancs sont pour moi peu de chose ; le seul bien cher à mon cœur, c'est la religion chrétienne, c'est la connaissance du Dieu qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous. » Puis, se retournant vers le P. Bataillon : « Je te remercie, lui dit-il, de ton affection pour moi ; j'étais ignorant, je te repoussais, je voulais te chasser ; mais tu nous aimais, tu as pris patience, tu as beaucoup souffert ; merci ! » En disant ces paroles, de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Que la grace est puissante ! *Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ.*

» Cette île est, pour le moment, l'image de la primitive Eglise. Foi vive, charité ardente, grande délicatesse de conscience, avidité insatiable pour la parole de Dieu, telles sont les vertus que nous y voyons fleurir.

Après les premiers baptêmes, quelques chefs puissants, fatigués de l'empressement de la foule à solliciter la même grace, exerçaient mille avanies contre les nouveaux néophytes, mais sans pouvoir les intimider : « Ils sont les maîtres de nos biens, me disait un de ces bons naturels; qu'ils en fassent ce qu'ils voudront : libre à eux de nous ôter même la vie, si bon leur semble ; mais qu'ils nous laissent notre religion, et nous sommes contents. »

» Un jour, je vis dans une case une femme occupée à remplir une tâche vraiment accablante; je ne pus m'empêcher d'en marquer hautement mon indignation : « Sois donc tranquille, me dit-elle en souriant, tous les objets qu'on nous ravit ne sont que des bagatelles; notre richesse n'est-elle pas aux cieux? » Cette pensée du ciel leur fait désirer la mort avec une ardeur incroyable. J'avais baptisé un jeune malade que j'allai voir, au bout de quelque temps; il pleurait, je crus que ces larmes étaient arrachées par la douleur : « Non, non, me dit-il, je pleure du désir d'aller au ciel. »

» L'esprit de foi qui anime nos Océaniens se révèle surtout lorsqu'un de leurs frères va mourir. Alors les parents et les voisins se réunissent autour de lui pour prier. A peine a-t-il rendu le dernier soupir que chacun répète : « Qu'il est heureux ! il a touché au port ! qu'il est digne d'envie ! » Aussitôt commence le chant des cantiques qu'on entremêle de prières et de la récitation du chapelet; ces pieux exercices ne se terminent qu'à l'instant où l'on quitte le cimetière. Avant de s'occuper des funérailles, on lave soigneusement le corps du défunt, on lui met un *vara* neuf (c'est le morceau d'étoffe

en feuilles d'arbres qui sert de vêtement aux insulaires) ; on le pare de ses ornements les plus précieux, comme aux jours de fête, et surtout de son chapelet et de sa médaille, véritable trésor pour un néophyte. Ses cheveux, bien peignés, sont, ainsi que tout le corps, arrosés d'une huile odoriférante. En cet état il demeure exposé, au milieu de sa maison, sur une large pièce d'étoffe repliée plusieurs fois autour de son corps. Là, il reçoit la visite de ses parents et de ses amis qui viennent s'associer aux chants et aux prières. Il est ensuite porté à l'église, enveloppé de la même étoffe sur laquelle il était exposé ; puis, les naturels l'accompagnent au cimetière en récitant à haute voix le chapelet.

» Les fidèles passent ordinairement la moitié de leurs nuits en prières, en instructions mutuelles, chant de cantiques, et récitation du chapelet. Cette ardeur pour les exercices de piété est uniquement l'effet de la grace. Nous avons même été obligés, par prudence, de nous opposer à une pratique bien capable d'étonner, dans de pauvres Océaniens : plusieurs d'entre eux, pour se préparer au baptême, se retiraient, deux ou trois jours dans les bois, ne mangeant rien, ou tout au plus quelques fruits sauvages.

» Oui, la grace a vraiment opéré de grands prodiges dans cette île : aux jours mauvais où la Foi semblait presque s'éteindre, un néophyte, très-puissant à Wallis, accompagné d'un bon nombre de ses gens armés, se trouva face à face avec un grand chef infidèle, qui à diverses reprises avait tenté de le faire périr. Nous étions nous-mêmes présents, bénissant Dieu de cette rencontre que nous savions bien devoir tourner à la gloire

de la religion. Le chef infidèle, assis à terre, et la tête tristement baissée, attendait le coup de hache, qu'il savait n'avoir que trop bien mérité. Que fera le catéchumène? Il s'approche, va s'asseoir devant son ennemi : « Tu as cherché plusieurs fois à m'assassiner, lui dit-il; tu n'as pour moi que de la haine, mais sache que la religion dont tu es persécuteur m'ordonne de te pardonner; c'est à elle que tu dois la vie. » Puis il l'embrasse avec une effusion qui arrache des larmes à l'infidèle. Quelques instants après, ce dernier se faisait inscrire, avec sa famille, au nombre des catéchumènes.

» Je voudrais pouvoir vous raconter tous les traits édifiants dont nous avons été les témoins; mais le temps me presse, je suis obligé de partir pour ma paroisse, à trois lieues de notre établissement principal, afin d'y préparer les chrétiens à la première communion. Depuis que le baptême a été conféré, je suis en plein exercice du saint ministère, et je vous assure que l'ouvrage ne manque pas; car avec des néophytes si avides d'instructions et en même temps d'une conscience si timorée, on passerait les jours et les nuits au confessionnal, si on voulait les croire. Que toutes les saintes âmes qui par leurs prières ont obtenu la conversion de Wallis, veuillent bien demander pour cette île la persévérance; nos fervents néophytes seront un jour leur couronne dans le ciel. Priez beaucoup, vous aussi, mes chers parents, afin que le bon Dieu donne l'accroissement à la bonne semence répandue parmi nos pauvres peuples, et que vous ayez aussi votre part à la récompense que Dieu prépare aux ouvriers de cette nouvelle vigne. Moïse, sur la montagne, les mains élevées vers le ciel, méritait la

victoire, tandis que les Israélites étaient à combattre dans la plaine.... »

Lettre du même missionnaire à sa famille.

Tonga, 11 juillet 1842.

« Je suis vraiment pèlerin sur cette terre; depuis la date de ma précédente lettre, j'ai fait une longue traversée, et me voici à Tonga. Mais je n'ai pas tout dit sur nos bons néophytes de Wallis, et c'est avec plaisir que je reviens à leur éloge. J'étais allé, le 16 mai, préparer mes paroissiens de St-Pierre à leur première communion. Ce fut un bien beau jour que celui-là. Quelle foi dans ces pauvres insulaires! Depuis longtemps la messe d'action de graces était finie, et aucun d'eux n'était encore sorti de la chapelle; ils étaient comme anéantis dans la pensée de leur bonheur. En vain je les engageai à se retirer pour quelques instants, je fus obligé d'en venir à un ordre formel; ils seraient, je crois, restés là jusqu'à la nuit.

» Le 23 mai, le roi fut baptisé avec un bon nombre de chefs qui l'avaient attendu, pour recevoir avec lui le sacrement de la régénération. A la suite de cette auguste cérémonie, il fut décidé que le Père Viard resterait auprès du Père Bataillon, et que j'accompagnerais Mgr le Vicaire apostolique avec les Pères Servant, Roulleaux et deux frères. Mgr de Maronée avait promis au roi de le conduire aux archipels voisins, à la recherche de son frère, parti de Wallis au mois de décembre 1840, sur une simple pirogue, avec quelques indigènes d'Ouvea et de

Tonga. Le prince voulut se faire accompagner d'une trentaine de ses sujets ; nous emmenions aussi quelques catéchistes. L'embarquement eut lieu le 27 mai : quelle séparation déchirante ! ce n'étaient que pleurs, que cris et gémissements qui portaient la désolation dans ma pauvre âme. Mes bons paroissiens de Saint-Pierre étaient venus me rendre leur dernière visite ; ils m'avaient apporté, pour mon voyage, quelques pièces d'étoffe du pays, quelques paniers d'ignames, et une quarantaine de gourdes pleines d'huile parfumée. Prosternés dans l'église, ils attendaient le moment de mon départ pour me faire leurs adieux. Pour moi, craignant de me laisser aller à une trop grande sensibilité, je partis secrètement.

» Le lendemain, nous levâmes l'ancre et nous fîmes voile pour Futuna. Oh ! qu'il m'en coûta d'abandonner ma chère île de Wallis ! Avant de sortir de la rade, le Père Bataillon vint m'embrasser une dernière fois ; j'avais le cœur brisé ; je fis vainement des efforts pour lui dire adieu ; mes larmes coulèrent, mais ma bouche resta muette. Plus accoutumé que moi à la vie de renoncement, cet excellent confrère me montra le Ciel en disant : *Encore un sacrifice !* Alors la pensée de cette parole du Seigneur vint me fortifier : *Celui qui abandonnera pour moi son père ou sa mère ou ses frères... retrouvera le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre.*

» Le jour suivant nous arrivâmes à Futuna. Dans la première pirogue qui acosta le navire, se trouvait l'un des meurtriers du Père Chanel, et dans la seconde celui-là même qui avait donné le dernier coup au martyr, le trop fameux Musu-Musu. Ce dernier était roi d'une partie de l'île ; il venait nous inviter à descendre

chez lui, où les néophytes d'Ouvea s'étaient réunis pour passer ensemble le saint jour du dimanche. Néanmoins, il ne fit son invitation qu'au roi de Wallis; il était trop honteux, m'a-t-il dit plus tard, pour l'adresser aux *parents* de celui qu'il avait eu le malheur d'assassiner. Cependant il se présentait sans crainte, bien convaincu que la main du prêtre ne sait que répandre des bénédictions, et sa bouche des paroles de paix. Nous débarquâmes. Grand Dieu! quel changement nous avons trouvé dans cette île!

» Il paraît certain que la mort du P. Chanel avait consterné la majeure partie des indigènes; mais les meurtriers étaient puissants, et on se contenta de murmurer contre eux en secret. Les coups de la Providence parlèrent plus haut que l'indignation populaire. Le roi tomba bientôt dans un état de langueur qui fit désespérer de ses jours; il était d'un embonpoint extraordinaire, et il devint en peu de temps d'une maigreur effrayante. Son principal complice ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Des douleurs intolérables donnèrent à son agonie tous les caractères d'une vengeance divine. Peu après leurs funérailles, arriva dans l'île le jeune *Sam-Kélétony*, ce fervent catéchiste qui avait quitté Futuna après le martyre de notre confrère. Son zèle et sa prudence achevèrent ce que la mort des deux principaux coupables avait commencé; il se fit en notre faveur un prompt changement dans les esprits; le parti des vainqueurs et celui des vaincus rivalisèrent d'empressement à se faire instruire par les catéchumènes du Père Chanel; les *Tapus* furent abolis, les idoles brûlées, et pour exprimer par un acte public

la reconnaissance du pays envers l'auteur de leur conversion, la moitié de l'île décerna l'autorité royale au jeune catéchiste *Sam-Kélétoni*. Ce jeune chef joint à un excellent caractère et à une bravoure éprouvée, une expérience peu commune, qu'il doit à ses voyages sur des navires européens. On trouverait difficilement dans tous ces archipels un homme plus capable de rendre un peuple heureux. Une autre fraction de la population indigène resta sous le commandement de *Musu-Musu ;* mais, pour former deux camps, les naturels n'en vivaient pas moins amis, en attendant l'arrivée de l'évêque qui désignerait, disait-il, celui qui devait régner. Mgr Pompallier leur a fait observer que l'île était bien petite pour avoir deux rois, que l'unité de gouvernement préviendrait le retour des guerres intestines qui les avaient jusque-là rendus si malheureux, et qu'ils feraient bien de porter leurs suffrages sur un même chef. On suivit son conseil, et *Sam-Kélétoni* fut élu à l'unanimité.

» Cependant il me tardait d'aller visiter nos néophytes d'*Ouvea*, et de revoir notre ancienne demeure de *Poï*. A peine quelques piliers de notre case restaient encore debout. Je reconnus le lieu où j'étais ordinairement assis auprès du Père Chanel; je vis l'endroit où il avait reçu la couronne du martyre; les gens du village, réunis autour de moi, racontèrent de nouveau les particularités qu'ils avaient apprises, et celles dont ils avaient été témoins. Dans le lieu où avait reposé la tête du Père, nous remarquâmes comme beaucoup de taches de sang sur le pavé de la maison. Les naturels nous dirent qu'ils avaient toujours vu ces taches, qu'elles avaient été long-temps d'un beau rouge, que

la pluie les avait effacées peu à peu, mais que personne n'avait osé y toucher. Je n'ai rien appris de nouveau sur les derniers instants du Père Chanel, sinon qu'en voulant parer le fatal coup de casse-tête, il avait eu un bras cassé, et qu'au moment de sa mort toutes les personnes présentes entendirent au-dessus de la case un bruit semblable à un coup de canon.

» Monseigneur a dit la messe, quelques jours après, sur le théâtre même du crime; par son ordre, on a creusé le sol à l'endroit où était tombée la tête du Père; il était encore rouge de sang. Je passai la nuit à visiter les habitants du village où s'était tramée la mort de notre heureux confrère, et à les fortifier dans leurs nouvelles dispositions. J'allai aussi voir l'assassin; il me dit de prier Monseigneur d'avoir pitié de lui et de tout son peuple, et de laisser un prêtre pour les instruire; il me témoigna un grand repentir de son crime, qu'il n'avait commis, disait-il, qu'à regret, et pour obéir au roi.

» Pendant notre séjour à Futuna, le roi *Sam-Kélétoni* fut baptisé avec sa femme et sa petite-fille. Toute la population ayant demandé avec larmes qu'on lui accordât la même faveur, nous nous mîmes aussitôt en devoir d'achever leur instruction, avec l'aide des catéchistes d'Ouvéa, et après dix jours de préparation, monseigneur donna le baptême et la confirmation à cent quatorze insulaires. La messe fut célébrée dans la maison de ces rois à qui l'on servait naguères, pour déjeûner, jusqu'à quatorze hommes rôtis; elle avait bien besoin d'être purifiée par l'immolation du Dieu qui est venu abolir les sacrifices humains.... »

Lettre du Frère Joseph Luzy au P. Convert, Mariste.

Wallis, 8 novembre 1842.

» Depuis bien long-temps j'attends de vos nouvelles, mais toujours en vain. Souvent je me dis à moi-même : Le P. Convert viendra, et toujours je suis trompé. Que sont devenus ces fervents amis qui, tant de fois, lorsque j'étais en France, me disaient : « Nous nous reverrons dans peu... ? » Ce peu dure beaucoup; que craignent-ils? Est-ce le voyage de la mer? si l'on y est un peu malade, on se porte mieux après. Ont-ils peur d'être tués et mangés? Ils ne seraient pas les premiers; mais être *tué*, c'est peu de chose; *mangé*, c'est moins encore : et d'ailleurs, ne serait-ce pas tant mieux pour eux? ils partageraient la récompense de notre bon Père Chanel. Pour moi, je ne dois pas vous le cacher, au moment de la persécution, quand l'ordre était donné de nous faire mourir, j'aurais voulu que cet ordre s'accomplît pour moi comme pour le Père Chanel; avec lui, maintenant, je jouirais de la présence de Dieu.

» Aujourd'hui encore, si quelques-uns de mes compatriotes veulent venir me remplacer à Ouvéa, j'irai avec plaisir dans une autre île aussi dangereuse que celle où nous avons eu le bonheur de faire adorer notre grand Dieu. Avant notre arrivée, Wallis, au dire de tout le monde, était celle de toutes les îles voisines qui offrait le plus de périls. On peut en citer de bien tristes preuves. Un jour les insulaires massacrèrent un capitaine et tout son équipage, composé de trente à trente-deux personnes; le navire fut pillé, puis brûlé et coulé à fond, pour ne

laisser aucune trace du crime. Un autre jour ils égorgèrent douze à quinze matelots d'une goëlette qui avait essayé de débarquer; et combien d'atrocités semblables ces insulaires n'ont-ils pas encore commises!

» Voyez quelle heureuse révolution s'est faite! Wallis est à présent un séjour aussi édifiant que fréquenté. Ses habitants ont abandonné leurs vieilles habitudes, ils ne tuent plus, ils ne volent plus, ils sont doux et affables, et en ce moment même six navires sont à l'ancre tout près de cette côte jadis inhospitalière. Il est consolant pour nous d'entendre ces bons sauvages nous attribuer ce changement qui les étonnne comme nous. Vous pouvez juger de l'attachement qu'ils ont pour nos pères par celui qu'ils me témoignent, à moi qui ne suis qu'un misérable frère, et qui ne cesse de les gronder. Dernièrement je leur annonçai que j'allais partir, que l'*Epicopo*, notre grand chef à nous, avait envoyé son navire exprès pour m'emmener, qu'il me voulait près de lui. Ils en furent tout désolés. Depuis lors ils se tiennent toujours auprès de moi, et me pressent de mille questions. « Qui nous guérira, quand nous serons malades? qui pansera nos plaies? me disaient-ils l'autre jour. — Ce sera le frère qui viendra me remplacer. — Oh! mais il ne sera pas si bon que toi. — Il sera bien meilleur, et puis il n'aura pas beaucoup de peine à l'être, puisque je suis toujours à vous gronder. — Ta colère est pour rire, mais lui ce sera pour tout de bon. »

» Le roi lui-même, ayant su que j'étais allé hier à bord de la goëlette qui est mouillée à une lieue et demie de notre habitation, est venu s'informer si j'avais emporté mes malles; et quand il a su que tout

était prêt pour mon départ, il a donné ordre de l'avertir de mon retour au rivage, son intention étant de me lier et de me cacher jusqu'à ce que le navire ait levé l'ancre. Je suis depuis long-temps dans son île, donc il me faut toujours y demeurer; voilà comment raisonne le cœur de ce bon roi et de ses sujets.

» .... Mes occupations sont toujours à peu près les mêmes. Je suis chargé de la sacristie de nos neuf églises ou chapelles; je continue à faire des confessionnaux, des tables de communion, des tabernacles; je façonne aussi des robes, des chemises et autres vêtements pour nos insulaires, qui sont comme nous les enfants de Jésus et de Marie. Priez pour moi, mon révérend Père, et ne m'oubliez pas au *Memento* de la messe. »

Le sol brûlant de l'Afrique, non moins que les autres portions du globe, est sillonné aussi par nos missionnaires catholiques. De nombreuses chrétientés, des missions importantes fleurissent dans ces contrées, et l'Eglise y recueille des fruits plus ou moins abondants. Telles sont les missions des deux Guinées, de Madagascar, celles des PP. Dominicains au Cap de Bonne-Espérance, des PP. Capucins à Tunis, des Mineurs réformés à Tripoli de Barbarie, dans la Haute-Egypte, des Lazaristes à Alexandrie, dans l'Abyssinie et le Sennaar, etc. Toutefois un intérêt plus vif semble être attaché aux progrès de notre foi dans cette partie de l'Afrique, dite *Algérie*, que la valeur de nos armes a rendue française. On aime à suivre sur ce sol conquis la marche de la civilisation avec celle du christianisme renaissant sur ces mêmes plages où jadis il fut si florissant. Nous allons donc porter de préférence nos regards sur la *mission de l'Algérie*, et recueillir avec un pieux respect quelques-unes des paroles brûlantes de charité du pieux prélat que la Providence a placé le premier sur le siége d'Alger, et qui, après avoir tout ranimé sur cette terre si long-temps inféconde, va, dans les prières et les austérités du cloître, attirer sur elle de nouvelles bénédictions.

Max... de M***.

MISSIONS D'AFRIQUE.

XVI

LA CHRÉTIENTÉ DE L'ALGÉRIE.

Lettre de Mgr l'évêque d'Alger, au conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Lyon.

Alger, 17 août 1839.

« Depuis quinze jours je cherche inutilement un moment favorable pour accomplir une promesse devenue pour moi doublement chère et sacrée; je ne le trouve pas, et force m'est de vous écrire ce matin, quelques heures à peine avant le départ du courrier, et parmi toutes sortes de préoccupations d'un ministère qui, de jour en jour, dévore de plus en plus ma vie.

» Donc vous excuserez, et, si vous croyez devoir joindre cette lettre à la première, vos pieux lecteurs excuseront avec vous tout ce qu'aura nécessairement d'incomplet ce rapport précipité. Je n'ai pu retenir mes larmes, et mon cœur battait avec violence quand, à la réception du dernier numéro des Annales, j'ai reconnu ma lettre de Bone, à peu près aussi pressée que celle-ci, jointe aux admirables lettres du saint et bienheureux

M. Petit : *Amodo requiescit à laboribus suis* [1]. Quelle œuvre que la vôtre ! laissez-moi mieux dire, quelle œuvre que la nôtre ! quelle union ! peut-être, à quelques égards, est-elle plus touchante que celle des premières églises, moins éloignées les unes des autres que nous ne le sommes en ces derniers temps... Oh ! si nous rappelions leur ferveur ! Mais voici.

» A peine étais-je arrivé, le 1er mai à Alger, qu'il fallut célébrer, au milieu des flots d'une population peu accoutumée encore à ces pompes sacrées, la fête de l'apôtre saint Philippe, patron du nouveau diocèse et du roi des Français. Puis vinrent les beaux jours de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu, et déjà de nouveaux voyages nous réclamaient. Toutefois, graces au pieux empressement (je sens toute la force de ces expressions et je dois les répéter), graces au pieux empressement de toutes les autorités, la fête de saint Philippe produisit, dans toute la ville d'Alger, une impression remarquable et qui subsiste encore ; nous-mêmes nous nous en entretenons souvent, et toujours avec une nouvelle émotion. Ne me demandez pas des détails, ma première lettre n'en contenait presque point, et aujourd'hui moins qu'alors j'oserais essayer de vous en donner ; je ne finirais pas.... Avec le gracieux mois de mai, nous ouvrîmes, dans des transports de joie, les exercices bien autrement gracieux du mois bien-aimé de Marie. Deux jours après, et dans des transports nouveaux partagés par toute la population, par l'armée surtout, je bénissais, ainsi que je vous l'avais annoncé, la

[1] « Maintenant il se repose de ses travaux. » — Voir ces lettres de M. Petit, ci-dessus. (*Missions d'Amérique.*)

mosquée extérieure de la Casbah, que je dédiai à la sainte Croix, dont elle porte le glorieux nom. A la Casbah, sur sa mosquée, là où il y a neuf ans à peine brillait le cruel Croissant, la Croix brille à son tour; mais quelle différence de clarté, ô mon Dieu!... Nous arrivions sur les plus hauts degrés de l'étrange rue qui monte à la Casbah; nous comptions dans notre cortège un vieux et saint religieux, le P. Gervais, qui depuis quarante années, chargé de visiter et de consoler les esclaves chrétiens, n'a cessé d'édifier la population musulmane elle-même[1]. Au moment où il aperçut la nouvelle croix, il chancela, ses forces l'abandonnèrent; il était si attendri, qu'il en eût pu mourir; c'est que sur cette même place s'élevait autrefois un figuier, aux branches duquel on suspendait les têtes des Chrétiens condamnés au dernier supplice. Cet affreux spectacle avait souvent désolé le cœur du bon religieux; on raconte qu'une nuit il courut les plus grands périls en venant arracher, aux jeux impies et barbares des janissaires, un nombre considérable de têtes qu'ils y avaient appendues; il voulait leur donner, au péril de sa propre vie, les derniers honneurs de la sépulture chrétienne. Qui lui eût dit alors que de ce même figuier un évêque d'Alger ferait faire deux croix, en mémoire de la bénédiction et de la consécration de la mosquée, et que sur ce pavé le premier diacre de la nouvelle église d'Afrique serait ordonné? ce que je fis la veille de la Trinité, et en attendant qu'il soit ordonné prêtre sur les ruines sacrées

[1] Il m'a remis un crucifix donné et indulgencié par Benoît XIV, le 24 novembre 1750, pour recueillir les derniers soupirs de ces pauvres chrétiens.

d'Hippone. Cette cérémonie aura lieu, du moins je l'espère, le 28 de ce mois, le jour même de la fête de saint Augustin. Depuis ce moment un commencement de service régulier a été établi à Sainte-Croix d'Alger; j'y veux déposer une parcelle de la vraie Croix, tombée entre les mains des pirates algériens, il y a cinquante-cinq ans, et retrouvée par moi, avec une très-belle madone, d'une manière extrêmement touchante.

» Après la prise de Gigelly, j'ai célébré à la Casbah un service pour le jeune et brave commandant Horain, blessé en combattant aux premiers rangs, et mort peu de jours après à Bougie en héros chrétien. Il a comblé de joie l'excellent missionnaire de Bougie, qui, malade lui-même, lui prodiguait les plus tendres soins. Son admirable exemple fit sur les soldats blessés avec lui une telle impression, que deux d'entre eux, appartenant à la légion étrangère, protestants, demandèrent à rentrer dans le sein de l'Eglise, abjurèrent courageusement leurs erreurs, et moururent dans les plus vifs sentiments de foi, de résignation et de piété.

» Malgré moi je vous donne des détails. Avant de quitter de nouveau Alger, j'eus le bonheur de faire faire la première communion le jour de la Fête-Dieu, et trois jours après de donner la Confirmation à un très-grand nombre d'enfants, préparés, autant que possible, comme nous les préparions à Saint-Sulpice, de délicieuse mémoire. Le dimanche dans l'octave nous fîmes, pour la première fois, une procession dont il serait impossible de donner une exacte idée, tant elle fut remarquable, tant fut profonde et sainte l'impression qu'elle fit aussi bien sur les indigènes que sur les Européens, charmés

de cette image de la patrie. Le roi m'avait envoyé tout exprès un dais magnifique; douze des principaux habitants, hommes pleins de foi, en portaient les cordons et les bâtons; toute la troupe, sur le passage du Saint-Sacrement, était tombée à genoux; de guerrières fanfares se mêlaient à nos sacrés cantiques.... Mes yeux s'emplissent encore de larmes. J'ai eu la bienheureuse certitude que la population indigène qui a pu assister à cette cérémonie, si étrange pour elle, en a été extrêmement touchée et nullement offensée; bien au contraire. Toutefois, et par prudence, la procession ne se déploya que sur la nouvelle place de l'évêché, de telle sorte qu'elle ne put réveiller aucune susceptibilité. En France, presque par toutes nos villes, à Bordeaux, par exemple, rien n'est beau comme le solennel déploiement des processions qui, chaque année, se font à cette époque avec un magnifique appareil. Ici, ce nous semblait du moins, c'était plus belle chose encore que le Saint-Sacrement planant en quelque façon du haut du reposoir parmi les fleurs et l'encens, au milieu du plus profond recueillement, sur la ville des pirates.

» Une des personnes qui furent les plus frappées de ce triomphe pacifique de la religion, et sur le front de laquelle j'ai pu répandre plus tard les eaux de la grace, présentait bien elle-même à l'observateur un sujet singulièrement touchant de graves réflexions; je veux parler d'Aïcha, aujourd'hui Marie-Antoinette, car elle ne peut plus supporter d'autre nom. Cette dame, femme du bey de Constantine, dont tous les journaux ont parlé, il y a quatre mois bientôt, grace à ma médiation, et par la généreuse entremise du gouverneur de Constantine,

avait échappé aux plus pressants périls ; elle était rendue à elle-même. J'ai pu consciencieusement étudier, éprouver ses plus intimes dispositions. Or, je n'ai pas d'expressions pour dire ce que les commencements de la Foi et la première aurore de l'Evangile ont produit sur cette âme toute neuve et complètement changée ; ainsi plus de goût pour des parures, naguère son unique consolation ; ainsi travail manuel, assidu, continuel ; ainsi paix profonde, douce et inaltérable joie. « A présent, me disait-elle en souriant, il y a peu de jours, je suis comme l'anneau que vous portez à votre doigt ; il ne vous quitte jamais, vous le tournez sans cesse à votre gré, du côté où vous le laissez il demeure ; c'est moi entre les mains de Dieu. » Elle m'avait vu entrer à Constantine, le jour de mon arrivée, avec le général Galbois, à la tête de sa colonne d'expédition ; à peu près captive alors et recherchée par les espions d'Achmet, qui cherchaient à la surprendre et à l'enlever, la vue d'un évêque fit sur elle une impression subite et extraordinaire ; sur-le-champ elle me fit écrire pour me demander de la sauver ; trois semaines après, elle attachait ses yeux avides sur le beau tableau de la rédemption des captifs dans la régence d'Alger, dont M. le ministre de la guerre a orné l'évêché ; et prenant avec vivacité une croix que je lui montrai, en lui faisant remarquer qu'elle brillait sur le froc des religieux de la Merci, comme sur le cœur de l'évêque, elle la suspendait à son cou, la couvrait de ses embrassements, répétant avec un inexprimable attendrissement : « Sers-moi de père, je serai ta fille ; je suis chrétienne. » Et, dans le vrai, on la croit née à Gênes, tombée en captivité à l'âge de cinq ou six mois, vendue

à Smyrne, à Alexandrie, à Tunis. Donnée à Achmet-Bey par Ben-Aïssa, celui-ci la regardait si bien comme une chrétienne, que l'ayant un vendredi presque égorgée (elle avait reçu cinq coups de yatagan) : « Tu ne mérites pas, lui dit-il, de mourir le saint jour de la prière des Musulmans ; tu mourras demain samedi. » C'était encore un samedi qu'elle avait été arrachée à une autre mort. Elle a environ dix-neuf ans ; elle est d'un jugement et d'une candeur qui étonnent, après une vie pareille. Quelque jour, je vous adresserai à son sujet de très-intéressants détails ; je ne voulais pas vous en parler encore, mais je n'ai pu résister ; et puis je voulais faire connaître une partie de la vérité au sujet de ce coup de Providence si étrangement travesti par les feuilles publiques.

» Parti pour Oran le 6 juin, à bord du Tartare, j'y arrivai deux jours après, et j'y fus reçu de manière à me couvrir de confusion ; tous à l'envi m'accablaient des témoignages de leur joie et de leur amour. J'ai passé quinze jours dans la province, en courses et en visites continuelles parmi nos six mille chrétiens, sous la tente des chefs arabes avec lesquels nous mangions à la façon du désert, sur la mer, à Arsew, à Mostaganem, enfin partout, bénissant Dieu du plus profond de mon cœur de ce que je rencontrais d'excellentes dispositions de la part des indigènes eux-mêmes.

» Une première communion assez nombreuse, accompagnée de la confirmation, plusieurs baptêmes, entre autres celui de tous les enfants d'une famille juive d'Alger, dont deux capables d'instruction ; la bénédiction d'une mosquée, dédiée le 24 juin, à Mostaganem, en

l'honneur de saint Jean-Baptiste ; un établissement de sœurs, préparé à Oran même, ainsi qu'une société de charité ; les secours religieux définitivement assurés à nos braves soldats, dont pas un seul ne meurt sans les réclamer ; une vieille chapelle en ruines bientôt restaurée à Mers-el-Kébir ; une autre projetée à deux lieues d'Oran, sur les bords du lac salé de Mers-Erguin ; les camps, les cimetières bénits, etc. ; voilà, en abrégé, ce que Dieu m'a donné de faire durant quinze jours si vite enfuis. Je vais, grace à vous, envoyer un vicaire de plus à Oran, où déjà, depuis le mois d'avril, le gouvernement en reconnaît un ; il desservira les deux nouvelles chapelles.... Sur le sommet du fort de Mers-el-Kébir, on me montra la tombe d'un commandant supérieur de marine, qui mourut de joie il y a quelques années, le jour même de la prise instantanée du fort et de ses formidables dépendances ; le lendemain je célébrai la messe pour lui.

» A Mostaganem j'ai reçu un accueil extraordinaire de la part de tous, des cavaliers qui faisaient la *fantasia*, aussi bien que de la tribu qui nous improvisait un divan de paille nouvelle, et des Turcs qui me faisaient bénir, au bruit du canon, un feu de Saint-Jean préparé par eux. L'oukel même d'Abd-el-Kader se joignit à cet élan général, ainsi que le muphti, homme de beaucoup d'esprit, à qui je donnai à traduire une lettre fort expressive, que je venais de recevoir des principaux habitants de Constantine, le hakem et son vénérable père. En retour, j'ai promis d'envoyer dans cette ville un prêtre instituteur, d'orner la jolie petite mosquée qu'on m'a préparée et donnée pour église, les indigènes aidant....

Avec vous encore c'est possible, *tout* sera possible... Deux baptêmes et une quête abondante pour les pauvres, chrétiens ou musulmans, consacrèrent avec les prières de l'Eglise ce nouveau sanctuaire. A ce propos, je veux vous faire fabriquer par les indigènes eux-mêmes une lampe en bronze, composée de débris de lampes musulmanes des cinq mosquées converties tout-à-l'heure en églises chrétiennes, tribut de gratitude et de piété filiale envers le glorieux saint Exupère ; elle représentera, par sa douce lumière auprès de ces restes sacrés, ce qui brûle au fond de nos âmes justement reconnaissantes.

» Les moments se pressent ; le courrier va partir bientôt, je me hâte, sauf à revenir sur le voyage d'Oran. Si ce n'était pas vous fatiguer, je vous enverrais des lettres que je reçois des Arabes avec lesquels je suis en relation continuelle, et d'autres encore. Le Scheik-el-Arab, ou le *serpent du désert*, m'a envoyé des présents ; et, après m'avoir prié de venir, avec deux mille cavaliers d'escorte, passer quelques jours auprès de lui, il demande avec instance maintenant un prêtre et *mes enfants les médecins*, « je veux dire, par là, les sœurs qui pratiquent la médecine » (textuellement traduit).

» A Constantine, les indigènes fondent sous les auspices de saint Joseph un hospice civil que desserviront les sœurs. Des prières universelles ont été faites dans les mosquées et l'intérieur des familles, pour demander à Dieu la conservation des jours précieux d'une excellente sœur malade. Ils se sont adressés à moi pour l'achat des lits, des draps, etc. ; j'ai dû m'associer à la fondation, et je l'irai bénir dès que je pourrai recommencer mes

voyages, dont il plaise à Dieu de féconder les suites comme il en a agréé les prémices !....

» Ici, j'ai fait faire la première communion à cent vingt soldats, par divisions de vingt-cinq ou trente, publiquement, à notre église de Saint-Philippe, mais sans aucune affectation et avec une admirable piété. Une fois quinze, une autre fois vingt-cinq, vinrent me demander le saint scapulaire. Je prépare une trentaine de condamnés militaires tout-à-fait dignes d'intérêt. Ce n'est pas sur le front seul de Marie-Antoinette que l'eau sainte a coulé depuis ma dernière lettre; je regrette de ne pouvoir m'exprimer autrement.... Que serait-ce, si nous pouvions dire ce que partout, au chevet des mourants, dans les villes mêmes et les campagnes, la mort nous a donné à recueillir ?

Le 5 juillet, pour célébrer l'anniversaire de la conquête, une loterie de charité fut tirée dans la cour de l'évêché, et produisit environ quatre mille francs, avec lesquels l'association des Dames de charité fonde en ce moment une maison de pauvres orphelines, dans un local gratuitement offert par l'administration des domaines. J'ai béni la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph; je me dispose à bénir encore une mosquée qui servait de magasin depuis quelques années. Les Musulmans aiment mieux voir leurs temples convertis en églises, que changés en magasins ou destinés à des emplois profanes. J'ai envoyé un prêtre à la Calle; avec des briques et des planches que lui envoie son charitable confrère de Bone, il essaie de rebâtir son église, dont les ruines vont être relevées; vous savez par qui en grande partie. A Delhy-Ibrahim, une nouvelle église va être construite, en at-

tendant qu'on puisse travailler à celle de Bouffarick, où nous avons transformé notre espèce de chapelle en ambulance. A Oran, il y a à peine une chapelle ouverte en partie et sans ornements ni vases sacrés; nous allons y pourvoir. Nous voudrions, indépendamment de l'établissement nouveau des Sœurs pour les malades et les jeunes filles, y appeler des Frères.

» Touché de notre misère et des dispositions qui *éclatent* autour de nous, le gouvernement a augmenté mon traitement de trois mille francs, et m'a donné six prêtres de plus. L'Association de la Propagation de la Foi fait le reste; à elle nous devons les premiers fondements d'un petit séminaire; à elle la première église de Philippeville, à qui je donne aussi un curé. En dix mois, quatorze cents habitants y sont accourus; c'est une étonnante chose à tous égards.... Mais ma plume, qui se presse de plus en plus, qui court, pour ainsi dire au hasard, qui est impatiente de tout répandre dans votre cœur et dans celui de vos bien-aimés associés, ma plume est prête à tomber de ma main trop fatiguée, et que je ne peux refuser à un ministère fort grave et fort touchant, pour lequel on la réclame avec des instances irrésistibles. J'espère pouvoir partir le 22 pour Bougie, Gigelly, Philippeville, Bone, la Calle, Constantine. En trois semaines, je peux faire cette course.

» Le 25, je célébrerai, non loin de son tombeau, la fête de saint Louis et l'anniversaire de la fondation de l'évêché d'Alger (l'ordonnance fut signée ce jour-là). Le 28, je poserai et bénirai la première pierre du monument que tous les évêques de France font élever par moi, leur indigne frère, à la mémoire fraternelle d'Augustin.

Leurs admirables lettres seront enfermées dans cette première pierre; une plaque de marbre gardera leurs noms bénis, et les transmettra à la postérité attendrie. Elevé sur le sépulcre de l'illustre pontife, construit avec les débris mêmes de sa chère Hippone, ce monument réjouira les Arabes eux-mêmes, qui ont conservé une sorte de tradition fort singulière. En même temps, non sur de riches tapis ou de superbes parvis, mais sur le gazon et les ruines saintes, j'ordonnerai mon premier prêtre, le premier prêtre de l'Eglise d'Afrique; je poserai ma première pierre vivante.

» A Constantine, à la Casbah et sur les restes prodigieux d'un temple de Sérapis, j'ai trouvé une église chrétienne encore à moitié debout.

» Mille pardons, messieurs; à chaque instant je veux finir, et je me surprends recommençant cette interminable lettre, que je ne puis relire, que vous ne pourrez peut-être pas lire vous-mêmes.

» Pourtant il faut vous quitter. Nous remercions encore, unissant nos prières à nos actions de graces et nos vœux à tous ceux des enfants de la Foi dispersés par toute la terre, vous suppliant d'avoir de plus en plus pitié de nous et de croire à notre profonde vénération, à notre tendre et fraternelle affection, à tout ce que nous inspire pour vous le cœur de Celui en qui nous vous donnons le baiser de paix. »

La cérémonie annoncée par Mgr Dupuch a eu lieu le 28 août à Bone. Voici, d'après une autre lettre du respectable prélat, le récit de cette solennité, qui donnera sans doute une belle page de plus aux annales nouvelles de l'Eglise d'Afrique.

XVII

BÉNÉDICTION DU MONUMENT

DE SAINT AUGUSTIN A HIPPONE (28 août 1839).

Extrait d'une lettre de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, à MM. les membres du conseil central de Lyon.

Alger, 12 octobre 1839.

« Parti le 23 d'Alger sur le Cocyte, avec un de mes premiers compagnons de France, d'Italie et d'Afrique, j'eus la consolation de revoir, le 24 au matin, et durant quelques instants, notre intéressante petite chrétienté de Bougie, un peu moins dépourvue déjà d'ornements et de vases sacrés, et toute attendrie des promesses que vous nous aviez donné le droit de lui faire. Ma première lettre, insérée dans vos Annales, y avait produit un effet extraordinaire, et mes promesses étaient comprises de tous les cœurs. Au nom de tous, l'excellent colonel Bedeau m'en remerciait avec effusion, et recevait en retour les plus tendres, les plus vives protestations que puisse faire un évêque à ceux dont Dieu lui a donné les âmes, un évêque qui, suivant la gracieuse expression de l'illustre cardinal de Cheverus, doit être tout à la fois père, mère, bien plus, Jésus-Christ lui-même! Dans mes courses, j'aime à me revêtir d'un des plus précieux ornements de cet admirable évêque, qui fut si bien pour moi père et mère!

» Quelques heures plus tard, dans la nuit du 24 au 25, nous étions à Gigelly, l'ancienne colonie romaine (*colonia Igilgilis*), dont l'épée de nos soldats avait à peine pris

possession, qu'il me tardait déjà d'y planter, à côté de leur drapeau, l'étendard sacré de la Croix; si longtemps il en avait ombragé les antiques remparts, et depuis tant de siècles il en avait été proscrit !

Vers les premiers feux du jour, et par une des plus magiques matinées de notre Afrique, je me préparais à descendre sur cette rive encore inconnue, où je comptais célébrer les saints Mystères sur des ruines romaines qui semblent toujours la défendre, sous le feuillage épais de quelques-uns des oliviers qui apparaissent çà et là, comme de verts bouquets, sur de riches collines dépourvues de leurs moissons, quand on vint m'avertir que tout était prêt.... Je fus étrangement surpris; le bruit de notre arrivée s'était aussitôt répandu; durant la nuit, les soldats du génie avaient construit à la hâte un autel guerrier; toute la garnison était sous les armes, le général de Dampierre (inspecteur de cette division) à leur tête, les indigènes à l'entour. D'abord au chant des oiseaux, bientôt au bruit du canon, j'offris, avec un attendrissement inexprimable, le divin Sacrifice du salut du monde. C'était le jour anniversaire de la mort de saint Louis sur cette même côte d'Afrique; à pareil jour, il y a un an, et au berceau de son petit-fils, le roi signait l'ordonnance qui nommait le premier évêque d'Alger.

» Nous priâmes pour la France, pour l'Eglise catholique, pour vous, bien-aimés et charitables bienfaiteurs.

» Immédiatement après la messe, et toujours accompagné du général, je visitai toutes les ambulances, hélas! encore fort multipliées, où nous répandîmes avec bonheur quelques-unes de ces consolations célestes qui accompagnent partout et toujours les pas de la religion.

» Peu d'instants après nous levions l'ancre, et glissions de nouveau le long de la délicieuse baie de Gigelly, sur cette mer devenue presque notre élément. Le 26, je revoyais Stora, Philippeville, où se pressent les prodiges. Il y a un an, le maréchal Vallée poussait son cheval au milieu des ruines entassées de Russicada ; aujourd'hui quinze cents colons y sont établis. J'y ai envoyé un prêtre, et ai loué une espèce de magasin en bois, avec un réduit en planches qui sert de presbytère, le tout pour la somme énorme de cent trente francs par mois. Trois jours après, j'y devais tracer, sous de vieux figuiers, presque en face de l'ancien théâtre, dont les arcades sont encore debout, le plan d'une église qui me coûtera de sept à huit mille francs, et qu'on s'est engagé à construire dans trois mois. Plus tard, le gouvernement y fera élever un monument plus convenable, et alors ma pauvre église deviendra une école ou une maison de sœurs ; je dis *ma pauvre église*, je devrais plutôt dire *la vôtre*.

» Enfin, le 27 au matin (suivant les probabilités ordinaires j'aurais déjà dû être reparti, mais la Providence nous conduisait), nous saluâmes Bone et ses rochers pittoresques et son gracieux trésor, Hippone et ses ruines sur les flancs d'une colline dont il est impossible de retracer les charmes. J'ai écrit à la hâte, hélas! comme toujours, une description fort détaillée et d'une parfaite exactitude du voyage de Bone à Hippone, du pont romain de la Bonjuna, des ruines saintes elles-mêmes; s'il peut être agréable à vos pieux lecteurs, je le joindrai au croquis du monument de saint Augustin, et à la précieuse mosaïque que j'envoie au tombeau de saint Exupère.

» Au moment où nous jetions l'ancre joyeusement, un

vaisseau arrivait de Malte, chargé d'une multitude de pèlerins musulmans qui venaient de la Mecque, et dont les burnous éclatants de blancheur couvraient au loin les barques légères qui voguaient autour de la nôtre sur les flots paisibles. Ils me reconnurent, et aussitôt me firent demander la permission de venir m'offrir leurs hommages et leurs vœux.

» Les habitants de Bone nous réservaient leur accueil ordinaire, celui d'une véritable famille. Aussi bien c'était le lendemain la fête de saint Augustin; nous en venions célébrer les premières joies avec eux; nous devions bénir, poser la première pierre d'un monument bien touchant, celui que tous les évêques de France, réunis à leur nouveau frère d'Afrique, élèvent en ce moment même, en 1839, à la mémoire de l'illustre évêque d'Hippone. La confusion me saisit quand il me vient sous la plume un nom que je n'ose pas même prononcer dans un épanchement d'amitié; pourtant ne suis-je point son vrai, son véritable successeur? O mon Dieu! ayez pitié de moi!

» Il fallait déjà nous arracher à leurs premiers embrassements et gravir la colline d'Hippone; nous devions repartir le 28, à huit heures précises; cent malades, que nous devions embarquer à Philippeville, nous attendaient! Et rien n'était prêt parmi les ruines étonnées de notre empressement, de nos cris, de nos larmes de joie, du cliquetis des pioches. Et le lendemain! oh! quel jour, messieurs! car Dieu y était. Au lieu de repartir à huit heures du matin, nous pûmes rester jusqu'au soir; nos frères, nos enfants l'avaient obtenu par leurs ferventes prières, au moment de la bénédiction préparatoire, le soir, après les premières vêpres.

» Je croyais que, seul avec deux ou trois pauvres prêtres et quelques ouvriers, je ferais humblement cet acte prodigieux; mais non; dès cinq heures du matin vous eussiez rencontré, le long de la grève, sur le vieux pont romain, dans les mille sentiers de myrtes, de jujubiers et d'oliviers qui parcourent en tous sens les immenses ruines, une foule de pèlerins empressés, en habits de fête, le bonheur peint sur le visage. A leur tête marchaient les troupes d'élite avec leur musique guerrière; puis, le général, l'excellent général Guingret avec son état-major, le sous-directeur de l'intérieur, le maire de Bone, le procureur du roi, le président du tribunal, le commandant supérieur du port, les principaux officiers de marine, la cavalerie, etc., etc. A six heures précises j'arrivais, entièrement ému; un autel était déjà dressé au-dessus des magnifiques citernes de l'hôpital de Saint-Augustin, dans la plus admirable position, et sur le terrain même où va s'élever le monument filial et fraternel. Comme par enchantement les broussailles avaient disparu, des fleurs avaient été cueillies. Au milieu de cet appareil si extraordinaire à cette heure, en ces lieux, de pauvres Sœurs de charité achevaient de parer l'autel sur lequel je célébrai immédiatement, en habits pontificaux et avec la pompe la plus solennelle, le sacrifice qu'Augustin, à cette même place, y avait, il y a quatorze cent onze ans, célébré pour la dernière fois. Et depuis ces quatorze siècles que s'était-il passé?

» C'étaient la même colline, la même mer, les mêmes échos. Ce jour, ce même jour on entendait là-bas, au-delà du pont, les cris des Barbares, les gémissements, les sanglots du peuple d'Augustin; aujourd'hui des fanfares

guerrières, le hennissement des chevaux des chrétiens vainqueurs; les acclamations d'un peuple nouveau. Et pendant cette messe, à laquelle s'unissaient tous les évêques, mes frères de France, quelles prières! Les Sœurs y communièrent; les Arabes eux-mêmes, accourus, étaient agenouillés et priaient. J'essayai de parler; ma mitre étincelait des feux déjà ardents du soleil qui montait à l'horizon, au-dessus des flots; j'appuyai mon bâton pastoral sur le gazon, sur des pierres où peut-être... Ne me demandez pas ce que j'éprouvai, ce que je dis, ce qui nous transportait tous, quels vœux nous formâmes, quels serments nous renouvelâmes, je ne pourrais pas vous le dire, oh, non, mille fois.

» Puis, aux accords d'une musique triomphale, je descendis quelques pas, toujours revêtu de mes plus riches ornements; et, accompagné de ce cortége étrange, je bénis la première pierre, déjà façonnée il y a peut-être deux mille ans et plus; je la scellai; après moi mes heureux prêtres, le général, le sous-directeur, le maire l'affermirent avec transport sur sa base sanctifiée.

» Je bénis solennellement cette multitude qui était tombée à genoux, et Bone et l'Afrique et la France; et une dernière fois les trompettes et les clairons saluèrent cette matinée, aurore de tant de saints et beaux jours, car vraiment le doigt de Dieu était là.

» Le reste du jour nous le passâmes en prières, en actions de graces, en épanchements d'amitié, parmi les ruines, à l'église, si tant est que la chapelle de Bone puisse être ainsi appelée, partout et toujours sous cette même impression inexprimable en aucune langue. A neuf heures la première communion des enfants, à trois heures les

vêpres et le panégyrique de saint Augustin par son indigne successeur. Je croyais rêver, mon émotion me suffoquait; par intervalle, je croyais que le ciel s'ouvrait, il me semblait que des torrents de lumière, que de douces ardeurs en descendaient; mon Dieu! quels sentiments me font éprouver encore ces souvenirs!

» A huit heures du soir le canon nous rappelait à bord; le lendemain nous embarquions nos malades; j'embrassais en passant le curé de Constantine, qui me renouvela les merveilles de sa mission..... »

XVIII

SITUATION RELIGIEUSE D'ALGER

ET DE SA PROVINCE.

Suite d'une lettre de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, à messieurs les membres du conseil central de Lyon.

Alger, 15 août 1840.

« Je reprends, hélas! toujours à la hâte, et avant mon départ pour l'Est, les fragments, si j'ose m'exprimer ainsi, de la dernière lettre que j'ai eu le bonheur de vous écrire; j'ai voulu faire connaître peu à peu à vos innombrables lecteurs, nos frères bien-aimés dans la foi, dispersés partout sous le soleil, mon diocèse tout entier, et, le premier jour, la ville d'Alger en particulier. Peut-être cet essai intéressera-t-il.

» Trois portes s'ouvrent; à gauche, c'est Bab-el-Oued (porte du ruisseau), et quelques pas plus loin le cimetière

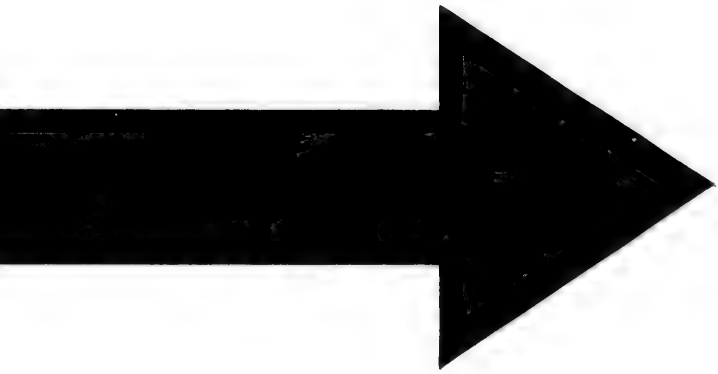
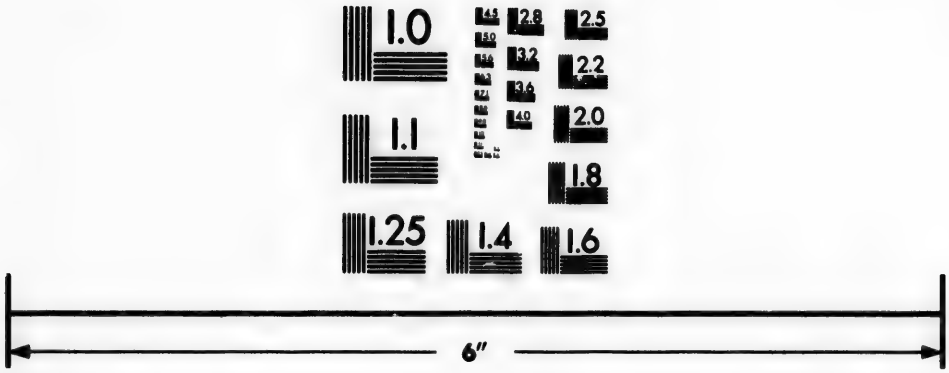


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

des consuls; celui des captifs, un peu au-dessus; la célèbre mosquée de Sidi-Abderaman, de tous les pèlerinages des environs le plus fréquenté des dévots musulmans. Aussitôt qu'il nous sera possible de le faire, nous espérons y pouvoir dédier à N.-D. des Martyrs un sanctuaire non moins révéré de nos chrétiens; car c'est là, à cette même porte de sanglante mémoire, que, durant plusieurs siècles, un nombre prodigieux de chrétiens captifs souffrirent et moururent pour la foi. Que de touchants récits nous lisions à cet égard ces jours derniers dans de vieilles chroniques des religieux rédempteurs de la Merci, dans la vie de saint Vincent de Paul, etc... Ce fut en le couvrant de pièces d'or et d'argent qui devaient servir à sa rançon, qu'un illustre captif acheta ce cimetière, dans lequel reposent ces ossements bénis; préférant généreusement à sa liberté, à la terre de la patrie, le bonheur de faire désormais partager sa sépulture sanctifiée à ceux de ses frères qui mourraient dans l'esclavage.

» A droite, en sortant par la porte Bab-el-Oued, et sur les bords même de la mer, sont assis les deux forts des Vingt-Quatre heures, et le Fort-Neuf. Les immenses voûtes de ce dernier servirent longtemps de magasin ou de dépôt, pour les riches captures des corsaires; douze cents condamnés les habitent maintenant. Souvent nous y sommes descendus avec eux, jamais sans un saisissement inexprimable.... Quand pourrons-nous y exercer dans toute sa plénitude notre sublime ministère? ils le réclament à grands cris; les dispositions de plus en plus bienveillantes de l'autorité supérieure nous font espérer que ce sera bientôt. Depuis notre dernière lettre, les ordres donnés pour l'exécution immédiate des travaux

de la cathédrale; la construction de deux chapelles dans les hôpitaux militaires de Constantine et de Philippeville; les premières démarches faites et favorablement accueillies pour celle des hôpitaux du Dey et de Mustapha; les dispositions prises pour l'installation des religieuses Trinitaires à Oran; la bénédiction de l'église de Mustapha que nous ferons demain même, jour du Sacré-Cœur de Marie; le nombre croissant encore plus de certaines abjurations, ne sont-ce pas des motifs plus que suffisants pour justifier cette espérance? Un peu plus loin que le fort des Vingt-Quatre heures, et en suivant le rivage, c'est l'hôpital du Dey; ainsi nommé de l'élégant pavillon de marbre et des jardins délicieux qui en faisaient l'habitation favorite du Dey durant les ardeurs de l'été. Depuis quelque temps on y a joint, sous le nom de *la Salpétrière*, de curieuses voûtes dont une seule contient quatre cents lits. Dans les jours anciens, ces voûtes servaient de retraite aux barques, tartans et autres bâtiments légers qui appartenaient au Dey, et qu'on y traînait après la course aventureuse. Tout-à-fait au bord des flots et à l'abri d'une roche en saillie, s'offrent chaque semaine, une fois au moins, des sacrifices idolâtres, auxquels il n'est pas rare de voir assister, étrange confusion! des nègres, des juifs, des maures même, les femmes surtout; elles paraissent en être les prêtresses. A quelques centaines de pas, un immense cimetière suffit à peine à la moisson périodique de la mort. La première fois que j'y allais prier, mes pieds impatients heurtèrent, sous le gazon, l'humble pierre qui recouvrait la fosse d'un petit enfant, bientôt mes yeux s'emplirent de pleurs; une mère chrétienne y avait fait écrire ces délicieuses paroles :

Sinite parvulos venire ad me[1]. Presqu'en face est le fort des Anglais; à gauche et au-dessus le consulat de France; bientôt enfin la pointe Pescade, avec son fort et ses vétérans, et dans le lointain Torre-Chica et Sidi-Ferruch.

» A gauche et à l'autre extrémité de la ville, c'est Bab-Azoun[2], avec ses créneaux et ses croix encore teintes de sang, son faubourg français, ses palmiers, ses fontaines, ses marchés ; et plus loin Mustapha avec ses gracieuses campagnes, les collines de Hussein-Dey, Kouba, la maison Carrée, le Fondouck, etc...

» Devant vous, au sommet, la Casbah, dont la mosquée intérieure, la mosquée même du Dey, nous a été promise et servira de chapelle au nouvel hôpital militaire; elle est d'une beauté remarquable. Non loin, et semblable (grace pour l'expression, qui seule peut rendre notre idée), semblable à un colombier suspendu extérieurement, apparaît aux regards déconcertés, le singulier appartement *du Coup d'éventail*. Au-dessus de la Casbah, et foudroyant la ville, se dresse le château ou fort de l'Empereur[3].

» En s'éloignant toujours davantage, c'e[illegible]ly-Ibrahim, dont nous consacrerons l'église peu après notre retour ; nous l'avons dédiée à sainte Félicité et à sainte Perpétue. Puis à droite, Staouéli, devant vous Douera et son magnifique hôpital ; à droite encore Koléah, ou

[1] Laissez venir à moi les petits enfants. S. Marc, c. 10. v. 14.

[2] Ce fut par cette porte que la ville d'Alger fut assiégée, il y a des siècles, par Aazoun, prince de Mauritanie dont elle a retenu le nom ; d'autres croient qu'elle l'emprunta à l'architecte qui la bâtit.

[3] Il fut bâti par l'empereur Charles-Quint, lors de son débarquement.

la ville sainte, l'ancienne *Aquæ Calventi*. Devant vous encore Bouffarick; Blida (l'ancienne *Civitas Bidensis*). La province de Titteri commence. « A Staouéli, l'année dernière, au mois de mai, j'eus la consolation de célébrer les saints mystères sous l'épais feuillage du figuier qui ombrageait il y a neuf ans de ces mêmes rameaux un jeune héros blessé mortellement quelques pas en avant (Amédée de Bourmont). Un humble et rustique autel avait été dressé à la hâte; une peau de panthère étendue sur le gazon servait de tapis et de trône épiscopal; j'y donnai la communion pour la première fois à un grand nombre de pauvres enfants dont les cantiques en langue de la patrie se mêlaient à nos prières ardentes. Je leur donnai en même temps la confirmation. Que de souvenirs à la fois; ils étaient rangés en couronne, autour de l'autel; ils ne pouvaient se décider à rompre cette espèce de guirlande sacrée. Moi-même, je fus long-temps sans pouvoir m'arracher à cette scène touchante. Il y a deux mois, la bénédiction et la pose de la première pierre de l'église de Dely-Ibrahim me la rappelaient quelque peu.

» Dans les beaux jours, et à l'horizon embaumé des bosquets de Blida, vous apercevriez le Teniah de Mouzaia, ce col immortalisé par nos guerriers, par la triple croix qui y est restée incrustée, depuis des siècles, dans le roc vif, à pic, au-dessus des grottes merveilleusement conservées des Ermites. Un jour, et sur la tombe de ces braves, et en face de la croix qui orne le front du roc, nous planterons nous-mêmes un signe non moins durable de victoire et de salut, *spes unica!*

» Dans l'intérieur d'Alger, ne cherchez plus les bagnes anciens, et trop tristement célèbres; il n'en reste plus

de vestiges : trois chapelles en tempéraient l'horreur ; la principale était dédiée à saint Cyprien.... Là, où les janissaires capricieux faisaient et défaisaient en un même jour jusqu'à sept deys, nous assistions il y a quelques soirs à peine, sous les mêmes portiques et au murmure des mêmes eaux, aux pacifiques triomphes des jeunes lauréats du collège. Tout auprès, l'hôpital Karatine déroule ses longues arcades ; il touche à sa fin.

» Parmi les nombreuses pièces d'artillerie, qui garnissaient les batteries du môle et des forts voisins, l'une, et sans contredit la plus célèbre de toutes, orne dans ce moment la cour d'honneur des Invalides, c'est la pièce *Consulaire* ; ce fut de son sein homicide que le père Le Vacher s'élança vers les cieux. Nous avions eu la pensée de la demander au roi, pour en faire la première cloche de la cathédrale d'Alger ; peut-être n'est-ce pas encore un projet tout-à-fait abandonné.

» Une fois la construction de l'église de Dely-Ibrahim achevée, nous espérons pouvoir poser et bénir la première pierre de Saint-Ferdinand de Bouffarick. En attendant, depuis quinze jours, une ambulance en planches et assez vaste pour former une chapelle et un presbytère, nous a été donné par le génie militaire. Durant les meurtrières chaleurs de l'été dernier, nous lui avions offert une chétive maison, louée à grands frais et provisoirement destinée à servir d'église : nous y avions nous-même célébré la messe et baptisé ; nous crûmes que, devenue maison de charité, elle ne cesserait pas d'être la maison de Dieu. Une souscription s'est ouverte cette semaine, et pour ainsi dire à la porte même de l'église de Mustapha supérieur ; elle a pour but de bâtir à Bouf-

farick, à côté de l'église, un modeste hôpital civil. Nous avons fait ce que vous auriez fait vous-mêmes, nous avons offert avec transport une somme aussi considérable que nous permettait de l'offrir l'excès de nos charges et notre confiance en votre charité... Oh! que ne pouvons-nous faire tout ce qui nous passe par le cœur, quand du haut de la ville des pirates et par un ciel de feu, nous attachons nos regards sur les moissons qui blanchissent à l'horizon sans bornes?

» A Douéra, non loin des sept palmiers, ainsi que parlerait l'Ecriture, et de la fontaine qui coule sous leur ombrage, dans un champ où fut retrouvé cet hiver un candelabre antique en bronze qui, malheureusement, nous échappa, nous avons essayé de jeter les fondements d'une église ou chapelle de saint Antoine : la guerre, la cruelle guerre est venue, des misères affreuses à soulager de toutes parts, nous ont fait indéfiniment ajourner ce pieux projet. Et cependant le nombre des malades est considérable à l'hôpital de Douéra, et il n'y a pas encore de chapelle; et quand, chaque semaine, malgré cinq grandes lieues de distance, bravant les plus ardentes chaleurs, un de mes prêtres accourt d'Alger auprès de ces pauvres et bien-aimés malades, il ne sait où prier, où bénir.... Heureusement que notre Seigneur habite toujours et partout dans ceux qui souffrent et qui gémissent.

» A Koléah, à Blida, par toute cette vaste contrée, à peine si sur notre passage la religion a pu un instant dresser sa tente amie. Au jour de la fête du roi, l'année dernière, les échos de l'Atlas et du Masafran répétaient au loin la voix du bronze des batailles, saluant

sur un autel de gazon la Victime sainte, qui venait d'y descendre pour la première fois depuis des siècles. Désormais celui de mes prêtres qui campe à Bouffarick, profitant des convois militaires, pourra du moins de temps en temps visiter l'hôpital si intéressant de Blida. C'est à Blida qu'un jeune muphti nous disait, lors de notre dernière course : « Qu'il me tarde de comprendre moi-même ce que tu me dis ! en attendant, la douceur du son de ta voix me fait goûter la douceur des sentiments qu'elle exprime. » Un groupe de petits arabes nous regardait passer avec un étonnement étrange ; nous les regardions avec attendrissement ; ils n'auraient pas compris notre voix, ils comprenaient nos regards. « Si nous avions plus d'esprit, nous irions à toi, » nous disaient-ils en riant ; et nous, nous commencions à leur tendre les bras, ils s'y précipitaient déjà, quand une voix maladroitement bienveillante, celle du chiaoux qui nous accompagnait, dispersa brusquement la petite troupe effrayée. Il craignait, ce brave homme, que notre dignité ne fût compromise ; il ne savait pas encore qui nous devions être pour les enfants. Deux mois après, sa femme éplorée était à nos pieds à Alger ; séparée de lui par la rigueur de son service militaire, elle avait perdu sa petite fille, elle ne savait où trouver de quoi suffire, suivant son cœur, à ses funérailles ; nous y pourvûmes avec bonheur. Peut-être quelque mère parmi vos innombrables associées, et pour honorer la mémoire d'une fille chérie, nous avait-elle envoyé, sans en soupçonner le providentiel usage, ce que nous donnions en son nom et au vôtre, bien plus qu'au nôtre assurément.

» A la Pointe-Pescade, au Boujareik, à El-Biar, à

Tixerain, à Bir-Mandrez, à Bir-Kadem, et vers l'Est, à Hussein-Dey, à Kouba, et par toutes ces contrées dont quelques-unes pourtant sont fort peuplées, nous n'avons pas encore pu, et toujours faute de moyens, planter la croix de N.-S. Tout au plus, et de temps en temps, quelqu'un de nous les parcourt-il, administrant les sacrements aux malades, baptisant les enfants, semant sur ses pas le peu de bien en son pouvoir. Nous ne doutons pas qu'avec le temps le gouvernement ne fasse à Kouba, et ailleurs, ce qu'il fait avec une convenance parfaite à Dely-Ibrahim. Mais quand sera-ce? et en attendant, quel bien à faire, hélas! est retardé! encore si nous pouvions y bâtir provisoirement quelques pauvres chapelles en bois! Nous en avions une à Baba-Ali; et par un heureux concours de circonstances, elle ne nous coûtait que quatre cents francs. Le lendemain du jour où l'on nous en remit la clef, les hostilités éclatèrent; aucun signe ne la distinguait extérieurement, on l'eût prise facilement pour une chaumière semblable à celles du voisinage, avec elles bientôt elle fut brûlée.

» La nouvelle église de Mustapha nous a été offerte par un colon d'Alger, sous les auspices d'un illustre personnage; c'est une sorte de voûte ou de souterrain réparé avec soin, mais dont la pente rapide produit un singulier effet; elle peut contenir de trois à quatre cents personnes: tout auprès et du sein d'une vieille tour, jaillit une fontaine abondante. Avant de la bénir, je donnerai, dans la chapelle de l'évêché, la première communion à Marie M...., la jeune néophyte que j'eus le bonheur de baptiser le 16 juillet. Le soir, au retour, et à la fin d'une procession solennelle en l'honneur de

Marie, dans l'intérieur de la cathédrale, nous renouvellerons la consécration du diocèse à son très-saint et immaculé cœur.

» A peine deux ou trois instituteurs primaires sont-ils dispersés dans toute la province d'Alger proprement dite. A la fin de l'automne, et suivant ce que laissait entrevoir notre dernière lettre, Mustapha et les environs seront admirablement pourvus à cet égard. Peu à peu nous continuerons ; nous ferons le reste suivant que Dieu nous bénira et que vous nous viendrez en aide, vous qui êtes pour nous ses mains et son cœur.

» Telle est, imparfaitement, sans doute, Messieurs, mais autant qu'il nous a été possible de vous la faire connaître dans cette esquisse rapide, la situation de la religion, soit dans la ville même d'Alger, soit dans le reste de sa province. Ainsi vous ferons-nous connaître successivement deux autres provinces (celles de Titteri et d'Oran), qui composaient l'ancienne Mauritanie césarienne ; et avec le temps, la Mauritanie de Sétif, la Numidie, etc.... Toutefois et à l'occasion de nos voyages multipliés, vous nous permettez de ne pas nous astreindre à un ordre tellement méthodique, que nous ne puissions au besoin nous en écarter, quelques instants, pour ne pas essayer d'une violence impossible aux émotions qui en sont l'accompagnement nécessaire. Ainsi, et à la fin du mois, sur les ruines sacrées d'Hippone, voulons-nous refaire et vous adresser, sans plus de délai, leur description depuis trop long-temps promise et attendue, et, nous croyons pouvoir promettre aussi l'exacte vue du mamelon d'Hippone tout entier.

» Mais cette lettre, qui ne devait être qu'une sorte de

post-scriptum, ajouté en courant à la première, est devenue, sans que nous nous en aperçussions, tellement longue elle-même, que j'ose à peine vous l'envoyer. Elle s'en ira vers vous pourtant, telle qu'elle est, réclamant votre indulgence accoutumée, et vous apportant, avec les hommages de notre tendre vénération, ceux de notre gratitude la plus profonde et la plus vive. Priez et faites prier beaucoup pour nous, d'ici à la fin de septembre. L'importante et difficile visite, que nous commençons jeudi, nous effraie et nous fait battre le cœur plus vivement qu'à l'ordinaire. Pour nous, nous serons jusqu'au ciel, fidèle à la devise que nous portons sur notre poitrine, gravée sur notre croix d'évêque et de père, et plus encore dans notre cœur reconnaissant : *Absit à me hoc peccatum in Dominum ut cessem orare pro vobis*[1]. »

XIX

LE CHRISTIANISME

RENAISSANT DANS L'ALGÉRIE.

Lettre de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, aux associés de l'Œuvre.

Alger, 21 novembre 1840.

« A peine revenu de ma longue et intéressante course dans l'est de mon diocèse, je voulais vous donner quelques détails sur ses précieux résultats... impossible. De

[1] Dieu me garde de pécher contre lui en cessant jamais de prier pour vous! I. Rois, XII, 23.

nouveaux voyages, et par conséquent de nouvelles fatigues, de nouvelles et tout-à-fait inespérées consolations m'attendaient, m'empêchaient et m'empêchent encore de vous parler aujourd'hui de cette visite pastorale, durant laquelle j'ai béni et posé la première pierre de deux belles églises, retrouvé un ancien temple chrétien, à Announah, encore muni et décoré de sa croix et de son ancre. Il m'a été donné de prier aux bords du Rummel et aux pieds de sa barrière à pic, à la place nouvellement et merveilleusement retrouvée où souffrirent, en 359, une foule de glorieux martyrs, témoins de la même foi, apôtres de la même Eglise catholique, et de présider une étrange assemblée de tous les principaux ministres de l'islamisme à Constantine, etc. Toutefois, ce que je ne peux faire ce soir, je le ferai sous peu ; ce sera plus que jamais bonheur et devoir. C'est à la fin de cette visite, qu'un des premiers habitants de Cirtha me donna ses deux jeunes fils à conduire à mon petit séminaire ; ils y arriveront bientôt. Le 28 du mois d'août, et sur les ruines sacrées, j'ai fait à Hippone une humble mais extrêmement touchante ordination.

» Sans plus tarder, et en guise de supplément à ma lettre sur la province d'Alger, je vous parle en toute hâte de mon pèlerinage à Cherchell, l'ancienne Julia Césarée (mon titre épiscopal), et de ma miraculeuse excursion de Blidah. J'en reviens avec nos guerriers vainqueurs.

» Je n'ai fait qu'apparaître à Cherchell, et j'y retournerai aussitôt que je pourrai y placer le prêtre que réclame avec des cris la population civile, et que j'ai surtout à cœur de donner le plus tôt possible aux pau-

vres malades, toujours nombreux dans nos hôpitaux militaires et toujours si dignes d'intérêt, si empressés de recevoir avec une piété profonde les ineffables et maternelles consolations de la religion. Après avoir béni leurs armes et leurs drapeaux, portant notre croix à la suite de leurs étendards glorieux, nous qui leur devons tant, comment les pourrions-nous oublier? Mille fois non! aussi quels liens que ceux qui de plus en plus unissent notre milice à la leur!

» La position de Cherchell est admirable, ses alentours aussi gracieux que fertiles et accidentés; à mon retour d'Oran, en janvier prochain, à la fin du jubilé de St-Louis d'Oran, j'y passerai trois ou quatre jours, et sur les lieux mêmes, suivant mon habitude, j'essaierai de vous en faire une exacte et complète description. Les voyageurs parlent en termes magnifiques de ses ruines romaines et chrétiennes. Je n'ai vu cette fois avec quelques détails que sa mosquée, aux cent colonnes antiques de granit, avec leurs magiques chapiteaux, sa cour ombragée d'orangers et son imposant portique. Divisée en quatre bâtiments distincts par des cloisons volantes, elle sert en ce moment d'hôpital; à ce titre, elle est déjà la maison de Dieu. Mais selon les offres amies du maréchal, sous peu, elle le sera doublement; la croix couronnera son minaret; je la consacrerai sous l'invocation de saint Paul, apôtre, et lui donnerai pour second patron un des plus saints et des plus illustres évêques de Julia Césarée. Une des cent colonnes garde le souvenir incrusté d'un des boulets victorieux de l'escadrille qui bombardait Cherchell, il y a quelques mois à peine.

LA BIBLIO
SÉMINAIRE DE

» Le paquebot fumait devant la baie, il n'attendait que mon retour à bord, et moi je n'attendais que la fin de la visite faite aux malades par celui de mes prêtres qui m'accompagnait; nous échangeons de touchants adieux avec nos amis et nos enfants. Le soir même je mouillais en rade d'Alger.

» Je vous envoie la lettre que m'écrivait, le 4 de ce mois, le maréchal descendu, le matin, à son quartier-général à Blidah, des hauteurs abaissées du Teniah de Mouzaya. Avec lui m'écrivait le général du génie, si heureux de m'annoncer à sa façon la bonne nouvelle, plus heureux encore, huit jours après, de travailler de ses propres mains et à la tête de ses sapeurs, dans la grande mosquée subitement changée en église de Saint-Charles, patron du maréchal. Celui-ci m'écrivait donc :

Du quartier-général à Blidah, 4 novembre 1840.

« MONSEIGNEUR,

» Je me suis empressé, à mon retour de Médeah, » de m'occuper de la nouvelle colonie de Blidah. Je l'ai » trouvée en voie de prospérité; elle sera bientôt, je » l'espère, une seconde Philippeville.

» J'ai pensé, comme je le devais, à donner à ses » habitants les moyens, généralement désirés, de pou- » voir remplir les devoirs de leur religion, et j'ai affecté » au culte catholique une mosquée, la plus belle de » la ville, et heureusement placée dans les limites de » la ville française. Cette mosquée, employée en ce » moment comme magasin, a reçu sa nouvelle destina- » tion à la grande satisfaction des indigènes. Je donne

» des ordres pour que le minaret soit immédiatement » surmonté d'une croix qui, annonçant le règne de la » religion chrétienne, constatera mieux que toute autre » chose, l'occupation définitive.

» Vous aurez, Monseigneur, à désigner un ecclé- » siastique pour desservir cette nouvelle église, et à » pourvoir aux objets nécessaires à l'exercice du culte. » Un petit bâtiment faisant partie de la mosquée sera » un logement commode pour le curé, et un autre bâ- » timent également dépendant et attenant sera affecté » à une école d'enfants.

» Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes » sentiments les plus distingués.

» *Le maréchal gouverneur-général de l'Algérie.* »

» Et, en effet, aussitôt cette lettre reçue, autel, tabernacle, grande et magnifique croix ouvragée en fer battu, tout se fabrique comme par enchantement, en trois jours, et sous la direction d'un jeune officier du génie, non moins distingué par sa généreuse piété que par ses talents. A l'exemple de son général, il ne partira jamais pour le champ de bataille sans avoir demandé, avec la bénédiction d'un père, d'un pauvre prêtre, d'un évêque plus pauvre encore, le Pain que mangeait Turenne le matin du jour où un boulet de canon l'emportait aux cieux. Le 9, je partais avec un convoi de deux cents voitures et de cent cinquante mille rations, pour l'armée du maréchal. Pourquoi ma plume est-elle toujours si impatiente, et n'ai-je pas plus de loisirs? Pourtant voyez-vous, à la descente de Dely-Ibrahim, à la première halte de la bruyante colonne, au-dessous de la belle église

des saintes Perpétue et Félicité qui s'achève, dont le clocher français fait battre le cœur, voyez-vous le brigadier du train, au teint brûlé, à la démarche fatiguée et guerrière; il s'est arrêté un instant... *C'est pas M. Depuce ça?* et sa voix tremble; il parle à l'évêque qu'il n'a pas encore rencontré, quoique jeté aussi, lui, en Afrique depuis tantôt trois ans. *Moi, je suis Mège!* et l'évêque, dont la voix tremble plus encore, lui répond avec une étrange vivacité; leurs mains se joignent avec transport. — *Il me semble*, dit Mège, *que j'approche de mon sang... Eh! où demeurez-vous, où restez-vous à Alger, Monseigneur l'archevêque?* Comme s'il eût parlé de même qu'il y a dix-sept ans, à Bordeaux, alors que le prétendu archevêque, mais bien évêque, le recueillait, lui, le même pauvre Mège, âgé de six ans et demi, petit ramoneur descendu de ses lointaines montagnes, et qui après avoir passé quatorze ans sous les ailes de M. *Depuce*, le devait retrouver là, sur cette pente, entre son caisson et le modeste équipage de cet évêque, qui ne peut écrire ces lignes sans les mouiller des plus douces larmes. Ils se sont revus au retour de Blidah, et c'est avec une sorte d'orgueil paternel que j'ajouterai, à la louange de mon excellent fils et ami *Pierre Mège*, une dernière circonstance de cette inexprimable entrevue. Je lui demandais s'il désirait que je fisse quelques démarches pour lui obtenir un congé de six mois, qu'il me semblait mériter à tous égards; il reverrait son châlet, Bordeaux peut-être... Il était extrêmement ému: *Mais non*, reprit-il après une pause pénible, *je me porte bien, tant d'autres soldats sont malades, meurent d'épuisement et de fatigues; pour-*

quoi, puisque Dieu me conserve la santé, ne pas faire mon devoir de soldat? Comme la religion est toujours et partout la même!

» Pardon mille fois de cette trop longue station. Je traverse Douéra où la Providence me donne à recueillir un trésor, plusieurs petits orphelins de plus. — Le lendemain, c'est à Bouffarick, j'en trouve encore; je visite, les yeux pleins de larmes, ma pauvre église de bois à laquelle j'apporte des ornements nouveaux. Dans peu de jours, quand je retournai à Blidah, pour consacrer solennellement à l'église de Saint-Charles et bénir sa cloche, dont les volées feront résonner les échos multipliés de l'Atlas, j'y veux poser la première pierre d'une grande église et d'un hôpital civil. Le gouvernement nous alloue déjà vingt-huit mille francs pour cette église; vous nous serez en aide là comme partout. Le maréchal y reviendra aussi; sa petite fille, son angélique petite Marie, doit être la marraine de la cloche, et Henri de Bellonet, avec ses dix ans et représenté par son excellent père, le général du génie (partout vous le retrouverez sous ma plume, c'est que partout où Dieu m'appelle, je le retrouve lui-même), en sera le parrain, moins heureux pourtant que celui qui baptisera... Le troisième jour nous entrions dans la féerique ville des Orangers, dans le jardin des Hespérides, et c'est sans fiction. Le maréchal nous accueillait avec transport. Ce même jour, nos vieilles Gaules tressaillaient en renouvelant la mémoire de saint Martin; et à Blidah, aux portes de l'Atlas devenu français, au quartier-général du vainqueur de Constantine, c'étaient les soldats, les sapeurs du génie qui, de leurs mains noblement calleuses, élevaient,

plantaient sur le sommet du minaret du prophète, la magnifique croix façonnée par leurs frères dans la ville des pirates algériens ; six Arabes la portaient, et bientôt après allumaient les feux qui, durant la nuit, devaient éclairer les infatigables travailleurs. Le chef de ces guerriers, un maréchal de France, la main sur la garde de son épée, Changarnier et ses soldats à ses côtés, attendaient sur le seuil du temple, conquis au prix de leur généreux sang, que l'évêque entrât revêtu de ses ornements d'honneur, le bâton pastoral dans sa main paternelle, dans l'autre, l'humble et sainte hysope. Puis, le gouverneur lui en remettait les clefs, il y entrait avec lui, avec eux, et priait. Pour la première fois depuis des siècles, l'*Exaudiat*, le *Laudate Dominum omnes gentes*, les accents des prophètes et des martyrs retentissaient... Ne me demandez pas d'achever.

» Le jour de la dédicace, 14 novembre, l'armée remontait heureuse et fière les pentes de l'Atlas, regardant de temps en temps derrière elle, le nouveau signe par lequel elle vaincra. L'évêque le lui avait dit, quand il avait essayé d'adresser à son auditoire quelques-unes des paroles qui frémissaient de ne pouvoir sortir toutes à la fois de son cœur traversé, abîmé d'émotions.

» Et lui, l'évêque, entouré de quelques colons ravis de joie, célébrait les sacrés mystères de la foi victorieuse, en union avec la multitude des églises de sa patrie. Il trouvait à baptiser un jeune juif et une femme indigène, à recevoir l'abjuration d'une protestante ; il prodiguait ses trésors de bénédictions au prêtre fidèle qu'il laissait à Blidah, déjà installé et si heureux lui-même, ainsi que le frère qui devait aussitôt commencer

sa classe de la doctrine chrétienne. Parvis du chœur, sanctuaire, fonts baptismaux, bénitier en marbre, les balustrades de la sainte Table, les sacristies, la cure, l'école, les jardins et leurs beaux arbres, tout est si parfait qu'on semble encore rêver quand on a vu.....

» Hélas! nos trésors d'ornements, vases sacrés, linge, etc, s'en vont, et nous redevenons plus pauvres que jamais. Pour tant d'églises, avec tant et de si effroyables charges, comment ferons-nous?... mais vous êtes là.

» J'ai revu Bouffarick, où j'ai célébré le Saint-Sacrifice parmi des fleurs; c'étaient de si gracieux jours! J'y ai confirmé plus que jamais dans son zèle apostolique l'excellent prêtre que la Providence m'a envoyé par le cœur de monseigneur de Grenoble. J'ai donné à Douéra un prêtre, et désigné l'emplacement d'une église couverte de chaume, et que nous bâtirions en pierres, elle aussi, mais comment?... et puis, tout ne se peut faire à la fois. Partout des malades, des orphelins; partout aussi les divines consolations de la religion.

» J'ai lu à mon peuple mon mandement pour le jubilé qui s'ouvre dimanche, 29 novembre et 1er dimanche de l'avent, dans ma cathédrale. Si je peux vous envoyer une copie de ce mandement, écrit comme cette trop longue lettre, sans avoir le temps de relire une seule ligne, je le ferai. En attendant, et pour celle ci, excusez une précipitation à laquelle seule je dois de vous pouvoir écrire d'une façon quelconque. Le 3 décembre, à la Casbah, il y aura assemblée de l'Association pour la Propagation de la Foi. A la dernière fête de l'Œuvre j'étais à St-Jean de Lyon! Lyon, pour qui nous ne cesserons de prier, pour qui priera l'univers reconnaissant, à qui nous enverrons

l'obole de notre misère en échange de ses prières et de son or! Lyon, vers laquelle vœux, bénédictions les plus tendres, les plus filiales, les plus paternelles, s'en vont avec le cœur. »

Extrait d'une lettre du même prélat à MM. les membres du conseil central, à Lyon.

Alger, le 24 mars 1841.

» Dimanche dernier, j'ai consacré la première église bâtie par nous depuis la conquête, et probablement la première depuis de longs siècles; c'est la belle église de Sainte-Perpétue et de Sainte-Félicité, de Delhy-Ibrahim. Nef, sanctuaire, clocher, tout rappelle, avec la patrie, les plus chers, les plus délicieux souvenirs. Le temps était magnifique, et difficilement on se représenterait en Europe une cérémonie pareille, au milieu des champs de Statouéli, illustrés par la mort du jeune et brave Amédée de Bourmont, en face de l'Atlas, près des abîmes des mers, et par le soleil magique de l'Algérie. J'ai déposé dans le sépulcre de l'autel des ossements de sainte Perpétue et de sainte Félicité. Il me semblait qu'ils tressaillaient entre mes mains tremblantes, et que, du milieu de cette foule profondément recueillie, se dressait, appuyée contre l'autel nouveau, l'échelle d'or dont parlait Perpétue dans les actes de son martyre. J'ai ordonné que tous les ans, le sept mars, jour de leur fête, ces actes seraient lus dans l'assemblée des fidèles, et serviraient à perpétuité de texte à l'instruction.

» Non loin de Delhy-Ibrahim, nous avons béni une

église ou chapelle provisoire à Douéra, entre le camp, l'hôpital et le village. Un prêtre y est placé, entretenu par vous ; il y opère un bien remarquable. L'église, louée par vous aussi, est dédiée sous l'invocation de saint Antoine. Nous en préparons une à Hussein-Dey, qui sera placée sous l'invocation de saint Eugène de Carthage ; elle doit être ouverte le jour de la Compassion de la sainte Vierge. Je bénirai une nouvelle chapelle à Mustapha-Supérieur, et placerai au-dessus du minaret relevé de la Casbah, la statue de Marie que les enfants de Lyon ont offerte à Alger devenue chrétienne, avec une croix magnifique en fer doré, offrande généreuse d'un habile ouvrier, encore plus distingué par sa piété que par son talent. Le dimanche suivant, je bénirai la chapelle de saint Pierre-aux-liens, dans les voûtes du Fort Neuf et au milieu des ateliers des condamnés militaires. Au mois de mai, je poserai la première pierre de l'église de saint Ferdinand, a Bouffarick; en attendant, nous nous servons de l'ambulance. Lors de mon prochain voyage dans l'ouest, nous bénirons à Cherchell une mosquée, et nous y installerons un prêtre. A Oran, je poserai encore une première pierre, celle de l'église de Saint-Louis. J'installerai à Mostaganem, presque parmi les combattants de Mazagran, le curé que je puis enfin donner à cette chrétienté, séparée de toutes les autres par des barrières difficiles à franchir. Au retour, après la première communion et la confirmation à Alger, la bénédiction de la cloche de Saint-Charles à Blidah, je reprendrai le chemin des provinces de l'est, pour y presser les travaux des églises, établir à Constantine et à Philippeville une nouvelle communauté de sœurs de la doctrine chétienne, et dédier dans l'enfoncement

de la vallée du Rummel, sous les murs de l'antique Cirtha, le monument élevé aux bienheureux Jacques et Marien, sur la place même de leur glorieux et illustre supplice. L'inscription, relevée par un officier fort distingué du génie, appartiendra aux Annales, comme un des plus beaux et des plus remarquables vestiges de la foi dans ces contrées éloignées. Je l'ai vu moi même, lors de ma dernière course, après avoir retrouvé à Announah, à vingt lieues environ de Constantine, une église chrétienne encore debout; oui, encore là, avec sa croix incrustée au-dessus de la clef de voûte du portail, avec sa croix et l'ancre couchée au pied, comme une figure calme et forte de sa miraculeuse durée. C'est au milieu d'un désert, parmi des monceaux de colonnes brisées et de ruines magnifiques; mais ce n'est pas le moment de vous en entretenir; je n'accomplirais pas, en vous écrivant à la hâte, une description promise et commencée depuis mon retour de France.

» Vous pourrez juger par ces rapides aperçus que nos espérances se sont réalisées et au-delà; car nous étions bien loin encore de ce providentiel progrès, lors de mes dernières lettres sur la province d'Alger. Au mois de septembre, je présidai à Constantine une réunion de tous les muphtis, cadis et employés supérieurs des mosquées. C'était dans une des salles du palais d'Achmet-Bey. Nos signatures s'unirent; nos cachets se mêlèrent, et c'était une réunion dans un but religieux!... Depuis ce voyage, j'ai reçu cinq jeunes Arabes, appartenant à d'excellentes familles. Je les ai placés au petit séminaire de Saint-Augustin, formant le berceau d'un collège arabe, qui facilement y sera établi, si nos ressources nous le permettent.

Comme le petit séminaire, comme les orphelins, il serait confié aux prêtres auxiliaires de Sainte-Croix.

» C'est à un saint prêtre du diocèse de Nancy que nous devons, en grande partie, les sœurs de la doctrine chrétienne qui nous arrivent. Nous leur avons acheté et leur préparons un humble asile à Constantine et à Philippeville. Près de cette dernière colonie, nous venons de trouver une ancienne chapelle que nous dédierons *à la fille de Dieu très-sainte, filiæ Dei sanctissimæ*, comme le porte l'inscription que nous y avons recueillie. Huit sœurs Trinitaires nous sont venues de Valence, et sont parties les jours derniers pour Oran.

» J'ai fait préparer à Biscara, chez le Cheik-el-Arab, un appareil très-précieux pour nos voyages ; c'est une tente en poils de chameau fort serrés, munis de pieux en fer et d'un autel portatif. Elle sera divisée par un rideau de velours ou de soie pour le côté où l'on dressera l'autel, et de toile grossière pour celui qui servira de tente épiscopale. Comme le devant se relève avec grace et laisse voir l'intérieur, les soldats, les pauvres français dispersés à la suite de l'armée, les tribus nomades elles-mêmes pourront assister, sous le pavillon du ciel, à la célébration des saints mystères. Une bonne mule de montagnes sera chargée de la tente dans nos courses, et ainsi souffrirons-nous moins de la privation qui nous était la plus sensible en voyage, celle de la sainte messe.

» Depuis mes dernières lettres, nous avons eu à Alger même les exercices du Jubilé. Ils ont été couronnés par les solennités les plus touchantes, et par des jours fervents comme les jours anciens. Hélas ! pourquoi d'autres jours leur succèdent-ils ? A cette occasion j'ai établi l'ar-

chiconfrérie du Saint-Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, et voué dans mon cœur, pour Bab-el-Oueld, la chapelle de Notre-Dame des Martyrs et des Victoires.

» Encore des excuses, messieurs, pour une lettre écrite avec autant de précipitation, mais encore aussi les plus ardents et les plus tendres vœux. Soyez-nous toujours la main et le cœur de Dieu, et nous vous serons inviolablement unis dans l'amour de Notre-Seigneur pour des âmes qui lui ont coûté si cher, pour lesquelles il a donné son sang, et vous vos saintes aumônes. »

XX.

ÉCHANGE DE SIX CENTS PRISONNIERS.

Extrait d'une lettre de Mgr l'évêque d'Alger, au conseil central de Lyon, en date du 24 mai 1841.

« .... Le 19 mai, à midi, après toutes sortes de négociations et d'angoisses qui duraient depuis plus de sept mois, j'ai reçu du khalifa d'Abdel-Kader en personne tous les prisonniers français, en échange des prisonniers arabes que je lui conduisais.

» Dieu a permis que, par le plus étrange concours du monde, je ne fusse escorté d'aucune force armée, pas même d'un seul soldat! et je suis allé à une lieue et demie de nos avant-postes, uniquement accompagné de mes deux vicaires généraux, au milieu de douze cents cavaliers arabes, armés jusqu'aux dents; j'ai eu une conférence de trois heures avec le chef des arabes.

» Pendant ce temps-là on se battait à quelques lieues,

le canon grondait dans la direction du col de Teniath ; je n'avais que ma crosse et ma croix pour toute défense. Quelle scène, ô mon Dieu ! six cents malheureux prisonniers chantaient les cantiques de la délivrance, le jour même de l'Ascension, alors que nous ramenions en triomphe, aux acclamations des Arabes et des Français attendris, la troupe des délivrés....

XXI

ESQUISSE RELIGIEUSE

DU DIOCÈSE D'ALGER.

Lettre adressée à Sa Sainteté par Mgr Dupuch, évêque d'Alger, le 22 juin 1841.

« Votre Sainteté daignera me pardonner. Depuis longtemps je désire lui faire connaître avec détails l'état de la religion dans mon diocèse, et jamais je ne peux trouver un instant. Jours et nuits, tout est dévoré par un travail qui, en se multipliant de plus en plus, ne me laisse pas même le loisir de remplir un devoir aussi doux et aussi sacré. Aujourd'hui je vais l'essayer en quelques lignes dont votre très-sainte et douce paternité excusera l'involontaire et trop incomplète brièveté.

» A Alger même, très-saint et bienheureux Père, j'ai plus de douze mille catholiques, deux églises (bientôt trois) et quatre chapelles... Avant la fin de l'année, j'aurai une chapelle de plus dans la ville même, et une dans un des faubourgs. Dans la province d'Alger, indépendamment de ce que je viens d'énumérer, je compte

quatre chapelles et cinq églises dont une consacrée solennellement; elle est sous l'invocation des illustres saintes Perpétue et Félicité.

» Mes prêtres, en y comprenant le chapitre composé seulement de trois chanoines, mon vicaire-général, trois prêtres auxiliaires de Notre-Dame de Sainte-Croix du Mans, et trois autres missionnaires, sont dans cette province au nombre de vingt-trois, et desservent avec les églises et chapelles un grand hôpital civil et quatre hôpitaux militaires contenant jusqu'à six mille malades, une prison civile, et une prison militaire composée de quatorze cents condamnés aux travaux publics. Ils sont aussi chargés du commencement de mon grand séminaire, de mon petit séminaire, de ma double maison d'orphelins, de la maison des orphelines, de ma petite maison de nouvelles catholiques. J'ai quatre établissements des sœurs de Saint-Joseph à Alger et dans la banlieue, et deux en tout des frères dits aussi de Saint-Joseph du Mans; j'attends de jour en jour les dames du Sacré-Cœur. Les prêtres de Sainte-Croix dirigent avec le petit séminaire un collège de jeunes Arabes distingués par leur naissance et fort intéressants. Je travaille à établir les sœurs de Saint-Joseph à Blidah et à Bouffarick.

» Dans l'ouest, j'ai à Cherchell (la vraie Julia-Césarée) un prêtre et un grand hôpital; à Mostaganem, un prêtre et un hôpital. Deux mosquées m'ont été données, et j'ai dédié l'une à saint Paul, apôtre (celle de Cherchell), l'autre à saint Jean-Baptiste. A Oran, j'ai une église dédiée à saint Louis, un grand hôpital militaire, un commencement d'hôpital civil, et un bel établissement de religieuses Trinitaires de la Rédemption des captifs; trois prêtres

résident à Oran, où le nombre des catholiques, sans y comprendre l'armée, est de cinq mille environ; j'y consacrerai bientôt une très-belle chapelle à la sainte Trinité.

» Dans l'est, j'ai un prêtre à la Calle, près de Tunis, et une église que nous allons relever, elle est dédiée à saint Cyprien; à Bone un grand hôpital, une humble église dédiée à saint Augustin. J'ai acheté fort cher le terrain nécessaire à la construction d'une grande église. J'espère que le gouvernement français m'aidera. A Hippone, à une demi-lieue de Bone, s'élève un monument à la mémoire de saint Augustin. Il ne sera consacré qu'au mois de mai prochain. Le 25 août de cette année, je compte aller bénir le monument que le roi élève à saint Louis sur les ruines mêmes de Carthage. En revenant, je dédierai à saint Papidien une humble église à Catame, sur les débris de la sienne. J'ai trouvé là d'admirables ruines et même à quatre lieues, à l'ancienne Tibilis, une église dont la façade encore debout est ornée d'une croix; une ancre est à ses pieds.

» A Constantine, j'ai un hospice civil, trois hôpitaux militaires bientôt réunis en un magnifique établissement dont la chapelle sera dédiée à saint Fortunat, évêque de Cortha; celle de l'hospice civil dont S. S. donna le mobilier, il y a deux ans, à saint Grégoire; la belle mosquée, devenue église, est dédiée à N.-D. des Douleurs. J'ai à Constantine trois missionnaires et six sœurs de la doctrine chrétienne de Nancy. Six autres vont venir à Bone, et six à la nouvelle ville de Philippe-Ville auprès de Stora. Il y a déjà cinq mille catholiques, sans compter la garnison, une chapelle, une église provisoire (j'ai posé la première pierre de la nouvelle), bientôt deux autres chapelles et un sanctuaire à Stora. Deux prêtres y résident

avec un frère qui sera rejoint par deux autres, aussitôt que nous le pourrons. Il y a de plus un hôpital militaire de douze cents malades.

» A Constantine, je dédierai dans le fond de la gorge de Rienn, à la place même où ils furent martyrisés en 259, selon l'inscription encore parfaitement lisible sur le roc, un autel aux illustres saint Jacques et saint Marien, et à leurs compagnons. Ce sera bientôt.

» Là, très-saint Père, mille soldats ont communié à Pâques (sur trois mille environ de garnison); là, le rapprochement semble se préparer entre les Arabes et nous.

» A Gigelly, j'ai un hôpital et vais bénir un sanctuaire; à Bougie, j'ai un prêtre, une assez jolie église, et un très-grand hôpital militaire avec un seul prêtre.

» Sans y comprendre les militaires de Constantine, j'ai donné la communion à près de trois mille personnes dans le temps pascal, suivant ce que nous pouvons estimer. Nous avons eu encore depuis l'année dernière un grand nombre de protestants revenus à l'unité catholique.

» Beaucoup de soldats sont morts dans le courant de l'année, et sur ce nombre, la plupart ont reçu les derniers secours de la religion... Cette année même, et au péril de leur vie, plusieurs de mes prêtres ont accompagné les colonnes expéditionnaires de l'armée, et, sous une pluie de balles, tout teints du sang des blessés, ont pu confesser et administrer ceux qui succombaient. Leur conduite a été telle que désormais et toujours nos armées seront ainsi accompagnées. Partout la messe militaire a été rétablie.

» J'ai formé deux associations de persévérance à Alger, commencé à établir l'œuvre de Saint-François-Régis pour

les mariages, et entretenu l'œuvre de la société de Charité, composée, à Alger seulement, de deux cent cinquante dames.

» Ces jours derniers, très-saint Père, j'ai donné le glorieux et mille fois béni nom de Grégoire à la première cloche de ma cathédrale, et cela, sans avoir encore l'agrément de sa sainteté. La reine des Français y a joint son nom béui aussi. C'était aux acclamations de tous; et, en cette ctrconstance comme toujours, j'ai été profondément touché du pieux concours du chevalier Peloso, consul de votre sainteté, qui a contribué de toute façon à l'éclat de la fête.

» J'ai aussi béni ou envoyé huit autres cloches. Les Arabes commencent à s'y accoutumer.

» Le jour de la fête du très-saint Sacrement, sur la magnifique place qui est aux bords de la mer, et au milieu de trente ou quarante mille personnes, j'ai fait la procession, et donné, parmi les transports du peuple et au bruit du canon de la rade, la bénédiction la plus touchante et la plus solennelle; les Arabes eux-mêmes m'ont écrit depuis à ce sujet les choses les plus consolantes.

» Peu de jours auparavant, et le 19 mai, j'avais consommé l'acte le plus étonnant de ces derniers temps en ce pays si intéressant, je veux parler de l'échange d'environ cinq cents prisonniers de toutes nations; les derniers ne sont arrivés qu'hier. J'ajouterai qu'en ce moment même, et depuis quinze jours, j'ai un de mes prêtres au milieu des tribus les plus ennemies, vivant avec elles sous la tente, au camp même de l'émir Abd-el-Kader...

» C'est seul, absolument seul, entouré de douze cents cavaliers arabes que, durant trois heures, j'ai pu épan-

cher mon cœur dans celui de leur chef... J'ai dû envoyer au roi des Français le plus intime de cette merveilleuse conférence. *Soli Deo honor et gloria!*

» Très-saint Père, à qui après Dieu devons-nous tout ce qui précède? Il faut le dire, à votre sainteté, à ses prières, à ses bontés paternelles... nous le devons aussi à notre vraie mère et admirable protectrice, l'illustre et sainte Association de la Propagation de la Foi, tant célébrée du reste déjà par sa sainteté, et tant bénie par tous les évêques, par nous surtout qui, au milieu des inexprimables angoisses, des travaux d'un épiscopat qui ne ressemble point à celui de nos frères d'Europe, ne vivons guères que par elle.

» Je le déclare donc de nouveau, très-saint Père, et que le cœur paternel du pape tressaille encore, c'est à ses prières et à ses aumônes, si considérables cette année encore, que je dois de n'avoir pas quelquefois désespéré, d'avoir un peu travaillé déjà dans la vigne que votre sainteté m'envoya défricher le premier après tant de siècles, il y a deux ans et demi. Par moments, je ne crains pas de l'avouer, j'ai été tenté de fuir, de me retirer dans quelque solitude, le combat m'effrayait. Mais votre souvenir, vos paroles dernières, au moment suprême du départ, les prières et le trésor de la charité de mes frères, les associés de l'Œuvre, m'ont retenu, me retiendront, je l'espère, jusqu'au moment où, si j'ai combattu un bon combat, je pourrai me jeter aux pieds du Juge sauveur des âmes, lui demandant une petite part de votre couronne et de la leur.

» Je leur adresse même, très-saint Père, cette longue lettre qui pourra être utilement employée à la confection

de leurs Annales, et qui, après les avoir remerciés et consolés, parviendra plus filiale encore aux pieds de votre sainteté, apportant leurs bénédictions et leurs vœux unis aux nôtres. Durant l'octave des saints apôtres Pierre et Paul, nous ferons des prières solennelles pour vous, très-saint Père, pour cette Association marquée du sceau de Dieu, et bien particulièrement pour les églises de l'Orient, du Tong-King et de la Cochinchine, recommandées à tous par votre sainteté, encore plus à ceux qui, comme nous, voyons de plus près certains combats de la foi.

» Daignez, très-saint Père, lire avec votre bienveillance de père et de frère aîné, selon vos douces paroles qui résonnent encore à mon cœur de jeune fils et de jeune frère, cette lettre, fidèle mais trop incomplet tableau de la situation de mon église ; peut-être, dans six mois, et en allant au tombeau de saint Augustin, pourrai-je de nouveau visiter aussi le seuil des Apôtres, et, selon le serment de mon sacre, rendre compte avec plus de détails à votre paternité du commencement de mon administration. Oh ! quel bonheur ! avant le ciel ce serait le plus vrai.

» En attendant, j'accomplis ma promesse sacrée en faisant connaître de la sorte mon naissant épiscopat. Votre sainteté l'a permis. Avec quelle simplicité je profite de la permission, écrivant tellement à la hâte que mon écriture sera presque impossible à lire... Hélas ! je ne peux ni recommencer ni donner ma lettre à de tardifs copistes.

» Daignez, très-saint Père, agréer l'hommage d'une belle mosaïque trouvée par nous dans les ruines véné-

rables d'Hippone, et qui, par les soins du consul Peloso, sera bientôt acheminée vers Civita-Vecchia... C'est un faible mais bien cordial tribut de piété filiale.

» Avec cet hommage, daignez aussi, très-saint et bienheureux Père, recevoir celui de la vénération la plus profonde, de la plus profonde affection, de l'obéissance sans mesure, du plus pauvre, du plus indigne de vos serviteurs et de vos frères. »

XXII

DESCRIPTION DE SCHERCHELL,

L'ancienne JULIA CŒSAREA.

Extrait d'une lettre de M. Suchet, vicaire général d'Alger, à M. Samatan.

Alger, 8 février 1842.

« Vous souhaitez que je vous parle de *Scherchell*, l'ancienne *Julia Cæsarea*, autrefois capitale de la Mauritanie. Pour répondre à vos désirs, je vais vous communiquer simplement les observations que j'ai faites à la hâte au milieu de ses ruines.

» Le 4 mai, Mgr Dupuch m'envoya installer un curé à *Scherchell*. Depuis environ un an que cette place est au pouvoir des Français, plus de cinq cents colons étaient allés se fixer dans son enceinte, sous la protection d'une garnison assez considérable, et formaient avec l'hôpital militaire une réunion trop importante et trop exposée aux dangers de toute espèce, pour être privée plus long-

temps de la présence d'un pasteur. C'est ainsi que les paroisses s'organisent jusqu'à présent en Algérie : c'est d'abord un camp ; puis, à la suite de l'armée, des industriels ambulants qui dressent leur échoppe à côté de la tente du soldat; plus tard, arrivent quelques colons, artisans ou cultivateurs, qui se font vivre de leurs mutuels produits quand ils ne se ruinent pas les uns les autres.

» J'étais parti le 4, à six heures du soir, sur le bâtiment à vapeur l'*Euphrate*. Le lendemain, à la pointe du jour, nous étions vis-à-vis le tombeau de la *Chrétienne*. Nous croisâmes le *Chénouan*, haute montagne dont le pied est baigné par les flots; plus loin, nous aperçûmes, dans la profondeur d'un vallon, un reste d'aqueduc romain, et le 6, au matin, nous débarquâmes à *Scherchell*.

» Notre premier soin fut de chercher une église et un presbytère parmi les anciennes mosquées et les maisons désertes. Tous les édifices de quelque importance avaient été pris pour le service de l'armée, et il fallut nous contenter d'une petite *djema* (mosquée) qui tombait en ruines. Une vieille masure, située tout près de là, fut désignée pour Oger mon confrère. On mit sur-le champ la main à l'œuvre pour faire les restaurations les plus indispensables. Ce jour-là même, comme nous étions à déjeûner chez le commandant supérieur, nous entendîmes tirer le canon; quelques instants après, on vint nous dire que les Arabes se montraient en grand nombre sur les mamelons voisins, et qu'ils avaient fait une pointe contre nos blockaus, à une portée de canon de la ville. Vous pouvez vous souvenir qu'à cette époque des dé-

monstrations semblables eurent lieu sur plusieurs points à la fois.

» Je suis resté huit jours à *Scherchell*, et voici ce que j'y ai vu de plus remarquable.

» Son site, au bord de la mer, est un des plus beaux que j'aie rencontrés en Algérie. A la distance d'une demi-lieue, des collines peu élevées et d'une pente assez douce forment autour d'elle un gracieux hémicycle. Sur ces riants côteaux se déploie la plus riche végétation; çà et là, au milieu des bois d'amandiers, on distingue les restes d'anciennes *villa* et les modernes blockaus élevés par nos Français; par derrière, et à quatre ou cinq lieues plus loin, s'étend un rideau de hautes montagnes qui bornerait tout-à-fait l'horizon, si, vers le sud-est, un large vallon ne laissait voir la vaste plaine de la Mitidja se déroulant jusqu'à la chaîne de l'Atlas : on aperçoit même *Blidah* assise au loin sur l'un de ses versants.

» Sur le vaste emplacement que *Julia Cæsarea* couvrait jadis de ses édifices, *Scherchell* ne compte aujourd'hui que cinq à six cents maisons, très-basses, construites en terre, et pour la plupart abandonnées. Chaque habitation a sa terrasse pour couronnement, ses galeries intérieures, sa cour ombragée par une treille ou par un figuier, avec une citerne et un petit jardin clos de murs. Les rues sont assez larges et bien percées; l'eau, qui est abondante, se distribue au moyen de fontaines placées avec intelligence partout où il en est besoin.

» Il paraît que *Scherchell*, avant notre occupation, était une ville toute industrielle; chaque état y avait son quartier; celui des forgerons tenait toute une rue; à droite, en entrant dans la ville du côté du port, on re-

marque encore leurs fourneaux et leurs ateliers déserts; celui des cordonniers formait, sur un autre point, une espèce de halle circulaire. La plupart des maisons tombent en ruines; nos troupes se sont logées dans les meilleures; pour les autres, on les abandonne à de pauvres colons. Il ne reste pas dans la ville un seul de ses anciens habitants.

» Des quatre mosquées principales on a fait des magasins militaires. La plus remarquable de toutes, celle que les indigènes appelaient la *Grande Mosquée*, parce qu'elle est sans contredit la plus vaste de la province, a été convertie en hôpital. Quatre-vingt-dix-neuf colonnes de granit ornent son enceinte. Ce nombre est mystérieux chez les Arabes; c'est aussi celui des grains de chapelet sur chacun desquels ils répètent presque continuellement une des perfections de Dieu. Toutes ces colonnes sont recouvertes de plâtre, selon l'usage des naturels, qui ne connaissent rien de plus beau comme décoration que le badigeonnage en blanc. Elles appartenaient sans doute à quelque temple païen, ou peut-être à quelque église catholique de *Julia Cæsarea*.

» Dans la première cour intérieure de ce monument j'ai remarqué quatre orangers d'une grosseur et d'une élévation surprenante; ils ombragent une vaste coupe en marbre blanc, du milieu de laquelle s'élance un superbe jet d'eau. C'était là que se faisaient les ablutions légales avant d'entrer dans la mosquée.

» Ici tout rappelle par des décombres le souvenir d'une grandeur éclipsée; à chaque pas, on rencontre ou des monuments en ruines, ou des pierres tumulaires sur lesquelles on reconnaît encore la trace d'inscriptions

presque effacées par le temps. A travers ces débris, un sarcophage surtout m'a frappé, parce qu'il m'a paru chrétien. Deux palmes enveloppent une épitaphe à demi détruite, puis un Bon-Pasteur abritant sous les rameaux de deux oliviers des brebis qui le regardent, tels sont les symboles gravés sur ce tombeau ; ils sembleraient indiquer qu'un martyr ou un pontife y fut jadis inhumé. Comme on a creusé de larges fossés autour des blockaus, beaucoup de tombes antiques ont été mises à découvert, en sorte que nous avons pu voir comment on plaçait autrefois les morts dans leur dernier asile, et quels mystérieux objets on y renfermait avec eux. La chambre sépulcrale, terminée en cône à son sommet, est toute garnie de fortes briques de trente à quarante centimètres carrés. Autour du squelette, presque toujours couché sur le côté, sont déposés différents ustensiles d'argile ou de verre, dont la valeur était sans doute proportionnée à la condition du défunt; ce sont des assiettes, des urnes, des lampes funéraires, de petits flaçons ou instruments lacrymatoires, des morceaux de bois à demi brûlés, des charbons et des cendres.

» . . . Espérons que la terre d'Afrique, illustrée par les travaux de tant de saints docteurs, arrosée du sang des plus généreux martyrs, ne restera pas toujours stérile, et que des rejetons nombreux couronneront encore de leur vert feuillage ce tronc antique qu'on croyait à jamais desséché. »

---

débris, un
m'a paru
phe à demi
es rameaux
t, tels sont
emblerait
dis inhumé.
es blockaus,
à découvert,
nt on plaçait
ile, et quels
. La chambre
et, est toute
te centimètres
urs couché sur
d'argile ou de
portionnée à la
s, des urnes,
u instruments
demi brûlés,

, illustrée par
rrosée du sang
pas toujours
uronneront en-
ne qu'on croyait

XXIII

VISITE PASTORALE

DANS LE DIOCÈSE D'ALGER.

Extrait d'une lettre de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, à MM. les membres du conseil central de Lyon.

14 septembre 1843.

« J'achève par une belle, par une magnifique cérémonie, la plus complète visite pastorale de mon diocèse que j'aie encore pu faire ; je bénis, ce matin même, les fondations du nouveau monastère de Notre-Dame de *Staouëli*. C'est en présence du maréchal et des principales autorités de la colonie, avec un nombreux clergé et quatorze religieux, que je pose la première pierre de l'église, sur le champ même où se livra la bataille de *Staouëli* qui décida en grande partie de la prise d'Alger.

» Cette première pierre, façonnée il y a de longs siècles par le ciseau des vainqueurs du monde, ils se sont évanouis dans leur gloire ! nous la posons sur un lit de boulets, ramassés dans l'enceinte de la nouvelle Trappe.

» Mais ce serait trop de détails à vous donner; les moments se pressent, et aussitôt après la cérémonie je vais bénir à une lieue de là le nouveau village de Saint-Ferdinand, terminer bientôt ma visite par la bénédiction

de la cloche de Saint-Simon et de Saint-Jude de *Koléah*, et par l'exploration des ruines de *Tipâsa* ; ce sont certainement les plus intéressantes de l'Algérie.

» Cependant j'avais fait une espèce de journal quotidien de cette même visite, commencée le 20 avril dernier et à peine finie. Il est plein de ces détails que je n'ose vous donner. Ce serait demander une trop grande place dans vos précieuses annales; si toutefois vous le désiriez, je me hasarderais à le faire copier et à vous l'adresser. En attendant, je voudrais, sous le palmier séculaire qui ombrage la tente des Pères trappistes, essayer de vous en donner comme un abrégé, malheureusement trop sec et dépourvu de vie. Vous me comprendrez et m'excuserez.

» J'ai quitté Alger le 20 avril. Après une traversée assez orageuse, j'ai touché à *Bone* où j'ai commencé d'intéressantes fouilles dans les ruines de l'ancienne basilique de saint Augustin. Le 28, j'arrivais par terre à la Calle où je n'étais point encore allé ; j'y consacrais une église sous l'invocation de saint Cyprien, dans l'endroit le plus rapproché du lieu de son glorieux martyre; je faisais une ordination le jour de saint Jacques et de saint Marien de Constantine, dont j'ai retrouvé les ossements sacrés; j'installais définitivement un curé, ancien officier de l'artillerie de marine; je confirmais, donnais la communion à un grand nombre de corailleurs, bénissais du milieu de la mer la pêche aventureuse du corail, etc.

» Le 1er mai, j'étais de retour à *Bone*, après avoir reçu, sur les deux routes différentes que j'avais parcourues en allant et en revenant, la plus touchante, la plus

cordiale hospitalité, sous la tente des tribus pacifiques de cette belle province. Combien de fois répétions-nous qu'en Europe on ne pourrait croire tout ce dont nous avions été témoins à cet égard !

» Durant les huit jours qui suivirent, je ne cessai de considérer avec la reconnaissance la plus profonde les merveilleux effets du retour des reliques de saint Augustin. Sur quatre mille habitants chrétiens, les plus petits enfants compris, plus de mille avaient communié dans le temps pascal. Le 4, jour de sainte Monique, et sous ses maternels auspices, j'établissais une société de charité qui, ce jour même, ne comptait pas moins de cent vingt-trois dames. Je bénissais l'humble hôpital civil, le berceau de l'œuvre des orphelines des provinces de l'Est, le catéchisme de persévérance, les écoles et le pensionnat si florissant des Sœurs de la doctrine chrétienne. Enfin, je faisais faire la première communion à un grand nombre d'heureux enfants ; j'organisais la souscription unanime des fidèles habitants de Bone, qui doit leur donner, après une longue et stérile attente, une église moins indigne de la sœur, de l'héritière d'Hippone. En cinq jours, et en fouillant les entrailles de celle-ci, j'ai trouvé beaucoup de marbres précieux, des corniches admirablement conservées, des chapiteaux, etc.

Mais avant de quitter *Bone* de nouveau et pour de longs jours, je visitais pour la seconde fois depuis quatre ans, et avec le plus vif intérêt, les ruines de *Ghelma*, celles de *Villa-Victoriana*, et de l'ancienne *Tibilis*, ainsi nommée des eaux Tibilitaines qui en descendent, d'*Announàh*, d'*Amman Mas-Koutin* (les *bains en-*

chantés) ; et à *Villa Serviliana*, à *Ghelma*, à *Announah*, je retrouvais trois églises chrétiennes encore debout. Je priais sur les tombes qu'elles renferment ou qui les entourent, sur les débris de leurs voûtes renversées, dans la profondeur de leurs cryptes, au pied de la croix encore incrustée sur la façade.

» A *Ghelma*, j'étais accueilli avec transport par la garnison et la population civile qui me rendait, dans une des salles du bel hôpital militaire que le génie vient d'y construire, une visite filiale et amie. Quelques heures avant et dans cette même salle convertie en chapelle, j'avais offert le Saint-Sacrifice en l'honneur de Possidius, le dernier évêque de Calame, l'ami, l'historien et auparavant le disciple fidèle d'Augustin. Toute la garnison y assistait autant que le pouvait permettre ce vaste local. J'y donnai la communion, j'y baptisai quatre enfants. Depuis combien de siècles cet auguste sacrifice n'y avait pas été célébré ! c'était la première fois que Possidius y était invoqué par un de ses successeurs, par son premier successeur ! j'ai demandé et obtiendrai de restaurer la vieille église. Un de mes prêtres desservira *Ghelma* et *Sétif* alternativement; il y a pourtant soixante-deux lieues de l'une à l'autre et par un vrai désert. A *Sétif* nous avons une chapelle militaire nouvellement construite, graces aux instances d'un pieux général. A *Ghelma* encore, on venait de trouver une croix en bronze, assez grande et d'une conservation parfaite.

» A la *Calle*, j'ai trouvé cent habitants sédentaires et près de deux mille corailleurs, dont trois cents seulement y séjournent durant l'hiver. L'église est l'ancienne chapelle de la compagnie française ; nous la pour-

voyons d'ornements complets. A côté sera l'école, et plus loin l'hôpital destiné à recevoir quinze frères de Saint-Jean-de-Dieu; on en allait creuser les fondations.

» A *Bone*, les sœurs ont une chapelle nouvelle. Une aumônerie titulaire pour l'hôpital militaire nous a été accordée, ainsi que pour la légion étrangère. Il y a donc cinq prêtres attachés à cette intéressante chrétienté.

» Revenu d'*Announah* qui est au bas du *Raz-el-Akba*, si célèbre dans nos guerres de Constantine par ses bivouacs glacés, jusqu'à *Bone* qui en est éloignée de vingt-cinq lieues environ, je ne tardai pas à reprendre la mer et à regagner, par *Philippeville* et les camps intermédiaires, le cœur de la province de Constantine proprement dite.

» Je la trouvai toujours se rapprochant de plus en plus de nous, de plus en plus se préparant à un immense dessein de la providence de Dieu! J'étais accompagné d'*Hassounah*, mon bien-aimé fils et interprète; il y reparaissait pour la première fois depuis son éclatante conversion, et y recevait l'accueil le plus inattendu, *étant fêté de tous*, même des chefs religieux. J'y embrassai avec honheur *Salah*, son frère et son émule, je bénis en pasteur et en père les familles principales, donnai la confirmation, fis faire la première communion; les sœurs y font, comme partout du reste, un bien prodigieux. L'hôpital civil de Constantine (*hôpital Saint-Grégoire*) fondé par les indigènes et meublé par le pape, prospère de plus en plus. « *Ah! pourquoi, quand un musulman est mort, ne pries-tu pas, comme tu le*

fais après la mort des chrétiens? » disait à une des sœurs, au moment de mon passage, un de ceux qu'elles y avaient recueillis.

» Il y a trois ecclésiastiques dans cette intéressante capitale de l'est; un frère coadjuteur y fait l'école aux petits garçons chrétiens, arabes ou juifs; l'église est belle; l'hôpital, monument digne des anciens vainqueurs de *Cirta*, a une chapelle. Les prêtres en ont une dans leur modeste résidence. La maison des sœurs, leur pensionnat, leurs écoles, leur infirmerie et l'hôpital civil touchent à l'église, ancienne mosquée du palais des beys; la croix domine le minaret, la ville entière et les profondes vallées qui l'enceignent. Le général-gouverneur, dont j'avais six semaines auparavant visité le camp devant *Collo*, ayant bien voulu être parrain de la cloche, je la baptisai parmi les flots d'Arabes émerveillés. Le cheik *El-Arab* (*serpent du désert*) n'avait pas dédaigné, pour mieux jouir de ce spectacle si nouveau pour lui, de grimper sur les épaules d'un de ses spahis.

« Le nombre des communions pascales avait été aussi fort considérable dans les rangs de l'armée surtout. La population chrétienne ne dépasse pas un millier d'âmes. Vous savez que plus de cinq cents enfants arabes y ont été baptisés *in extremis*, et comment j'ai fait conserver, avec son inscription mémorable (de l'an 259), le roc du haut duquel tombèrent dans le *Rummel*, il y a près de seize cents ans, les têtes des bienheureux martyrs. J'ai été assez heureux pour retrouver leurs ossements. Le serai-je assez pour conserver le sanctuaire de l'église [illegible]ique de Constantin qui est encore debout

à côté de l'hôpital ! il y a trois ans que le reste a été démoli.

» A *Philippeville*, m'attendait avec anxiété un bon peuple, fort préoccupé de son avenir. L'église, ou mieux le magasin en bois qui en tient encore lieu, la belle chapelle du grand hôpital militaire du fort de France, l'humble sanctuaire des Sœurs de la doctrine chrétienne, que j'inaugurai pareillement, furent tour à tour témoins des plus intéressantes cérémonies. Un grand nombre d'enfants firent leur première communion ; beaucoup d'autres enfants, cinquante soldats, presque autant de marins âgés et brunis par la mer, recevaient avec eux la confirmation.

» Indépendamment de sa garnison fort nombreuse, *Philippeville*, qui a souffert beaucoup depuis un an, ne compte pas plus de quatre mille habitants civils, en y comprenant même *Stora* et le hameau de *Saint-Antoine*. D'habitants musulmans résidants, presque aucun. Il y a trois prêtres ; inutile d'ajouter que les communions pascales ont répondu à leur zèle.

» Le 25 mai, nous glissions de nouveau sur la mer, plus paisible qu'aux derniers jours d'avril ; je revoyais de loin *Collo* et sa mosquée si pittoresque ; j'en avais naguère visité la baie et les délicieuses campagnes. au moment de leur conquête. Cent blessés y avaient reçu nos consolations et nos soins, nous les avions transportés à *Philippeville* à bord du *Sphinx ;* je revoyais *Gigelly*, où je baptisais plusieurs enfants, en confirmais quelques autres, bénissais deux mariages ; et durant ce temps-là, le vaisseau canonnait les Kabyles, *Hassounah* recevait une balle en combattant avec intrépidité et

EX LIBRIS

tombait évanoui. Il est guéri depuis long-temps, grace à Dieu.

» A *Gigelly* il y a environ quatre cents habitants civils et le double de garnison. L'hôpital est remarquable, il est à peine achevé ; j'ai nommé, il y a plus de dix-huit mois, un curé de *Gigelly*, il n'a fait qu'y paraître à diverses reprises ; il ne peut encore résider, faute d'une cabane et surtout faute d'une église.

» Je ne fis que toucher à *Bougie* ; sa petite église est convenable, le curé y est heureux ; la ville ne renferme que trois ou quatre cents habitants civils, et comme à *Gigelly* dont elle est à peine éloignée de quinze lieues marines, le double d'habitants militaires. L'hôpital, un des plus anciens de l'Algérie, m'a toujours paru très-bien tenu.

» Le 28, je débarquais à Alger, et aussitôt j'inaugurais la chapelle de l'hôpital civil. Avant mon départ, j'avais béni la nouvelle église de Notre-Dame-des-Victoires, la chapelle des Lazaristes, celles de la Miséricorde, de Kouba, du Sacré-Cœur, des Orphelins. Avec ces nouveaux sanctuaires, Alger et sa banlieue comptent déjà seize églises ou chapelles, sans y comprendre les églises des villages nouveaux consacrées depuis.

» Mais, comment dire notre retraite ecclésiastique, ces saints jours de bonheur si vite écoulés, ces trente prêtres de toutes nations ne formant plus qu'une famille, l'évêché devenu comme un séminaire, nos agapes fraternelles au milieu de la cour de marbre des Maures et parmi des guirlandes de croissants, le zèle apostolique et brûlant de notre saint prédicateur, et la rénovation

des promesses cléricales, et le chant des litanies de tous les saints de l'Afrique dont j'ai poursuivi et retrouvé les restes sacrés (ils sont déjà plus de cinquante); et les jours suivants, la consécration de l'église de Saint-Eugène de *Prariah*, celle de la charmante église de Sainte-Philomène de *Byr-Kadem*, *etc...* Saintes et délicieuses journées, que je compte parmi les plus belles de mon épiscopat.

» Elles duraient encore que je repartais, traversant les premières chaînes de l'Atlas, remontant désormais sans effort les gorges pittoresques de la *Chiffa*, pour gagner *Médéah*. Quelle jolie église, et comme elle a été merveilleusement pourvue de tout! la croix la domine; mais bientôt quel sera le hameau, la cité mauresque ou française sur laquelle elle ne brillera pas?

» Parmi les enfants que j'y baptisais, je n'oublie ni cette charmante petite Arabe, sauvée des horreurs de la prise de la *Smala* (sa sœur avait été massacrée à ses côtés en sortant, pour jouer avec elle, de la tente de leur père), et que l'armée victorieuse m'offrait comme son plus précieux trophée; ni ce petit juif que sa mère, juive encore, et une de ses parentes, en grande parure de juive d'Alger, offraient à leur tour au pied du même autel devant lequel étaient rangés en demi-cercle un certain nombre de juifs émerveillés.

» Le 6 août, je traversais les montagnes, j'allais à *Milianah*, je franchissais le col célèbre de *Mouzaya*. Quelle soirée, quelle nuit que cette paisible nuit du 7 au 8 août, chez les Kabyles, sur la paille fraîchement battue, sous le pavillon magique du ciel, par ce clair de lune si ravissant! Le 8, jour anniversaire de ma pre-

mière communion, arrivé sur le col même et à genoux sur le plus haut sommet, je priais pour ceux qui tant de fois et si vaillamment y combattirent, et dont je mouillais de mes larmes les ossements cachés sous les myrthes et les bruyères.... C'est alors que, d'une voix profondément émue et retentissante par tous ces échos étonnés, je bénis, en étendant ma croix, ces montagnes, ces campagnes immenses et jusqu'à cette mer lointaine qu'un prince y avait déclarées françaises en étendant sa victorieuse épée, comme je les déclarais chrétiennes en les foulant de ma houlette, en offrant le sang de la Victime sainte !....

» Je célébrai un peu plus tard, sur le revers opposé de l'Atlas, avant le fameux bois des oliviers, au plateau de la croix ; il était dix heures. Figurez-vous des grottes profondément creusées dans le roc vif, portant encore la trace séculaire de leurs premiers habitants ; et au-dessus, une croix, une véritable croix chrétienne, une croix incrustée parmi des touffes de lauriers roses chargés de fleurs embaumées ; du pied de la croix où il enfonce ses racines sauvages, un figuier immense se détache et forme une gracieuse coupole ; l'*ouel-el-Bouroumi* (*le ruisseau du père des chrétiens*) coule auprès sous une voûte de feuillage et de fleurs.

» Mais déjà un de nos spahis roule avec effort la pierre sur laquelle s'appuiera l'autel ; un second fait feu avec sa carabine et allume la mèche qui doit éclairer nos rustiques flambeaux ; un autre est descendu et puise dans les burettes éclatantes l'onde pure du *Bouroumi*. Des rameaux fleuris s'enfoncent dans nos cierges improvisés dans les anfractuosités du rocher ; d'autres

gracieux rameaux effeuillés forment le tapis épiscopal ; des stalactites descendent comme de magiques guirlandes. J'ai revêtu mes plus beaux ornements pontificaux, j'attache ma crosse à une ronce qui descend du roc, parmi les pampres de vignes et les fleurs, symbole singulièrement expressif ! j'offre l'auguste Sacrifice, je renouvelle ma première communion ! J'avais prié pour ceux qui succombèrent dans ces lieux mémorables, pour d'anciens et infortunés esclaves chrétiens qui avaient creusé la mine de cuivre voisine, pour ceux à qui je devais un pareil jour, pour l'Afrique, pour vous, pour vous mille fois bénis que vous êtes de tous les biens que vous ne cessez de nous faire !

» On raconte que lorsque pour la première fois, et encore tout couverts du sang des ennemis, nos bataillons descendant la pente raide du *Téniah*, arrivèrent à ce plateau, un long et solennel cri de joie s'éleva du milieu de leurs rangs confus, ils saluaient cette croix !...

» Nous remontons à cheval, et durant vingt heures, à peine interrompues par quelques instants de sommeil sur le tapis d'une tente hospitalière, par un soleil dévorant, épuisés de soif et de fatigue, nous chevauchions à l'aventure, partout accueillis comme des amis, partout bénis nous-mêmes comme des *marabouts ;* tantôt retrouvant au milieu d'un vaste marché et sous la tente où il rendait la justice, un des principaux acteurs de l'ancien échange des prisonniers ; tantôt traversant d'immenses solitudes, aux bords du *Chéliff*, sur les pentes des montagnes de *Milianah*, jusqu'à ce qu'enfin nous ayons pu y camper nous-mêmes un instant. Il était temps

d'arriver, les ardeurs du soleil nous brûlaient le visage et les mains; un de nos chevaux était mort de fatigue, d'autres refusaient de marcher.

» J'allais à *Milianah* recueillir les restes d'un brave officier, mon vieil ami, j'allais dire mon frère, né sur les mêmes rives que moi et mort si loin, asphyxié sous une imprudente voûte de lauriers roses, empoisonné par ces cruelles fleurs, si gracieuses et si perfides; ainsi les plaisirs! J'allais y visiter nos guerriers malades, y baptiser des enfants, préparer une église pour l'arrivée prochaine du nouveau curé de Saint-Adéodat-de-*Milianah*.

» Avant de repartir, le 11 août au matin, dès les premières clartés de l'aurore, j'étais à genoux, au pied de la cime du mont *Zacchar*, le géant de ces contrées. Le sol était jonché, par les mains des soldats, de fleurs humides de rosée. Dans la redoute voisine, devant laquelle l'autel se dressait par enchantement, la musique militaire se faisait entendre à travers les créneaux noircis par la poudre; le général Réveu, son état-major, la garnison, gravissaient la colline; j'offrais encore les sacrés mystères, et encore et toujours pour ceux qui moururent en nous y frayant la voie: quel ministère!

» Une heure après, et par des chemins nouveaux, nous redescendions de ces régions élevées. Encore quarante-huit heures, et nous rentrions dans Alger, d'où, après avoir chanté la glorieuse assomption de Marie, nous repartions sans plus de délai le 15 à huit heures du soir, pour continuer nos courses pastorales dans la province de l'ouest.

» Je visitais d'abord *Cherchell*, l'ancienne *Julia Cæsarea* dont je porte le titre épiscopal ; sa jolie mosquée a trois nefs ; j'ai parcouru son hôpital immense, supporté par quatre-vingt-dix-neuf colonnes romaines de granit, dont quelques-unes, les chapiteaux surtout, sont de la plus grande beauté. Ses cinq cents habitants civils et sa garnison célèbrent à l'envi la piété et le zèle de leur excellent curé.

» Après Cherchell ce fut Ténès, l'ancienne *Cartenna*, puis *Orléansville*, assise à peine sur d'autres ruines, *Mostaganem* et *Mazagran*, qui tous les jours prennent un accroissement considérable et prospèrent ; les campagnes y sont si fertiles ! Il y a à *Mostaganem* environ deux mille habitants civils et un corps d'armée. Dans ces derniers temps seulement, cent petits Arabes *in extremis* y ont été baptisés, saintes et joyeuses prémices !

» *Arzew*, *Arsenaria* des Romains, célèbre maintenant par son commerce des grains et ses salines, n'avait pu jusqu'ici que de loin en loin être visitée ; désormais, et sous le patronage de saint Jacques apôtre, sa petite chapelle sera régulièrement desservie par un des pères auxiliaires d'Oran. Non loin coule à travers les sables une rivière aux douloureux souvenirs, la *Macta*.

» Je revois *Oran*, la seconde ville chrétienne du diocèse ; car il y a, sans compter *Mers-el-Kébir*, *Misergnin*, le *Figuier*, *etc.*, près de neuf mille catholiques ; l'établissement des sœurs tributaires d'Oran fleurit de plus en plus et rend les plus précieux services ; il y a un an, j'en avais consacré la belle chapelle. L'église pa-

roissiale, ancien sanctuaire d'un couvent de religieuses espagnoles bâti par Charles-Quint, dont les nobles armoiries le décorent et sont après tant de vicissitudes aussi bien conservées qu'aux premiers jours, pouvait conteuir cent personnes au plus. Elle va être livrée au génie militaire, qui poursuit avec activité la construction d'un des plus remarquables hôpitaux de l'Algérie (il est destiné à quatorze cents malades) et deviendra chapelle de l'hôpital; à sa place, nous obtenons une belle mosquée des musulmans au-dessous du quartier Napoléon.

» J'ai comblé les vœux des habitants de *Mers-el-Kébir* (*portus magnus*). Ils sont déjà quatre cents vivant à terre, et environ trois cents demeurant dans des barques. L'hiver dernier, et pour exaucer, selon que nous le pouvions, leurs désirs sans cesse renouvelés, la messe avait été célébrée sur un trois-mâts, dans la belle rade qui est abritée par le fort; tous les bâtiments s'étaient rapprochés; sur le pont, sur les mâts, sur les vergues, c'était une multitude d'heureux fidèles qui s'unissaient aux sacrés mystères avec des transports de joie. Aussi comme ils ont été consolés quand, dans quarante-huit heures, et grace à leur élan unanime, chapelle, presbytère, école, autel, tout a été prêt; les bâtiments étaient pavoisés, le temps était superbe; j'arrivais dans une barque avec pavillon à l'avant et à l'arrière; elle bondissait sur la mer argentée; sur le pont des vaisseaux de l'état les tambours battaient, les clairons sonnaient; à terre, la cloche était incessamment agitée; tous avaient revêtu des habits de fête; un vieux marin, sa boutonnière ornée de la croix d'honneur, faisait

l'office de sacristain ; le maire, ancien marin aussi présidait à tout avec un goût et un zèle admirables.

15 septembre.

» En parlant d'une de mes dernières journées de visite pastorale, je l'appelais une des plus belles de mon épiscopat. Comment dirais-je donc de celle d'hier à *Staouëli*, à *Saint-Ferdinand ?* Autour des religieux, tous étaient accourus avec empressement, le maréchal gouverneur-général à leur tête. J'ai donc posé cette première pierre ! Nos mains unies comme son épée, leur charrue et ma croix, l'ont donc assise cette vieille pierre carrée, façonnée par un ciseau romain, sur son lit de fer et de bronze; j'ai répandu sur elle l'eau sacrée, avec mes prières les plus ardentes et mes larmes de bonheur ; puis, j'ai laissé mon âme attendrie s'exhaler, s'épancher dans l'âme de mes frères. J'ai offert la Victime du salut, j'ai béni ces champs fameux.

» Tout-à-coup les religieux se forment en couronne, ils sont prosternés devant l'autel de fleurs ; tous ensemble nous redisons avec transport : *Laudate Dominum... quoniam confirmata est super nos misericordia ejus.* Nous regardions au loin le tombeau de la chrétienne (Kaber el Roumia), pieux témoin de tant de scènes merveilleuses, et auquel nous demandions s'il en avait jamais vu de plus extraordinaire. Derrière lui se dessinaient les ruines de l'héroïque *Tipasa*, la tour blanchissante de *Sidi-Ferruch ;* nous nous laissions aller à ce calme, à cette joie indéfinissable du cœur, sous le charme de Dieu ; et voici qu'un des frères, un des qua-

torze qui étaient là prosternés tout-à-l'heure, racontait qu'en 1830, soldat du 26e de ligne, il avait combattu dans ce même champ de *Staouëli*, qu'il avait de ses mains intrépides travaillé à cette même redoute, au milieu de laquelle il recevait avant l'aurore, aujourd'hui dans le vieux blockaus qui en défendait l'enceinte, la communion des mains du Père François Régis. Dans cette redoute dormiront ceux que le Seigneur appellera à lui du sein du cloître civilisateur de *Staouëli*....

» A deux heures nous traversions les palmiers nains, les jujubiers sauvages, les épais buissons qui couvrent au loin le sol; nous avions franchi le ravin de Saint-Ferdinand. Quelle surprise! quelle métamorphose! quel joli village avec ses cactus, ses vieux figuiers, ses plantations nouvelles, ses maisons, aussi commodes qu'élégantes et admirablement disposées, son camp et surtout son castel couvert d'ardoises et entouré de jardins pittoresques, mais bien plus encore avec sa colonne si gracieusement située, et sa belle croix en fer, ouvrage sorti le matin même de l'atelier des condamnés.

» En résumé j'ai cinquante mille diocésains catholiques; dans dix mois j'en aurai soixante mille, tous habitants civils, et quatre-vingt mille militaires. D'après de précieux renseignements, on évalue à cinq ou six millions la population totale du reste; ô mon Dieu, que d'âmes! J'ai bientôt plus de cinquante églises ou chapelles, j'ai un commencement de grand séminaire, une école de jeunes clercs, quatre-vingt-seize orphelins ou orphelines chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul et ailleurs, trois sociétés de dames de charité, comptant près de quatre cents membres, seize maisons religieuses,

d'éducation, de secours, de refuge, d'expiation, de travail, contenant soixante-quinze sœurs, et en y comprenant les frères de la Trappe, soixante-douze frères et soixante-six prêtres.

» A qui tous ces trésors? à Dieu, parce qu'ils viennent de lui; à qui après Dieu? à votre Œuvre. Bénissez avec nous le Seigneur, invitez tous vos frères, tous vos associés à le bénir avec vous, et répétons une nouvelle, une dernière, une perpétuelle fois : *Laudate Dominum, omnes gentes, omnes populi, quoniam confirmata est super nos misericordia ejus.* »

EX BIBLIOTHECA

TABLE

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

I. Les Sauvages Potowattomies. 7
II. Le choléra en Amérique. 14
III. Correspondance touchante d'un jeune missionnaire chez les Potowattomies. 26
IV. Les bons Sauvages. 44
V. Conversion d'un médecin protestant. 50
VI. Les montagnes Rocheuses. 52
VII. Récits de missionnaires chez les Sauvages indiens. 56
VIII. Beauté de la religion dans les forêts du Nouveau Monde. 64

MISSIONS D'OCÉANIE.

IX. Civilisation naissante avec la foi dans l'archipel Gambier. 69
X. Extrait d'une notice sur les îles Gambier, par M. Caret, missionnaire apostolique. 89
XI. Les missionnaires Maristes, dans la Nouvelle-Zélande. 95
XII. Martyre du P. Chanel, à Futana. 116

XIII. Description de l'Ile de Futana. — Mœurs et coutumes des Océaniens sauvages. 119
XIV. Mission de Futana. 137
XV. Mission de Wallis. 147

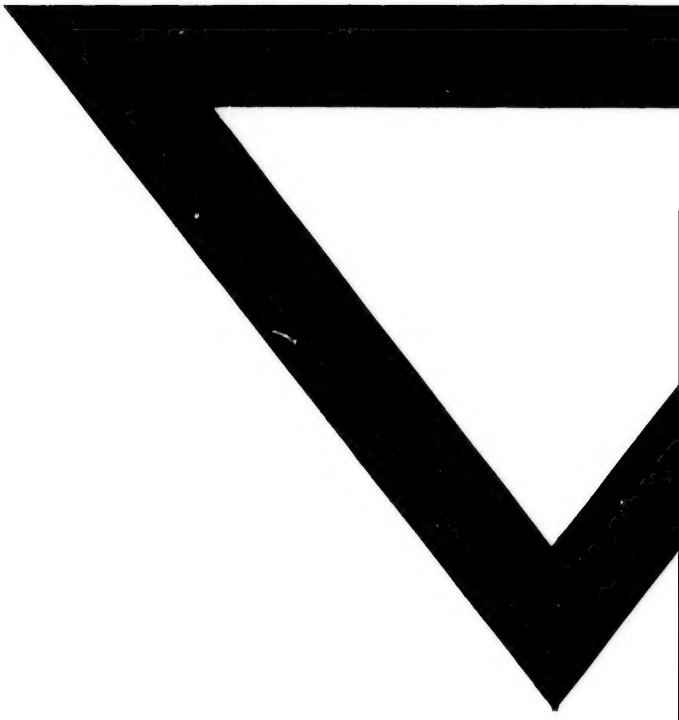
MISSIONS D'AFRIQUE.

XVI. La chrétienté de l'Algérie. 165
XVII. Bénédiction du monument de saint Augustin à Hippone. 177
XVIII. Situation religieuse d'Alger et de sa province. 183
XIX. Le christianisme renaissant dans l'Algérie. 193
XX. Echange de six cents prisonniers. 206
XXI. Esquisse religieuse du diocèse d'Alger. 207
XXII. Description de Scherchell, l'ancienne Julia Cœsarea. 214
XXIII. Visite pastorale dans le diocèse d'Alger. 219

FIN DE LA TABLE.

Lille, Typ. de L. Lefort. 1853.

Mœurs et coutumes
119
137
147

UE.

165
Augustin à Hip-
177
province. 183
gérie. 193
206
207
Julia Cœsarea. 214
ger. 219